U d'/of OTTAWA
39003002429552

850-1A-85

Monsieur de Voltaire

précepteur

de Marie Corneille

DU MÊME AUTEUR :

Journal d'une élève de Port-Royal.
Souvenirs d'une Bleue, élève de Saint-Cyr.
Mémoires d'une petite Fiancée.
Doléances d'une petite Mariée.
Mésalliance.
Les lunettes de la Marquise.
Les Prétendants de Simonne.
Le Vœu de Phanette.
Le Rival du Roi.
Le Roman du grand Condé.
La Fille de Racine.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.
S'adresser pour traiter, à la Librairie Paul OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

MARCEL DHANYS

MAI 28 1973

MONSIEUR DE VOLTAIRE

précepteur de

MARIE CORNEILLE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
Société d'Éditions Littéraires et Artistiques
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

BIBLIOTHECA
1912

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

PQ
2084
.A2A9
1912
ex.2

http://www.archive.org/details/monsieurdevoltai00volt

MONSIEUR DE VOLTAIRE
PRÉCEPTEUR
DE MARIE CORNEILLE

Voltaire à M. le comte d'Argental,
Aux Délices.

1er novembre 1760.

Voudriez-vous avoir la charité de vous informer s'il est vrai qu'il y ait une Mademoiselle Corneille, petite fille du grand Corneille, âgée de seize ans ? Elle est, dit-on, depuis quelques mois à l'abbaye Saint-Antoine. Cette abbaye est assez riche pour entretenir noblement la nièce de *Chimène* et d'*Émilie* ; cependant on dit qu'elle est comme la Lindane de l'*Ecossaise*, qu'elle manque de tout, et qu'elle n'en dit mot. Comment pourriez-vous faire

pour avoir des informations de ce fait qui doit intéresser tous les imitateurs de son grand-père, bons ou mauvais.

Voltaire à M. Le Brun,
à Ferney.

7 novembre.

Je vous ferais, Monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en prose combien j'aime votre *Ode* et votre proposition. Il convient assez qu'un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite fille de son général. Quand on bâtit des châteaux et des églises, et qu'on a des parents pauvres à soutenir, il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les plus grands du royaume.

Je suis vieux, j'ai une nièce qui aime tous les beaux-arts, et qui réussit dans quelques-

uns ; si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille, je chercherais à lui servir de père ; le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle ; on lui payerait son voyage jusqu'à Lyon. Elle serait adressée, à Lyon, à Monsieur Tronchin qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres, et j'espère avoir à vous remercier, jusqu'au dernier jour de ma vie, de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle. Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les pièces de son grand-père, et nous lui ferions broder les sujets de *Cinna* et du *Cid*.

Marie Corneille à Micheline de Maudave,
Abbaye Saint-Antoine.

15 novembre.

Très chère Micheline,

Tu as quitté l'Abbaye au comble de la joie d'épouser M. de Maudave, si beau en son uniforme de cornette de dragon qu'il tournait la tête à toutes les *Bleues* quand il était admis à te faire sa cour au parloir. En même temps qu'heureuse de ton bonheur, je suis toute affligée d'être séparée de ma meilleure amie et de rester avec des compagnes qui font peu de cas de moi à cause de mon ignorance et de la pauvreté de mes parents. Néanmoins, je comprends quel avantage c'est pour moi, fille d'un pauvre vannier, habituée à voir, le plus souvent, l'âtre sans feu et la huche sans pain, d'être entrée à l'Abbaye et d'y recevoir la bonne éducation réservée aux filles de condition, grâce au produit de cette représentation de *Rodogune* à la Comédie Française, si généreusement organisée

au profit de mes parents, en mars dernier, par ce bon M. Fréron. Et voilà que, après quelques mois de séjour à l'Abbaye, au moment où je commençais à bien profiter des leçons de Mère Dosithée, il est question, et j'en suis aux regrets, de me faire quitter ce cher couvent. Une personne s'intéresse à moi, paraît-il, m'a dit mère Dosithée, ou du moins, puisque cette personne ne me connaît pas, au nom que je porte, et serait disposée à me prendre auprès d'elle, sans doute, espère mère Dosithée, en qualité de demoiselle de compagnie. C'est un M. Le Brun, secrétaire de Monsieur le Prince de Conti qui est venu toucher quelques mots de cela à la Révérende Mère Supérieure. Et maintenant que me voilà peut-être sur le point de quitter l'Abbaye, je sens que je la regretterai de tout mon cœur. Je te tiendrai au courant si je puis trouver une occasion pour te faire parvenir mes affreux griffonnages, résultats cependant de mon application la plus soutenue.

Je t'embrasse, ma chère Micheline, salue pour moi ton mari.

Voltaire à M. Thiériot,
Aux Délices.

19 novembre.

On me mande que la Corneille en question descend de Thomas, et non de Pierre ; en ce cas, elle aurait moins de droits aux empressements du public. J'avais imaginé de la donner pour compagne à Madame Denis ; nous aurions joué ensemble le *Cid* et *Cinna*, et nous aurions pourvu à son éducation comme à sa subsistance. Mandez-moi ce que vous aurez appris d'elle, et je verrai, comme je l'ai mandé à M. Lebrun, ce qu'un pauvre *soldat* peut faire pour la fille de son *général*.

Voltaire à M. Le Brun.

22 novembre.

Sur la dernière lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, Monsieur, sur le nom de Corneille, sur le mérite de la personne qui

descend de ce grand homme, et sur la lettre que j'ai reçue d'elle, je me détermine avec la plus grande satisfaction à faire pour elle ce que je pourrai. Je me flatte qu'elle ne sera point effrayée d'un séjour à la campagne où elle trouvera quelquefois des gens de mérite qui sentent tout celui de son grand oncle. M. Delaleu, notaire très connu à Paris, et qui demeure dans votre voisinage, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, vous remboursera sur-le-champ, et à l'inspection de cette lettre, ce que vous aurez déboursé pour le voyage de Mademoiselle Corneille. Elle n'a aucun préparatif à faire ; on lui fournira, en arrivant, le linge et les habits convenables. M. Tronchin, banquier de Lyon, sera prévenu de son arrivée, et prendra le soin de la recevoir à Lyon, et de la faire conduire dans les terres que j'habite. Puisque vous daignez, Monsieur, entrer dans ces petits détails, je m'en rapporte entièrement à votre bonne volonté, et à l'intérêt que vous prenez à un nom qui doit être si cher à tous les gens de lettres.

J'ai l'honneur d'être...

Voltaire à Mademoiselle Corneille.

22 novembre.

Votre nom, Mademoiselle, votre mérite, et la lettre dont vous m'honorez, augmentent dans Madame Denis et dans moi le désir de vous recevoir, et de mériter la préférence que vous voulez bien nous donner. Je dois vous dire que nous passons plusieurs mois de l'année dans une campagne, auprès de Genève ; mais vous y aurez toutes les facilités et tous les secours possibles pour tous les devoirs de la religion ; d'ailleurs notre principale habitation est en France, à une lieue de là, dans un château très logeable que je viens de faire bâtir, et où vous serez beaucoup plus commodément que dans la maison d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez, dans l'une et dans l'autre habitation, de quoi vous occuper, tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire, qu'à la musique et à la lecture. Si votre goût est de vous instruire de la géographie, nous fe-

rons venir un maître qui sera très honoré d'enseigner quelque chose à la petite-fille du grand Corneille ; mais je le serai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez moi.

J'ai l'honneur d'être avec respect...

Voltaire à Madame la Comtesse d'Argental.

26 novembre.

C'est assez parler Voltaire, parlons Corneille. Je suis bien fâché que cette demoiselle ne descende pas en droite ligne du père de *Cinna* ; mais son nom suffit, et la chose paraît décente. Vous avez vu cette demoiselle, mes divins anges ; c'est à vous qu'on s'adresse quand Voltaire est sur le tapis. Connaissez-vous un Le Brun, un secrétaire de M. le prince de Conti ? C'est lui qui m'a encorneillé... il m'a adressé une *Ode* au nom de Pierre. C'est à lui que j'ai dit : « Envoyez-la moi, qu'on paye son voyage, qu'on l'adresse à M. Tronchin, à Lyon, etc. » Mais il vaudrait bien

mieux que ce fût Madame d'Argental qui daignât arranger les choses : cela serait plus honorable pour Pierre, pour Mademoiselle Corneille, et pour moi ; mais je n'ai pas le front d'abuser à ce point des bontés dont on m'honore. Cependant, je le répète, il convient que Madame d'Argental soit la protectrice. Tout ce qu'elle fera sera bien fait. Nul trousseau pour ce mariage, Madame Denis lui fera faire habits et linge. Nous lui donnerons des maîtres, et, dans six mois, elle jouera *Chimène*.

Je suis à vos pieds, divins anges.

Marie à Micheline.

27 novembre.

Je ne regrette pas de n'avoir pu trouver une occasion pour t'envoyer ma lettre ; écoute la suite incroyable de cette aventure, c'est le plus beau. Tu sais que je retrouvais un peu de mon histoire dans le conte de M. Perrault, Cendrillon, que mère Clarisse narrait aux petites de la

classe *incarnat*. En l'écoutant, je me revoyais dans notre pauvre logis, assise sur la pierre de l'âtre sans feu, toute grelottante de froid, les mains rouges et gonflées d'engelures, rapetassant de vieilles hardes et n'ayant connu d'autre abondance que celle des bourrades et des remontrances que me distribuaient avec une égale libéralité mon père et ma mère, principalement les jours où il n'y avait pas de pain dans la huche ; et bien faisaient-ils, s'ils y trouvaient soulagement d'humeur dans leur misère, et puisse Dieu continuer à les aider, comme il l'a si bien fait par l'entremise de ce bon M. Fréron.

Mais pour en revenir à Cendrillon, mon entrée à l'Abbaye représentait pour moi la suite du conte : Cendrillon dans le palais du roi. Eh bien ! il va y avoir, paraît-il, à mon histoire, une suite plus merveilleuse encore. Tu es si folle de ton dragon de mari que tu penses qu'il s'agit de mariage ; pas du tout ; pas le moindre dragon pour moi à l'horizon : la vraie suite de l'histoire, la voici : la personne qui s'inté-

resse à moi est un certain Monsieur de Voltaire ; c'est un écrivain, un homme si connu que j'étais, assure mère Dosithée, la seule personne en France et même en Europe à ignorer son nom. Voilà donc que ce Monsieur de Voltaire me propose de me prendre chez lui, dans un beau château qu'il a là-bas, du côté de la Suisse et où il vit avec une nièce, Madame Denis, et il n'est pas question de demoiselle de compagnie, ils me considéreront, assurent-ils, comme leur propre fille. C'est Madame d'Argental, la propre femme du ministre de M. le duc de Parme, qui a pris la peine de venir me faire cette proposition au parloir avec une si parfaite bonne grâce et des amabilités si extrêmes que je me sentais quasi mourir de confusion de ne savoir comment répondre à ses paroles obligeantes. Heureusement mère Dosithée qui m'accompagnait m'a tirée d'embarras en remerciant pour moi comme il convenait. J'ai seulement pris sur moi de dire qu'il me fallait avant tout obtenir l'agrément de mes parents, ne voulant jamais rien faire qui fût contre leur

volonté, et que j'espérais qu'il me serait permis de les embrasser avant de partir, à quoi Madame d'Argental répondit que j'étais une bonne enfant et qu'il serait fait selon mon désir.

Après cette visite, mère Dosithée m'a dicté la lettre qu'on a cru convenable de me faire écrire à M. de Voltaire pour le remercier de sa généreuse proposition. J'ai dû recommencer trois fois à la transcrire ; mes lignes, malgré tous mes efforts, se rejoignant à leur extrémité et chevauchant les unes sur les autres, tout comme dans la lettre présente. Enfin, grâce à une application telle que j'en étais, malgré le froid assez vif, tout en nage, mes lignes, à la troisième copie, sont restées, sagement, à peu près à leur rang.

Tu auras peut-être peine à croire que ce Monsieur de Voltaire qui est un si grand personnage à tu et à toi avec les plus puissants rois du monde n'a pas dédaigné de faire à ma lettre de pauvre ignorante une réponse des plus obligeantes.

Ah ! mon grand oncle Corneille (car je ne

suis pas, ainsi qu'ils le disent tous, sa petite-fille, mais seulement son arrière-petite nièce à la mode de Bretagne), que je vous remercie d'avoir écrit ces pièces si belles au gré d'un chacun que, par admiration pour elles, ils me veulent tous tant de bien, à moi, pauvre ignorante, uniquement parce que j'ai l'honneur de porter votre nom !

Monsieur de Voltaire à M. le comte d'Argental.

29 novembre.

J'apprends que les dévotes sont fâchées de voir une Corneille aller dans la terre de réprobation, et qu'elles veulent me l'enlever. A la bonne heure ; elles lui feront sans doute un sort plus brillant, un établissement plus solide dans ce monde-ci et dans l'autre ; mais je n'aurai eu rien à me reprocher. Nous verrons qui l'emportera de cette cabale ou de vous. Vous devez savoir que tout cela a été traité, pour et contre, au lever du roi. Chacun a dit son mot. Voilà de grandes affaires.

Suite de la lettre de Marie à Micheline.

3 décembre.

Je te continue ma lettre qui n'est pas encore partie ; j'ai cru moi-même, ces derniers jours que, non plus que ma lettre, je ne quitterais pas l'Abbaye.

Il paraît que Monsieur de Voltaire n'est pas des meilleurs catholiques. Le bruit de mon départ s'étant répandu en ville, Madame la première présidente Molé est venue trouver la Révérende Mère et lui a dit qu'on s'était entretenu de cette affaire au lever du roi, qu'elle espérait que la Communauté ne souffrirait pas que je fusse livrée à un tel mécréant, que ce serait un scandale affreux, et ceci, et cela !

Depuis qu'elles ont vent de la chose, nos mères font de grands hélas ! en m'abordant, à la réserve de mère Dosithée qui prise si fort les pièces de mon grand oncle qu'elle me dit pour m'encourager : « N'ayez crainte, ma chère enfant, un homme qui admire les pièces de notre

grand Corneille ne peut être un tel mécréant qu'on le dit. »

Enfin mon départ est décidé pour demain ; en l'apprenant, mère Théophanie a dit en pleurant : « C'est tout juste comme si on la mettait entre les griffes du diable, cette innocente brebis. » Mais la révérende Mère lui a reproché ces paroles et a ajouté : « Les desseins de Dieu sont impénétrables, qui sait si Notre-Seigneur ne se servira pas de l'âme innocente de notre Marie pour ramener à lui ce grand pécheur. »

Ainsi a fini ce débat, dont je suis bien aise, car je ne savais plus si je devais me réjouir ou m'affliger d'aller chez Monsieur de Voltaire.

Voltaire à M. Thiériot.

8 décembre.

Quand Mademoiselle *Rodogune* viendra, elle sera bien reçue. Madame Denis ne lui a point écrit de lettre, mais deux lignes au bas de ma lettre.

M. Le Brun est le maître de son *Ode*, mais il ne devait pas, je crois, faire imprimer ma prose...

Madame la première présidente Molé ferait bien mieux de me payer soixante mille livres que son frère, le banqueroutier frauduleux Bernard m'a volés, à moi et à ma nièce, que de gémir sur le bien que je fais à Mademoiselle Corneille et qu'elle ne fait pas.

Voltaire à M. Le Brun.

9 décembre.

Les dernières lettres, monsieur, que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous, augmentent la satisfaction que j'ai de pouvoir être utile à l'unique héritière du grand nom de Corneille. J'ai relu avec un nouveau plaisir votre *Ode*, que vous avez fait imprimer. Ma *Réponse* à vos lettres ne méritait certainement pas de paraître à la suite de votre *Ode*. Les lettres qu'on écrit avec simplicité, qui partent du cœur, et aux-

quelles l'ostentation ne peut avoir part, ne sont pas faites pour le public. Ce n'est pas pour lui qu'on fait le bien ; car souvent il le tourne en ridicule. La basse littérature cherche toujours à tout empoisonner ; elle ne vit que de ce métier. Il est triste que votre libraire Duchêne ait mis le titre de Genève à votre *Ode*, à votre lettre et à ma réponse ; il semblerait que j'ai eu moi-même le ridicule de faire imprimer ma lettre. Vous savez que quand la main droite fait quelque bonne œuvre, il ne faut pas qu'elle le dise à la main gauche.

Je vous supplie très instamment de faire ôter ce titre de Genève. Votre *Ode* doit être imprimée hautement à Paris ; c'est dans l'endroit où vous avez vaincu que vous devez chanter le *Te Deum*.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

9 décembre.

J'attends *Rodogune*. Je n'avais imploré les

bontés de Madame d'Argental, dans cette affaire, que pour lui témoigner mon respect, et pour mettre *Rodogune* sous une protection plus honnête que celle de M. Le Brun, quoique M. Le Brun soit fort honnête. Je remercie tendrement Monsieur comme Madame d'Argental, de toutes leurs bontés pour *Rodogune*.

Voltaire à M. de Brenles.

16 décembre.

Vous souvenez-vous de moi? pour moi je vous aimerai toujours quoique je ne sois plus en Suisse. Voici, mon cher Monsieur, de quoi il est question. Vous savez que j'ai acheté des terres en France pour être plus libre ; une descendante du grand Corneille vient dans ces terres ; vous serez peut-être surpris qu'une nièce de *Rodogune* sache à peine lire et écrire ; mais son père, malheureusement réduit à l'état le plus indigent, et, plus malheureusement encore abandonné de Fontenelle, n'avait pas eu de quoi donner à sa fille les commencements de la

plus mince éducation. On m'a recommandé cette infortunée ; j'ai cru qu'il convenait à un *soldat* de nourrir la fille de *son général*. Elle arrive chez moi ; elle a appris un peu à lire et à écrire d'elle-même ; on la dit aimable : je me ferai un plaisir de lui servir de père, et de contribuer à son éducation qu'elle seule a commencée. Si vous connaissez quelque pauvre homme qui sache lire, écrire, et qui puisse même avoir une teinture de géographie et d'histoire, qui soit du moins capable de l'apprendre, et d'enseigner le lendemain ce qu'il aura appris la veille, nous le logerons, chaufferons, blanchirons, nourrirons, abreuverons et payerons, mais payerons très médiocrement, car je me suis ruiné à bâtir des châteaux, des églises et des théâtres. Voyez, avez-vous quelque pauvre ami ? vous m'avez déjà donné un Corbo dont je suis fort content. Ses gages sont médiocres, mais il est très bien dans le château de Tournay ; son frère n'est pas mieux dans celui de Ferney. Votre savant pourrait avoir les mêmes appointements. Décidez.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

16 décembre.

Je vous excède encore ; *Rodogune* est à Lyon, chez Tronchin, entre quatre garçons. On la présentera probablement à Madame de Grolée. Est-il vrai que l'abbé de Latour-du-Pin avait grande envie de rompre ce voyage ? Il m'est très important de savoir ce qui en est. Dites-moi, je vous prie, tout ce que vous savez de cette aventure de roman.

Suite de la lettre de Marie à Micheline.

Lyon, 16 décembre.

J'ai donc quitté notre chère Abbaye. Mon père et ma mère étaient venus m'embrasser au moment du départ ; nous avons pleuré toutes les larmes de nos yeux, car qui sait maintenant quand est-ce que nous nous reverrons, et je crains bien qu'il ne leur reste plus grand chose

des cinq mille livres qu'avait rapportées cette représentation de *Rodogune* à la Comédie Française, organisée par l'excellent M. Fréron, et dont la plus grande partie a été employée à payer ma pension à l'Abbaye.

Me voici à Lyon, chez Monsieur Tronchin, un riche banquier, ami de Monsieur de Voltaire. Tout le monde a pour moi des soins inimaginables. On m'a menée voir plusieurs dames qui m'ont marqué beaucoup d'intérêt, et m'ont félicitée d'aller vivre chez Monsieur de Voltaire, à la réserve de Madame de Fauvieu qui s'est écriée presque dans les mêmes termes que mère Théophanie : « Pauvre petite ! vous allez tomber en d'étranges griffes, cela ne vous effraye-t-il pas ? » A quoi j'ai répondu, sans être au fond aussi rassurée que j'affectais de le paraître, que je n'avais nulle crainte d'un homme qui m'avait comblée de tant de témoignages de bonté.

Nous partons ce soir. Monsieur de Voltaire a envoyé pour m'accompagner sa femme de charge, Madame Baba. Monsieur Tronchin veut bien se charger de te faire parvenir cette lettre

depuis si longtemps commencée, ce qui fera un fameux paquet, étant donné la place que tient ma grosse écriture. Réponds-moi à ma nouvelle adresse : au château de Ferney, chez Monsieur de Voltaire. Si nous nous arrêtons en route, je t'écrirai la suite de ce conte de fées.

Marie à Micheline.

17 décembre.

Nous ne nous étions arrêtées à Collonges que juste le temps de changer les chevaux et de manger un morceau. Il faisait froid et sombre, j'avais le cœur serré en montant dans la berline. J'appréhendais l'avenir, je regrettais le bon temps que j'avais passé à l'Abbaye. Songeant à toi, j'ai porté ma main au col pour saisir la médaille de Saint-Michel que tu m'as donnée en échange de ma médaille de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, et la baiser. J'ai poussé un cri : le cordon était rompu, plus de médaille :

— Ce n'est pas la peine de vous désoler pour une médaille, — m'a dit Madame Baba, — Madame Denis vous en donnera une autre.

Mais c'était la mienne que je voulais, la médaille de ton saint patron que tu m'avais donnée et que je devais baiser chaque soir, comme tu devais baiser la médaille de Notre-Dame, en signe de souvenir fidèle. Madame Baba a fait arrêter la berline et apporter la lanterne pensant que je retrouverais ma médaille dans les couvertures qui nous empaquetaient ou dans la paille que l'on avait mise au fond pour nous réchauffer les pieds ; peine perdue, pas de médaille. J'étais désespérée ; les paroles de mère Théophanie et de la dame de Lyon me revenaient à l'esprit, je me disais : C'est un signe que Dieu désapprouve que j'aille auprès de ce mauvais chrétien de Monsieur de Voltaire. Juste à ce moment, je suis rudement jetée sur ma compagne : la roue d'arrière de la berline s'était si bien enfoncée dans une ornière que la voiture avait failli verser. Il a fallu descendre. Quand il a été évident que malgré les coups de fouets

et les jurons les chevaux ne pouvaient dégager la roue, le postillon a envoyé un valet à l'auberge que nous venions de quitter pour demander du renfort. J'ai déclaré que je voulais retourner avec lui dans l'espoir de retrouver ma médaille. Madame Baba a consenti à m'accompagner, non sans pousser force : hélas ! car nous étions bien à un quart de lieue de l'auberge et la nuit tombe vite en décembre.

Quand nous sommes arrivés, l'hôtesse était sur sa porte, adressant ses souhaits de bon voyage à un jeune officier de dragon. Sans lui laisser le temps de témoigner sa surprise de nous revoir :

— Vous n'auriez point trouvé une médaille ? — lui ai-je demandé ? — ma médaille de Saint Michel ?

— C'est moi qui ai eu ce bonheur, Mademoiselle, — m'a dit l'officier. Il a sorti la médaille de sa poche et me l'a tendue en disant : — Vous paraissez tenir beaucoup à cette médaille ?

— Je le crois bien que j'y tiens ! — Et l'ayant

prise de sa main je l'ai baisée avec transport.

— Ne croyez-vous pas — a repris le jeune officier, — que j'ai droit à une récompense ?

Comme je le regardais, surprise de ces paroles :

— Voulez-vous me rendre un instant votre médaille ?

Moi, bonnement, je la lui tends ; il s'en saisit, la baise et me la rend en disant :

— J'en demande bien pardon à mon céleste confrère, l'archange porte-cuirasse, mais ce n'est pas sa belliqueuse image que j'ai baisée sur votre médaille, Mademoiselle.

Ce disant, avec un grand salut, il a piqué des deux, et, longtemps, toute interdite, un pied de rouge sur le visage, j'ai écouté décroître sur la route le galop de son cheval.

Je t'écris ces lignes en attendant que la berline soit désembourbée. Je te continuerai ma lettre après mon arrivée à Ferney.

Suite de la lettre de Marie à Micheline.

18 décembre.

Enfin, je l'ai vu ce fameux Monsieur de Voltaire! Le cœur me battait bien fort quand je suis descendue de la berline, me dépêtrant à grand peine de l'amas des châles et des couvertures sous lequel Madame Baba m'avait ensevelie. Il était nuit close depuis longtemps quand nous arrivâmes. Madame Denis me reçut dans ses bras et m'embrassa tendrement.

— Elle est périe de froid, voyez comme elle tremble, cette pauvre enfant! — disait-elle, en me détortillant de mes châles.

Ce n'était pas de froid que je tremblais mais bien de crainte à la pensée de paraître devant ce Monsieur de Voltaire dont j'avais déjà entendu dire tant de bien et tant de mal. Oh! comme le cœur me battait quand, une heure après, débarbouillée et débarrassée de la poussière du voyage, je fis, en costume de pensionnaire, ma révérence au maître de céans qui m'attendait

dans la grande salle, les mains croisées derrière le dos, devant un grand poële de faïence à ornements de bronze doré. Je lui voulus dire une phrase bien tournée que m'avait enseignée mère Dosithée ; mais aux premiers mots je m'embarrassai et demeurai court sous son regard perçant. Monsieur de Voltaire fit alors trois pas vers moi, les mains tendues et me baisa au front en m'adressant d'obligeantes paroles de bienvenue. Et moi de le voir si simplement affectueux, tel un bon grand-père, je perdis tout embarras et lui dis :

— J'ai déjà trouvé une mère en Madame Denis, au seuil de cette demeure hospitalière ; et je prends la liberté d'éprouver pour vous un sentiment tout filial.

— Oh ! oh ! notre *Chimène*, — me dit-il en me tapotant la joue, ce compliment-ci m'a tout l'air d'être de votre cru, et il m'agrée fort. La petite fille du grand Corneille trouvera toujours en moi le cœur du père le plus dévoué.

Que te dire du repas et de la soirée qui se passa dans cette même grande salle ? Nous

étions nombreux à table ; cette profusion de lumière, tous ces serviteurs empressés, la chère abondante et délicate, un certain petit vin d'Arbois dont je bus sans défiance un peu plus que de raison, tout cela me portait fort à la tête et me paraissait la suite de l'histoire de Cendrillon : Cendrillon à la cour du roi. Monsieur de Voltaire ne tarissait pas d'éloges sur mon grand oncle ; ses invités sur sa propre générosité qui lui faisait accueillir paternellement la descendante de ce poète. Pour moi, après le dîner, je ne savais auquel entendre : *Chimène* par ci, *Rodogune* par là. Et moi, songeant aux vieilles hardes que je rapetassais, il n'y a pas encore si longtemps, dans notre pauvre logis, je me disais : Ni *Chimène*, ni *Rodogune*, encore que je ne sache pas au juste qui étaient ces demoiselles, mais Cendrillon chez le fils du roi assurément.

En m'éveillant ce matin dans la belle chambre qui sera désormais la mienne, il me semblait que tout ce qui s'est passé depuis mon départ de l'Abbaye n'est qu'un rêve, un rêve dont je souhaite ne pas me réveiller !

Voltaire à Madame la marquise du Deffand, à Ferney.

22 décembre.

Pour moi qui touche à ce bel âge de la maturité, je me trouve très bien d'avoir à gouverner les dix-sept ans de Mademoiselle Corneille. Elle est gaie, vive et douce, l'esprit tout naturel; c'est ce qui fait apparemment que Fontenelle l'a si mal traitée.

Je lui apprends l'orthographe, mais je n'en ferai point une savante ; je veux qu'elle apprenne à vivre dans le monde et à y être heureuse.

Marie à Micheline.

22 décembre.

J'ai cru mourir de confusion. Ce matin Monsieur de Voltaire m'a mandée dans son cabinet :

— Ça, — m'a-t-il dit, — Mademoiselle *Ro-*

dogune, voyons un peu ce que l'on vous a appris au couvent.

— Ce sera bientôt vu : je sais tout juste lire, un peu compter, pour ce qui est d'écrire, je n'écrirais pas trop mal si ce n'est que mes lignes ne peuvent jamais aller droit leur chemin, mais chevauchent les unes sur les autres, si bien que je n'y puis rien débrouiller moi-même.

— Mais vos lignes étaient en fort bon ordre de bataille dans la lettre que vous m'avez envoyée de l'Abbaye, et cette lettre était, de plus, des mieux tournées.

Je me suis sentie rougir ; puis, prenant le parti d'avouer :

— Je m'y suis prise à trois fois pour la transcrire et, pour ce qui est d'être bien tournée, elle en était redevable plus à mère Dosithée qu'à moi-même.

Monsieur de Voltaire s'est mis à rire.

— Voilà qui est franc, au moins ! Ah ! c'est ainsi qu'on berne le vieux de la montagne ! Eh ! bien, asseyez-vous là, *Cornélie*, vous allez écrire quelques lignes, là, sous mes yeux pour voir

comment se comporte votre jeune savoir hors des lisières de mère Dosithée.

Il a glissé devant moi une feuille de papier blanc et m'a tendu une plume. Pense quel moment terrible pour moi ! Après y avoir un peu rêvé, j'ai écrit : « Mon Dieu, je vous remercierai tous les jours de ma vie de m'avoir donné en Monsieur de Voltaire un protecteur si généreux... et si indulgent pour ma mauvaise écriture. »

— Bravo ! — s'est écriée Madame Denis qui lisait par-dessus mon épaule. — Je vous le disais, moi, qu'elle est pétrie d'esprit, notre *Cornélie*.

— Oui, — a repris M. de Voltaire après avoir lu, — elle ne manque pas d'esprit... d'à-propos ; du reste, son appel à l'indulgence n'est que trop justifié pour l'allure capricieuse de son écriture.

Je lui ai alors parlé de toi et lui ai déclaré que je t'écrivais.

— Cela est fort bon, — a-t-il dit, — tout à fait propre à vous former le style. Je ferai join-

dre vos lettres à mes paquets ; et je ne vous tiendrai pas en lisière pour ces lettres, je n'aurai garde de les lire, afin que vous puissiez les écrire en toute liberté.

Il ne me manque maintenant, pour être la plus heureuse Cendrillon du monde que d'avoir de tes nouvelles.

Voltaire à M. le Comte d'Argental.

22 décembre.

Nous sommes très contents de Mademoiselle *Rodogune* ; nous la trouvons naturelle, gaie et vraie. Son nez ressemble à celui de Madame de Ruffec ; elle en a le minois de doguin ; de plus beaux yeux, une plus belle peau, une grande bouche assez appétissante, avec deux rangs de perles.

Voltaire à M. Diderot.

22 décembre.

Les dévots et les dévotes s'assemblèrent chez

Madame la première présidente de Molé, il y a quelque temps ; ils déplorèrent le sort de Mademoiselle Corneille qui allait dans une maison qui n'est ni janséniste, ni moliniste. Un grand chambrier qui se trouvait là leur dit : « Mesdames, que ne faites-vous pour Mademoiselle Corneille ce qu'on fait pour elle ? » Il n'y en a pas une qui offrit dix écus. Vous noterez que Madame de Molé a eu onze millions en mariage, et que son frère Bernard, le surintendant de la reine, m'a fait une banqueroute frauduleuse de vingt mille écus, dont la famille ne m'a pas payé un sou.

Marie à Micheline.

24 décembre.

En vérité, je suis la plus heureuse créature du monde. J'irai à la messe de minuit. Et avec qui ? je te le donne en cent. Avec Monsieur de Voltaire lui-même ; oui, ma bonne ! Assise près de la fenêtre de son cabinet, je regardais tomber la neige en écoutant les joyeuses cloches de

Noël. Je revoyais par la pensée notre paroisse de Saint Médard où j'ai assisté avec mon père et ma mère à la messe de minuit l'an passé ; l'autel brillant de lumière, la crèche avec le petit enfant Jésus tout rose, blond et frisé, l'étoile, les anges, l'âne, le bœuf, les bergers, les moutons, j'entendais les chants et l'orgue, il me semblait qu'il ne pouvait y avoir rien de plus beau au paradis.

Tout-à-coup Monsieur de Voltaire a dit à Madame Denis :

— Mais voyez donc, ma bonne, l'air mélancolique de notre *Cornélie*. Ça, venez donc un peu, ma chère enfant, me dire pourquoi votre visage ne rit pas de toutes ses fossettes comme il le devrait toujours faire.

Je suis venue m'asseoir à ses pieds sur un tabouret.

— Ce sont ces cloches, les cloches de Noël ; je pensais à la messe de minuit ; c'était si beau à Saint Médard !

— Mais ce sera très beau aussi, dans votre nouvelle paroisse.

— Alors je pourrai aller à la messe de minuit ?

— Et vous n'irez pas seule ; nous irons tous : Madame Denis, M. Wagnière, dame Baba, tous les serviteurs et moi. Pensez-vous donc que j'ai un chapelain, ce bon abbé Adam, uniquement pour faire ma partie d'échecs ?

Je n'ai pu dissimuler mon étonnement :

— Vous aussi, vous y viendrez à la messe de minuit ?

— Et pourquoi donc pas, je vous prie ? Me prendriez-vous pour un mécréant, Mademoiselle *Rodogune ?*

— Moi ?... non... mais mère Théophanie disait...

A peine ces mots lâchés, j'ai rougi de ma sottise, mais il n'était plus temps :

— Quoi donc ? que vous disait-elle sur mon compte, mère Théophanie ?

Après m'être fait un peu prier, je lui ai dit non toutes les vilaines choses que mère Théophanie disait de lui ; et qu'il était l'Ante Christ, et ceci, et cela, mais seulement ces paroles

qu'elle m'avait dites au moment du départ et qui ne laissaient pas de me tourmenter : « Ma chère fille, en allant habiter chez Monsieur de Voltaire, tel Esaü vendant à son frère son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, vous vendez votre part de paradis pour un peu de bien-être. »

Au lieu de prendre en mauvaise part, comme je le craignais, les paroles de mère Théophanie, Monsieur de Voltaire n'a fait qu'en rire.

— Il faudra donc lui écrire que j'ai été à la messe de minuit avec vous, à cette bonne mère Théophanie, afin qu'elle ne soit plus en peine de votre part de paradis.

Il a ajouté que, loin d'être l'ennemi de notre sainte religion, il était un bon chrétien, que ses ouvrages en faisaient foi, qu'il y avait à maintes reprises exprimé les vérités de la foi, de la manière la plus conforme à l'enseignement des théologiens. Se levant pour prendre un de ses ouvrages qui s'appelle *La Henriade* :

— Voyez, — a-t-il dit, après l'avoir feuilleté un instant, — si votre mère Théophanie vous a

défini l'unité de l'Eglise et l'invocation des saints mieux que moi :

Et il a voulu que je lise moi-même ces vers (car il paraît que ce sont des vers) :

L'Eglise toujours une et partout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.

Il m'a fait lire aussi dans le même livre ces vers sur la transsubstantiation :

Le Christ, de nos péchés, victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Enfin ceux-ci sur la sainte Trinité :

La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.

Je lui ai demandé la permission de copier ces vers pour les envoyer à mère Théophanie. Je suis plus heureuse que je ne puis te le dire de savoir que cet homme si bon n'est pas un mécréant comme certains se plaisent à le dire, mais bien un excellent chrétien.

Voltaire à M. le marquis Albergati Capacelli.

24 décembre.

Je vous quitte pour aller à la messe de minuit avec ma famille et la petite fille du grand Corneille. Je suis fâché d'avoir chez moi quelques Suisses qui n'y vont pas ; je travaille à les ramener au giron ; et si Dieu veut que je vive encore deux ans, j'espère aller baiser les pieds du saint-père avec les huguenots que j'aurai convertis, et gagner les indulgences.

Voltaire à M. Corneille.

25 décembre.

Mademoiselle votre fille, monsieur, me paraît digne de son nom par ses sentiments. Ma nièce, Madame Denis, en prend soin comme de sa fille. Nous lui trouvons de très bonnes qualités et point de défauts. C'est une grande consolation pour moi, dans ma vieillesse, de pouvoir

contribuer un peu à son éducation. Elle remplit tous ses devoirs de chrétienne. Elle témoigne la plus grande envie d'apprendre tout ce qui convient au nom qu'elle porte. Tous ceux qui la voient en sont très satisfaits. Elle est gaie et décente, douce et laborieuse ; on ne peut être mieux née. Je vous félicite, monsieur, de l'avoir pour fille, et vous remercie de me l'avoir donnée. Tous ceux qui lui sont attachés par le sang, et qui s'intéressent à sa famille, verront que si elle méritait un meilleur sort, elle n'aura pas à se plaindre de celui qu'elle aura eu dans ma maison. D'autres auraient pu lui procurer une destinée plus brillante : mais personne n'aurait eu plus d'attention pour elle, plus de respect pour son nom, et plus de considération pour sa personne.

Ma nièce se joint à moi pour vous assurer de nos sentiments et de nos soins.

Marie à Micheline.

27 décembre.

Je suis au comble de la joie. Eh ! quoi, ton mari est grand admirateur de Monsieur de Voltaire tout comme il l'était, me disais-tu, de mon grand oncle Corneille ! Il te demande de me supplier d'être aussi prodigue que je le pourrai de détails sur cet homme incomparable, ainsi qu'il l'appelle si justement, à mon humble avis d'ignorante. Que voilà donc une requête qui m'agrée, il est doux de parler de ceux que nous aimons, et j'ai vraiment un cœur tout filial pour Monsieur de Voltaire.

J'ai reçu de magnifiques cadeaux de Noël : Madame Denis m'a fait prendre mesure d'une robe de taupeline tourterelle à engageantes de dentelles, Madame d'Argental m'a envoyé une écuelle de vermeil à mon chiffre, et Monsieur de Voltaire m'a donné un louis d'or tout neuf.

— Ce sera, — me dit-il, — pour vos menues fantaisies et vous pourrez choisir telle bagatelle

qui vous fera plaisir dans la balle des colporteurs qui viennent si souvent céans tenter Madame Denis et lui rafler jusqu'à son dernier sol.

Je n'ai pas besoin de te dire que j'ai saisi la première occasion pour envoyer mon beau louis d'or tout neuf à ma mère ; je lui demande de s'acheter avec une bonne cape de laine pour cet hiver si rude.

Mais ce n'est pas tout de recevoir des présents. Comme je disais en recevant l'écuelle de vermeil dont Madame d'Argental m'a fait présent : « C'est bien trop beau pour moi ! — Rien de trop beau pour notre *Chimène*, — a dit M. de Voltaire. — Mais il s'agit maintenant de remercier la comtesse par un billet digne de la dite *Chimène* », de quoi je suis fort en peine.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

28 décembre.

Mademoiselle *Chimène* prend la plume ; voyons comment elle s'en tirera.

« Monsieur de Voltaire appelle Monsieur et Madame d'Argental ses anges. Je me suis aperçue qu'ils étaient aussi les miens : qu'ils me permettent de leur présenter ma tendre reconnaissance.

M. Corneille. »

Eh bien ! il me semble que *Chimène* commence à écrire un peu moins en diagonale.

Mes anges, nous baisons le bout de vos ailes.

Denis, Corneille et Voltaire.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

31 décembre.

La petite Corneille contribue beaucoup à la douceur de notre vie ; elle plaît à tout le monde ; elle se forme, non pas d'un jour à l'autre, mais d'un moment à l'autre. Ne vous ai-je pas mandé combien son petit gentil esprit est naturel, et que je soupçonnais que c'était la raison pour laquelle Fontenelle l'avait déshéri-

tée ? Mes chers anges, permettez que je prenne la liberté de vous adresser ma réponse à la lettre que son père m'a écrite, ou qu'on lui a dictée.

Marie à Micheline.

2 janvier 1761.

Mon oncle est mécontent de moi (c'est de Monsieur de Voltaire qu'il est question ; il veut que je l'appelle ainsi. Je lui ai même dit à ce propos : « Je gage qu'il n'y a pas beaucoup de nièces, en France, aussi bien pourvues que moi en fait d'oncles. — Eh ! eh ! a-t-il repris tout satisfait ; oncle Corneille et oncle Voltaire, vous n'avez point, ma nièce, à rougir de vos oncles). Je te disais donc que oncle Voltaire est mécontent de moi ; voici pourquoi.

Un colporteur est venu ce matin à Ferney et a obtenu de déballer ses marchandises dans le vestibule. Il avait des colliers d'argent et de corail, des poudres, des essences, des guipu-

res, des miroirs, des foulards de Perse, des joujoux et quantité d'autres belles choses.

Maman Denis (car la nièce de Monsieur de Voltaire veut que je l'appelle maman, et comme elle a pour moi les soins et l'affection d'une vraie mère, il m'est tout naturel de l'appeler ainsi). Maman Denis, dame Baba, les servantes et moi nous admirions l'étalage, achetant l'une ceci, l'autre cela.

— Je suis ruinée, — gémissait maman Denis en entassant emplettes sur emplettes sur les bras de sa fille de chambre. — Ce monstre de Jacquet me dépouille jusqu'au dernier sol, il ne me laisse que les yeux pour pleurer.

Mon oncle est apparu à ces lamentations ; m'avisant les mains vides :

— Et vous, *Cornélie*, inaccessible à la tentation de toutes ces bagatelles ?

— Oh ! moi, oncle, je n'ai besoin de rien.

— Elle a raison, cette petite, — a approuvé maman Denis, — elle est économe, elle ne jette pas comme moi son argent par les fenêtres.

Cependant mon oncle prenait en main un foulard de Perse et deux trompettes :

— Ne pensez-vous pas, *Cornélie*, que dame Baba (celle-ci venait de se retirer), se ferait honneur de ce foulard pour aller à la messe ? et que ces sacripants de petits Wagnière (ce sont les petits garçons de son secrétaire), s'en donneraient à cœur joie de nous casser la tête en soufflant dans ces trompettes ?

Je n'ai rien répondu, au supplice de ne pouvoir acheter ces objets pour suivre le conseil de générosité que mon oncle me donnait indirectement mais si clairement.

— Laissez-la donc tranquille, cette petite, — a repris maman Denis, — si elle vous écoutait, vous lui feriez dépenser jusqu'à son dernier liard. Venez plutôt, *Cornélie*, nous aider à porter ces horreurs dans ma chambre.

Je l'ai suivie, mais j'avais eu la mortification d'entendre mon oncle murmurer :

— Qui le croirait qu'une *Cornélie* est, non une insouciante cigale, mais bien une économe fourmi !

Il avait l'air fâché, et je l'étais, moi aussi d'être traitée d'économe fourmi ; mais quoi ! ma mère aura moins froid dans sa cape neuve ; cette pensée me fait chaud au cœur.

Voltaire à M. Le Brun.

2 janvier 1761.

Vous m'avez accoutumé, monsieur, à oser joindre mon nom à celui de Corneille ; mais ce n'est que quand il s'agit de sa petite fille. Nous espérons beaucoup d'elle, ma nièce et moi. Nous prenons soin de toutes les parties de son éducation, jusqu'à ce qu'il nous arrive un maître digne de l'instruire. Elle apprend l'orthographe ; nous la faisons écrire. Vous voyez qu'elle forme bien ses lettres, et que ses lignes ne sont point en diagonales comme celles de quelques-unes de nos Parisiennes. Elle lit avec nous à des heures réglées, et nous ne lui laissons jamais ignorer la signification des mots. Après la lecture, nous parlons de ce qu'elle a

lu, et nous lui apprenons ainsi, insensiblement, un peu d'histoire. Tout cela se fait gaiement et sans la moindre apparence de leçon.

J'espère que l'ombre du grand Corneille ne sera pas mécontente ; vous avez si bien fait parler cette ombre, monsieur, que je vous dois compte de tous ces petits détails. Si Mademoiselle Corneille remercie M. Titon, et tous ceux qui ont pris intérêt à elle, souffrez que je les remercie aussi. J'espère que je leur devrai une des grandes consolations de ma vieillesse, celle d'avoir contribué à l'éducation de la cousine de *Chimène*, de *Cornélie* et de *Camille*.

Il faut que je vous dise encore qu'elle remplit exactement tous les devoirs de la religion, et que nos curés et notre évêque sont très contents de la manière dont on se gouverne dans mes terres.

Marie à Micheline.

6 janvier.

Je suis contente de n'être plus pour mon on-

cle une économe fourmi. Dame Baba est venue me remercier ce matin du beau mouchoir de cou que j'avais acheté pour elle ; comme j'allais m'en défendre, les petits Wagnières, Tutu et Riri ont fait une bruyante entrée, soufflant à s'époumonner dans de grandes trompettes et ne s'interrompant que pour me crier des mercis auxquels je n'avais pas plus droit qu'à celui de dame Baba. Maman Denis a dit à dame Baba d'emmener ces bruyants garçons et m'a donné l'explication de ces mercis.

Il paraît que c'est notre oncle qui a donné le mouchoir de cou, de ma part, à dame Baba et les trompettes aux petits Wagnière. Il a même dit à leur père :

— Notre *Cornélie* marche sur les traces de sa maman Denis. Ces pauvres femmes n'ont pas un louis d'or en poche qu'elles ne brûlent de l'échanger contre les petites horreurs du premier colporteur venu.

A quoi M. Wagnière à repondu que si j'avais échangé quelque chose, ce n'était pas le louis d'or que j'avais reçu de Monsieur de Voltaire,

attendu que, à ma demande, et par ses soins à lui, ce louis d'or avait été expédié à ma mère.

— Comprenez-vous quelque chose à cette histoire ? — m'a demandé maman Denis. Tant il y a que notre oncle a paru enchanté et a dit en se frottant les mains :

— Je le savais bien, moi, que notre *Cornélie* ne pouvait être une sèche petite fourmi !

J'ai tout raconté à maman Denis qui m'a fort louangée et embrassée et m'a obligée à accepter un autre louis d'or, le dernier, assure-t-elle, qu'elle ait pu sauver des griffes de Jacquet ; mais pour celui-ci, je le garderai et en userai pour offrir des présents à mes chers protecteurs, ne voulant mettre, tout aussi bien que moi, mes parents à leur charge.

Voltaire à M. Thiériot.

11 janvier.

... P. S. je suis bien content de l'acquisition de Mademoiselle ; elle fait jusqu'à présent l'a-

grément de notre maison. Il est honteux pour la France que quelque grande dame ne l'ait pas prise auprès d'elle.

Voltaire à Madame la comtesse d'Argental.

14 janvier.

Mais pourquoi M. d'Argental n'écrit-il pas? Quoi, pas un mot? Aurait-il toujours son ophtalmie? S'il n'est que paresseux, je suis consolé. Il a un charmant secrétaire. Tenez, petite fille, voilà comment les dames écrivent à Paris. Voyez que cela est droit; et ce style, qu'en dites-vous? Quand écrivez-vous de même, descendante de Corneille? Cela donne de l'émulation; elle va vite m'écrire un petit billet dans sa chambre : c'est, je vous assure, une plaisante éducation...

Pour dieu, daignez m'envoyer (paroles ne puent point) la feuille [1] de l'infâme Fréron con-

1. Voici le passage de *l'Année littéraire* dont Thiériot venait d'écrire un mot à Voltaire au sujet de Marie Corneille :

tre M. Le Brun. J'avoue que l'*Ode* est bien longue, qu'il y a de terribles impropriétés de style ; mais il y a de fort belles strophes, et j'aime M. Le Brun ; il m'a fait faire une bonne action dont je suis plus content de jour en jour.

Marie à Micheline.

14 janvier.

Maintenant que je commence à écrire un peu moins en diagonale, je vais te transcrire quelques-unes des plus belles strophes de cette *Ode*

« Vous ne sauriez croire, monsieur, le bruit que fait dans le monde cette générosité de M. Voltaire. On en a parlé dans les gazettes, dans les journaux, dans tous les papiers publics, et je suis persuadé que ces annonces fastueuses font beaucoup de peine à ce poète modeste qui sait que le principal mérite des actions louables est d'être tenues secrètes. Il semble d'ailleurs, par cet éclat, que M. de Voltaire n'est point accoutumé à donner de pareilles preuves de son bon cœur, et que c'est la chose la plus extraordinaire que de le voir jeter un regard de sensibilité sur une jeune infortunée ; mais il y a près d'un an qu'il fait le même bien au sieur L'Ecluse, ancien acteur de l'Opéra Comique, qu'il loge chez lui, qu'il nourrit, en un mot qu'il traite en frère. Il faut avouer que, en sortant du couvent, Mademoiselle Corneille est tombée en de bonnes mains ».

de M. Le Brun à qui je dois le grand bonheur d'être devenue la nièce de Monsieur de Voltaire ·

L'ombre du Grand Corneille
à Mademoiselle Marie Corneille.

De gloire et de misère, étrange destinée,
O mon sang! ô ma fille! ô chère infortinée,
Rends ton malheur auguste et fait rougir le sort,
La sublime vertu ne peut être avilie;
L'âme de *Cornélie*
Sut braver les revers, et *César*, et la mort...

Si le nom de Corneille est ton seul héritage,
Cette gloire n'est point un stérile partage :
O ma fille! ta dot est l'immortalité;
Et je laisse à ton sort, que mon destin protège,
Mes lauriers pour cortège :
Leur ombre sert d'asile à ma postérité.

Comme un jeune palmier, levant sa noble tête,
Sous l'ombre paternelle affronte la tempête,
Rival du cèdre altier qui règne sur les monts;
Si ton nom fut le mien, et si mon sang t'anime
Lève un front magnanime :
Ma race peut marcher rivale des Bourbons.

... Dis-lui, (c'est de mon oncle Voltaire qu'il s'agit) :

... Dis-lui que si *Mérope* eût devancé *Chimène*,
De son chaos obscur dégageant Melpomène,
Sans doute il eût brillé de l'éclat dont j'ai lui;
S'il eût été Corneille, et si j'étais Voltaire,
Généreux adversaire,
Ce qu'il fera pour toi, je l'eusse fait pour lui.

Il y en a long comme cela; mais mon oncle dit que les autres strophes ne valent pas le diable, et, pour ce qui est de moi, je suis trop ignorante pour rien comprendre à toutes ces belles choses. Mon oncle a bien essayé de m'expliquer les mots que je n'entends pas, mais ils sont trop; cela met dans ma tête une épouvantable confusion; j'emmêle *Mérope* et *César*, *Melpomène* et *Cornélie*.

O mes illustres oncles, je crains bien que vous n'ayez, toujours en moi qu'une ignorante nièce!

Voltaire à M. Du Molard.

15 janvier.

Mon cher ami, nous ne montrons encore que

le français à Cornélie ; si vous étiez ici, vous lui apprendriez le grec. Nous ne cessons jusqu'à présent de remercier M. Le Brun de nous avoir procuré le trésor que nous possédons. Le cœur paraît excellent, et nous avons tout sujet d'espérer que, si nous n'en faisons pas une savante, elle deviendra une personne très aimable, qui aura toutes les vertus, les grâces et le naturel qui font le charme de la société.

Ce qui me plaît surtout en elle, c'est son attachement pour son père, sa reconnaissance pour M. Le Brun, et pour toutes les personnes dont elle doit se souvenir. Elle a été un peu malade. Vous pouvez juger si Madame Denis en a pris soin ; elle est très bien servie ; on lui a assigné une femme de chambre qui est enchantée d'être auprès d'elle ; elle est aimée de tous les domestiques ; chacun se dispute l'honneur de faire ses petites volontés, et assurément ses volontés ne sont pas difficiles. Nous avons cessé nos lectures depuis qu'un rhume violent l'a réduite au régime et à la cessation de tout travail. Elle commence à être mieux.

Nous allons reprendre nos leçons d'orthographe. Le premier soin doit être de lui faire parler sa langue avec simplicité et avec noblesse. Nous la faisons écrire tous les jours : elle m'envoie un petit billet et je le corrige; elle me rend compte de ses lectures : il n'est pas encore temps de lui donner des maîtres; elle n'en a point d'autres que ma nièce et moi. Nous ne lui laissons passer ni mauvais termes, ni prononciations vicieuses; l'usage amène tout. Nous n'oublions pas les petits ouvrages de la main. Il y a des heures pour la lecture, des heures pour la tapisserie de petit point.

Je vous rends un compte exact de tout. Je ne dois point omettre que je la conduis moi-même à la messe de paroisse. Nous devons l'exemple, et nous le donnons. Je crois que M. Le Brun ne dédaignera pas ces petits détails, et qu'il verra avec plaisir que ses soins n'ont pas été infructueux. Dites, je vous prie, à M. Le Brun que personne ne lui est plus obligé que moi. On dit que son *Ode* a encore un nouveau mérite auprès du public par les imperti-

nences de ce malheureux Fréron. Il est pourtant bien honteux qu'on laisse aboyer ce chien. Il me semble qu'en bonne police on devrait étouffer ceux qui sont attaqués de la rage.

Marie à Micheline,

15 janvier.

Je ne m'étais jamais doutée qu'il fût si agréable d'être malade. J'ai pris un gros rhume à faire, dans le jardin, des bonshommes de neige pour les petits Wagnière. J'en prenais bien souvent des rhumes, autrefois, à grelotter dans notre pauvre logis sans feu. Ma mère n'y savait d'autre remède que de me bien barbouiller le nez de chandelle, si bien que je puais à quinze pas. Ici, pour quelques petites quintes de toux, on me dorlotte comme si j'allais rendre l'âme. Dès la première quinte maman Denis m'a obligée à me coucher dans mon lit bien bassiné et parfumé au genièvre et au vinaigre de lavande ; on m'a appliqué sur la poitrine

des compresses de baume à la Tronchin et ce sont, depuis, des infusions au miel, des pâtes délicieuses pour le rhume, des sirops parfumés et, comme nourriture, d'exquises gelées de viande et de fruits. Enfin, tout comme si j'étais vraiment malade, on a fait venir de Genève le grand médecin, M. Tronchin.

J'avais voulu me lever pour le recevoir, et j'étais assise près du poële bien emmitouflée; après m'avoir examinée, il a dit à mon oncle.

— Je vois ce que c'est, patron, vous aviez envie de vous faire gagner quelques louis au whist; le rhume de cette petite n'est qu'un prétexte.

— Fort bien, — a répondu notre oncle, — puisque vous le prenez ainsi, nous ne vous laisserons partir que nous ne vous ayons dépouillé de votre dernier louis.

Notre oncle aime à railler M. Tronchin parce que, cet art de la médecine dans lequel il excelle, le docteur en fait peu de cas, tandis qu'il se croit un joueur de whist incomparable sans que ses pertes au jeu le puissent convaincre qu'il joue comme un pied de banc.

Cependant chacun s'en venait dans la salle consulter M. Tronchin pour ses maux. Maman Denis se plaignait de ses maux de reins ; notre oncle leva les bras au ciel, et au docteur :

— Que diable y pouvez-vous bien faire ! Ma nièce est un gros cochon : cela se lève à midi, cela se crève de truites et de gelinottes ; il ferait beau voir, après ce régime, qu'elle n'eût pas mal aux reins.

Voilà maman Denis fort en colère et l'ordonnance de M. Tronchin ne l'a pas calmée :

— Point d'autre remède, belle dame, que de vous promener, chaque matin, de cinq à sept, en souliers plats et en tronchine.

Tu sais que l'on appelle ainsi des robes courtes et sans paniers, conseillées par le docteur pour les promenades matinales, et qui sont devenues, paraît-il, le véritable engouement des parisiennes.

Au père Adam qui se plaignait de s'alourdir, il a conseillé de scier une voie de bois chaque matin. Le père Adam a protesté.

— Eh bien ! résignez-vous donc à l'alourdis-

sement, à moins que vous ne préfériez cirer l'appartement à l'exemple du duc de Mirepoix, qui, sur mon ordonnance, se livre tous les matins à cette salutaire occupation.

Notre oncle ne se sentait pas de joie.

— Eh! l'abbé, ce n'est donc plus seulement des mâchoires et de l'estomac que vous allez fonctionner, mais aussi des bras et des jambes. Voilà enfin un médecin qui ne vous relève pas de la sentence portée contre votre aïeul, premier du nom : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. »

M. Tronchin a le plus grand crédit céans. Notre oncle dit à tout venant que sans ses bons soins il aurait depuis longtemps troqué son état de moribond contre celui de cadavre. Puisse le docteur nous conserver longtemps ce cher moribond!

Voltaire à madame la marquise du Deffand.

15 janvier.

Oui, madame, j'aurai du plaisir, et le plus

grand plaisir du monde à vous parler et surtout à vous entendre. Cela serait plaisant de nous voir arriver à Saint-Joseph avec madame Denis et cette demoiselle Corneille qui sera, je vous jure, le contre-pied du pédantisme.

Voltaire à M. Damilaville.

16 janvier.

Ce monsieur du Molard est un homme que je dois beaucoup aimer, car c'est lui en partie qui nous a procuré mademoiselle Corneille. Vous pouvez, et M. Thiériot, lire ma lettre à M. du Molard, et le petit billet de mademoiselle Corneille. Ils verront si nous savons élever les jeunes filles.

Je fais une réflexion : M. Thiériot me mande que le digne Fréron a fait une espèce d'accolade de la descendante du grand Corneille et de l'Ecluse, excellent dentiste qui, dans sa jeunesse, a été acteur de l'Opéra-Comique. Si cela est, c'est une insolence très punissable, et dont

les parents de mademoiselle Corneille devraient demander justice. L'Ecluse n'est point dans mon château; il est à Genève, et y est très nécessaire; c'est un homme d'ailleurs supérieur dans son art, très honnête homme et très estimé. La licence d'un tel barbouilleur de papier mériterait un peu de correction.

Marie à Micheline.

17 janvier.

Notre oncle est fort en colère contre ce M. Fréron que j'appelais le bon M. Fréron, lui étant redevable de cette représentation de *Rodogune* à la Comédie Française dont le produit permit à mon père de me placer à l'Abbaye. Il paraît que ce M. Fréron a osé attaquer notre oncle dans le bien dont il ne cesse de me combler, mettant en doute son désintéressement et insinuant je ne sais quelles noirceurs à propos d'un M. L'Ecluse qui serait chargé de mon éducation et que j'ai à peine vu céans deux ou trois

fois quand il vient pour soigner les dents de maman Denis. Notre oncle dit que ce méchant M. Fréron me perdra sans ressources et me mettra dans l'impossibilité de trouver un mari, de quoi je ne suis guère en peine. Tu me souhaitais, pour mes étrennes, un certain mystérieux dragon d'archange pour mari. Hélas, dans la réalité, le fils du roi n'épouse pas Cendrillon; je n'espère pas davantage épouser le mystérieux archange dont je ne sais pas le nom et qui ignore le mien.

Voltaire à M. le marquis d'Argence de Dirac.

20 janvier.

Si vous étiez encore ici, vous y verriez la descendante du grand Corneille que nous avons adoptée pour fille, madame Denis et moi. Son caractère paraît aussi aimable que le génie de Corneille est respectable.

Voltaire à M. Thiériot.

21 janvier.

Point de roman de Jean Jacques, s'il vous plaît, je l'ai lu pour mon malheur; et c'eût été pour le sien, si j'avais le temps de dire ce que je pense de cet impertinent ouvrage; mais un cultivateur, un maçon, et le précepteur de mademoiselle Corneille n'a pas le temps de parler de roman.

Voltaire à M. l'abbé d'Olivet.

22 janvier.

Adieu, je voudrais que vous fussiez ici; vous m'aideriez à rendre mademoiselle Corneille digne de lire les trois quarts de *Cinna* et presque tout le rôle de *Chimène* et de *Cornélie* : je dis presque tout, et non pas tout, car je ne connais aucun grand ouvrage parfait.

Marie à Micheline.

24 janvier.

Contrairement à son habitude, notre oncle qui me permet, à toute heure du jour, d'entrer dans son cabinet, m'a accueillie avec impatience quand je suis venue lui montrer le billet quotidien que je lui écris et qu'il prend la peine de me corriger pour m'apprendre à écrire en bon français. Il dictait à M. Wagnière une longue lettre à un monsieur italien qui lui avait envoyé un traité sur l'*Excellence de la langue italienne*. Je me suis donc tenue coite sur mon tabouret, écoutant dicter cette lettre. Quand il a eu fini, notre oncle, se frottant les mains en signe de contentement, me dit :

— Eh bien, *Cornélie* qu'en pensez-vous de ma lettre?

— Je n'ai pas tout compris, mais je vois bien que cet Italien a eu son paquet; je pense qu'une autre fois il n'osera pas s'y frotter à comparer sa langue avec la vôtre.

— Eh! c'est aussi la vôtre, *Cornélie* : noblesse de plume oblige comme noblesse d'épée ; la petite fille du grand Corneille doit au nom qu'elle porte de parler purement cette belle langue française illustrée par l'auteur de tant de chefs-d'œuvre.

Je lui ai dit que je ne désirais rien tant, mais que, pour dire le vrai, je ne savais pas exactement ce que signifiait parler purement sa langue, que j'avais cru bonnement jusqu'ici que l'on parlait bien quand on faisait clairement entendre ce que l'on voulait dire. Sur quoi maman Denis, entrée depuis un instant, s'est écriée :

— Pour ce trait là, elle l'a sûrement emprunté à Molière.

J'ai déclaré que je ne connaissais pas cette personne ce qui les a bien fait rire. Notre oncle m'a expliqué que c'était un grand écrivain qui vivait du temps de mon grand oncle.

Maman Denis est venue m'embrasser et, me prenant le menton :

— Mais regardez-la donc, si avec ce minois

éveillé, cette bouche appétissante, ce petit nez retroussé, elle n'est pas tout le portrait des *Martine* et des *Toinon* de Molière.

— C'est vrai, — a approuvé notre oncle; — elle n'a pas du tout le museau tragique : bonne recrue pour le *Tripot :* nous en ferons une *Toinon* accomplie.

Le *tripot*, ce sont les représentations des pièces de notre oncle qui ont lieu, parfois, ici devant un grand nombre d'invités. En fait de représentations, je n'ai jamais assisté qu'à celle de *La fille de Jephté*, à l'Abbaye; tu as joué à merveille le personnage de Seïa, la fille de Jephté; tu étais à ravir dans ta longue robe blanche et ton écharpe bleue. Cela était fort beau, et je voudrais bien voir céans une représentation; mais pour ce qui est de me faire jouer moi-même, c'est pure moquerie : je n'oserais jamais dire seulement trois mots devant une assemblée.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

26 janvier.

Ma besogne la plus difficile est d'enseigner la grammaire à mademoiselle Corneille qui n'a aucune disposition pour cette sublime science.

Voltaire à Dalembert.

9 février.

M. de Malesherbes insulte la nation en permettant les infâmes personnalités de Fréron : on aurait dû lui faire déjà un procès criminel. Ce n'est pas de M. de Malesherbes que je parle. De quel droit ce malheureux ose-t-il insulter mademoiselle Corneille et dire que : « son père qui a un emploi à cinquante francs par mois, la tire de son couvent pour la faire élever chez moi par un bateleur de la foire? » Une calomnie si odieuse est capable d'empêcher cette fille de se marier. Mon cher philosophe, je vous jure

que nous donnons à mademoiselle Corneille l'éducation que nous donnerions à une Montmorency ou à une Châtillon, si on nous l'avait confiée. Nous y mettons nos soins, notre honneur. Si on ne punit pas ce Fréron, on est bien lâche. J'espère encore dans les sentiments d'honneur qui animent M. Le Brun. Il n'y a qu'à faire signer une procuration au bonhomme Corneille et la chose ira d'elle-même.

Marie à Micheline.

18 février.

Nous avons passé, hier, la journée aux Délices où devait avoir lieu une consultation entre M. Tronchin et deux de ses confrères au sujet d'un petit cousin de notre oncle, M. Daumart. Ce jeune officier de dragon fut attaqué, il y a dix-huit mois, d'un rhumatisme. M. Tronchin l'envoya aux bains d'Aix. Il en est revenu avec une tumeur qui lui fait souffrir de terribles élancements. Il est tombé de cheval, il y a deux

ans, à la chasse, et c'est, croit-on, la cause de son mal. Il mange d'un excellent appétit, a bon visage et la parole assez ferme ; mais il est cruellement immobilisé, dont il enrage : il ne faut pas moins de quatre personnes pour le porter d'un lit à l'autre.

Sachant qu'il appartenait au corps des dragons, j'ai paru tout aussi intimidée devant lui que si c'eût été devant Saint Michel en personne. Je mourais d'envie de l'interroger sur l'archange inconnu, son ami, peut-être. Je me hasardai à lui dire.

— Je suppose que le temps doit vous durer terriblement.

— Quand bien même vous diriez éternellement, vous seriez encore au-dessous de la vérité.

— Mais sans doute ces messieurs vos camarades viennent vous voir ?

— Oui, parfois, quand il en passe un à proximité, et nous jouons alors au naturel la scène d'*Ulysse* aux Enfers.

Je n'entendais goutte à ce propos, mais notre oncle a repris :

— Allons, allons, mon garçon, vous n'en êtes pas encore à jouer l'ombre d'*Achille*.

— Si je ne suis mort, je n'en vaux guère mieux, — a soupiré le pauvre dragon, — Achille préférait être un chien vivant plutôt qu'un roi mort, moi j'aimerais mieux être un cheval trottant, piaffant, caracolant, que le dragon semblable à un pantin cassé que je suis.

Pauvre garçon ! je me suis reprochée de l'avoir amené à comparer son triste présent à son passé libre et joyeux. M. Tronchin pense qu'il a la tête du fémur cariée et déplacée et qu'il est à la mort. Notre oncle en est tout attristé. Depuis la maladie de ce jeune homme, il lui témoigne un dévouement quasi paternel.

Voltaire à M. Le Brun.

19 février.

Plus j'y fais réflexion, plus je suis sûr, monsieur, que nous ne trouverons personne à Paris qui prenne intérêt à mademoiselle Corneille

et à son nom; vous ne trouverez que ceux qui ont été outragés par Fréron assez justes pour le poursuivre; les autres en rient. Dites à un de vos amis qu'on vient de faire un libelle contre vous, la première idée qui lui viendra sera de vous demander où il se vend, et s'il est bien salé.

Je pense que ce qu'il y aurait de plus honnête, de plus doux, et de plus modéré à faire, ce serait d'assommer de coups de bâton le nommé Fréron à la porte de M. Corneille. Le second parti est celui que j'ai eu l'honneur de vous proposer : c'est que vous vouliez bien dicter une requête à M. Corneille pour le lieutenant-criminel. N'est-il pas en droit d'attendre quelque attention pour son nom? n'est-il pas en droit de dire qu'il demande réparation de l'insulte faite à sa fille et à lui? On lui reproche, dans des lignes diffamatoires, d'avoir fait sortir sa fille du couvent pour la faire élever par un bateleur de la foire. Il est faux que ce l'Ecluse ait été bateleur; il est, depuis vingt ans, chirurgien du roi de Pologne; il est faux

qu'elle soit élevée par lui; il est faux qu'elle soit dans la maison où le calomniateur suppose qu'il est; il est faux que le sieur l'Ecluse soit même venu dans cette maison depuis cinq mois. Mademoiselle Corneille est dans la maison la plus honnête, la plus réglée, auprès d'un vieillard presque septuagénaire, qui lui a assuré tout d'un coup de quoi être à l'abri de l'indigence le reste de sa vie; elle est auprès d'une dame de cinquante ans, qui lui tient lieu de mère, et qui ne la perd pas un instant de vue. Un homme très estimable, qui a servi de précepteur à madame la marquise de Tessé, veut bien, à présent, lui donner des leçons. Elle mérite tous les soins qu'on prend d'elle; son cœur paraît digne de l'esprit de son grand oncle, et je vous assure qu'on ne peut avoir une conduite plus noble et plus décente que la sienne.

Voilà, monsieur, l'éducation de bateleur qu'on lui donne. Le père du grand Corneille était noble; mademoiselle Corneille a près de deux cents ans de noblesse; elle est alliée aux plus grandes maisons du royaume, et on la laisse

outrager impunément dans les lignes diffamatoires d'un Fréron; et des gens ont la bêtise de m'écrire que je dois mépriser les petits traits que Fréron a la bonté de me décocher, comme si c'était moi dont il s'agît dans cette affaire, comme si j'étais une jeune demoiselle à marier!...

Il n'est point du tout hors d'apparence qu'il se présente bientôt un parti pour mademoiselle Corneille; et je peux vous assurer que les feuilles de Fréron, qu'on lit dans les provinces, lui feront grand tort, et pourront empêcher son établissement. Je ne vous avance rien, ici, monsieur sans de très justes raisons. Voyez donc s'il n'est pas convenable que le père qui nous a confié sa fille, repousse hautement les bruits qui la déshonorent.

Il est indubitable que le lieutenant de police fera comparaître le coquin, et cette scène produira une relation de vous qu'on pourra mettre dans tous les papiers publics. Elle sera vraie, elle sera forte et touchante parce que vous l'aurez faite. Elle convaincra Fréron de

calomnie, et décréditera ses indignes feuilles, indignement soutenues par M. de Malesherbes.

Marie à Micheline.

22 février.

En attendant le maître qu'il a demandé pour moi et qui est l'ancien précepteur de la marquise de Tessé, c'est notre oncle qui continue à m'apprendre l'orthographe et les beautés de la langue française. Je ne lui ai point caché que, malgré mon désir de le satisfaire, je ne me sentais guère de disposition à devenir savante. Il a protesté qu'il tenait trop à mon bonheur pour vouloir faire de moi une savante, qu'il voulait simplement m'apprendre à vivre dans le monde et à y être heureuse.

Il m'a fait présent d'un volume des fables de M. de La Fontaine, me disant qu'il espérait que cet auteur me plairait par sa naïveté, par les grâces qui lui sont propres et parce

que, malgré son génie, il est presque aussi simple que les héros de ses fables.

Après y avoir rêvé un moment, il écrivit ces vers à la louange de ce fabuliste :

Toi, favori de la nature,
Toi, La Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant et rime et mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément ;
Sur tes écrits inimitables,
Dis-nous quel est ton sentiment,
Eclaire notre jugement
Sur tes contes et sur tes fables.

Il ajouta que la lecture des bons auteurs est le meilleur moyen d'apprendre à parler et à écrire la langue française avec simplicité et noblesse. Il a donc été décidé que je passerai, en plusieurs fois, une ou deux heures à lire les bons auteurs et que je lui rendrai compte de mes lectures. Je continuerai aussi à lui écrire le billet quotidien dont il corrige le style et l'orthographe. Tu vois donc que les demoiselles de la plus haute noblesse ne peuvent se vanter d'avoir un aussi illustre précepteur que

ton ignorante amie ; mais je crains bien de ne point faire honneur à mon illustre maître.

Voltaire à Madame de Fontaine.

27 février.

Nous montrons toujours l'orthographe à la cousine issue de germain de *Polyeucte* et de *Cinna*. Si celle-là fait jamais une tragédie, je serai bien attrapé ; elle fait du moins de la tapisserie. Je crois que c'est un des beaux arts, car Minerve, comme vous savez, était la première tapissière du monde. Il n'y a que la profession de tailleur qui soit au-dessus, Dieu ayant été lui-même le premier tailleur, et ayant fait des culottes pour Adam quand il le chassa du paradis terrestre.

Marie à Micheline.

2 mars.

Tous les soirs, avant de me coucher, je fais

ma prière devant ma médaille de Saint Michel. Depuis que l'Archange l'a baisée, je n'ose plus la porter, et, malgré la promesse que je te fis de la baiser chaque soir, je ne l'ai plus baisée. Je l'ai placée sur un lit de ouate, dans une petite boîte à couvercle de verre. Qu'il est beau ce Saint Michel ! Avec quelle noble audace il lève son glaive pour transpercer le dragon ! Il y a, autour de la médaille ces mots latins : *Immensi tremor oceani*. Je ne sais pas ce que cela signifie et je n'ai pas osé le demander à notre oncle ; mais je comprends bien que cela veut dire que Saint Michel est fort, courageux et puissant et, plus je le regarde, plus je suis convaincue que c'est tout le portrait de mon inconnu. Où est-il maintenant ? Quelle apparence que je le revoie jamais ? Et si je le revoyais, quelle apparence qu'il se souvînt de moi ?

Voltaire à Madame la Marquise du Deffant.
à Ferney.

6 mars.

Vous me demandez, Madame, ce que c'est que Mademoiselle Corneille ; ce n'est ni Pierre, ni Thomas : elle joue encore avec sa poupée ; mais elle est très heureusement née, douce et gaie, bonne, vraie, reconnaissante, caressante sans dessein et par goût. Elle aura du bon sens ; mais, pour le bon ton, comme nous y avons renoncé, elle le prendra où elle pourra. Ce ne sera pas chez Madame de Volmar [1]. Nous n'avons aucune envie, Madame, d'aller à Clarens, depuis que vous avez déclaré qu'on ne vous trouvait pas là. Nous sentons tous qu'il faudrait aller à Saint Joseph [2] ; mais les transmigrations sont trop difficiles. J'ai l'honneur d'être à moitié Suisse, indépendant, heureux. Les mots de Paris et de couvent m'ef-

1. Personnage de la nouvelle Héloïse, de Rousseau.
2. Communauté où demeurait Madame du Deffand.

frayent autant que votre société charmante m'attire.

Marie à Micheline.

10 mars.

En voilà bien d'une autre ! Que dirait mère Théophanie ? Il paraît que nous allons jouer la comédie. Qui nous ? mais tout le monde : oncle Voltaire, maman Denis et même moi. Je n'en croyais pas mes oreilles quand la conversation étant tombée sur le *tripot*, comme il arrive souvent, à table, notre oncle a dit :

— Et cette jeune *Chimène*, quel rôle lui ferons-nous jouer ?

— Pour ce qui est de cela, je vous prie de m'en dispenser. Je me souviens d'avoir entendu dire à mère Théophanie que les comédiens sont excommuniés.

Notre oncle s'échauffa fort sur ce propos, disant que, contrairement à l'opinion des prédicants de Genève et d'un certain M. Jean-Jac-

ques Rousseau dans sa *Lettre sur les spectacles*, il soutenait que le théâtre est une école de bonnes mœurs :

— Rien n'anime plus la société, — assurait-il, — rien ne donne plus de grâce au corps et à l'esprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale passion du jeu, et ne resserre plus les nœuds de l'amitié.

— Il s'agit de s'entendre, — intervint le Père Adam, — il y a théâtre et théâtre, comme il y a fagots et fagots.

— Il est vrai, l'Abbé ; sans doute, il y a un abîme entre le théâtre de l'illustre grand oncle de notre *Chimène*, qui est, à proprement parler, une école de grandeur d'âme et le théâtre de ces infâmes barbouilleurs Crébillon et Fréron où le bon goût n'est pas moins offensé que la saine morale.

Maman Denis qui ne raffole pas moins du *tripot* que notre oncle en revint au choix de la pièce à représenter.

— N'oubliez pas que notre *Chimène* n'a pas

du tout le nez tourné au tragique. Dans quelle pièce allez-vous la faire débuter ?

— Nous la ferons débuter dans le comique. Que diriez-vous des *Femmes savantes?*

Je protestai de nouveau :

— Cela ne me conviendrait pas davantage ; je suis une ignorante, moi, je ne saurais pas représenter une femme savante.

Tout le monde se mit à rire. Maman Denis m'expliqua que je jouerai le rôle de la servante, *Martine*, qui est fort ignorante de la langue française.

— Ce sera donc fait pour moi sur mesure ; s'il ne s'agit que d'ignorer le beau langage, je ne le cède à personne sur ce point.

Notre oncle est tout à la joie ; il attend la visite de M. Lekain. C'est, paraît-il, un grand comédien qui joue très bien les pièces de mon grand oncle Corneille et aussi celles de notre oncle Voltaire. Quand il sera céans, le *tripot* va marcher bon train.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

19 mars.

C'est pourtant aujourd'hui le jeudi de l'absoute, mes chers anges, et Lekain n'est point arrivé. J'ai ouï dire des choses qui percent le cœur. Est-il donc bien vrai que Lekain ait été en prison pour n'avoir eu un congé que de M. le duc d'Aumont? Mademoiselle Corneille avait appris un rôle ; notre théâtre était tout arrangé, et surtout nous nous attendions à voir Lekain, muni de vos lettres et de vos ordres. Toutes ces belles espérances ont été détruites par la noble sévérité du premier gentilhomme de la chambre.

Marie à Micheline.

23 mars.

M. Lekain ayant été emprisonné, nous n'aurons pas de sitôt sa visite, ce dont notre oncle

est fort marri et moi fort aise, car je me sens trop neuve dans le *tripot* pour oser m'exposer aux railleries d'un si habile comédien.

— Eh bien ! — dit notre oncle, — puisque le *tripot* n'est pas possible, il faut donc cultiver son jardin.

Et il s'est enfermé pour écrire une *Epître sur l'Agriculture*. Il nous a lu ce soir cette Epître dédiée à maman Denis.

M. de Ximénès, qui est céans depuis quelque temps, lui ayant dit qu'il s'étonnait qu'un homme comme lui puisse vivre loin de Paris, notre oncle lui a répondu par ce vers :

C'est la cour qu'on doit fuir ; c'est aux champs qu'il [faut vivre.

Il a ajouté :

— Je suis fou de la chose rustique. J'aime mes bœufs, je les caresse, ils me font des mines. Je me suis fait faire une paire de sabots.

J'ai copié, à l'intention de ton mari, friand de tout ce qui sort de la plume de notre oncle quelques vers de cette Epître :

C'est la cour qu'on doit fuir ; c'est aux champs qu'il
[faut vivre.
Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre,
Tu garderas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un
[roi :
Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versailles et sa vaste étendue.
. . . . . .
La nature t'appelle, apprends à l'observer ;
La France a des déserts, ose la cultiver ;
Elle a des malheureux : un travail nécessaire,
Ce partage de l'homme et son consolateur,
En chassant l'indigence amène le bonheur :
Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.
. . . . . .

Maman Denis a été transportée de joie en s'entendant louer si délicatement dans les derniers vers. Ton ignorante amie n'a pas été non plus oubliée :

Vous, à l'amitié dans tous les temps fidèle,
Vous qui, sans préjugés, sans vices, sans travers,
Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,
Soutenez mes travaux et ma philosophie ;
Vous cultivez les arts, les arts vous ont suivie.
Le sang du grand Corneille, élevé sous vos yeux,
Apprend, par vos leçons, à mériter d'en être.
Le père de *Cinna* vient m'instruire en ces lieux :
Son ombre, entre nous trois, aime encore à paraître.

Voltaire à M. de Cideville,
Aux Délices.

26 mars.

Nous sommes tous malades. Nous avons quitté Ferney pour revenir aux Délices, à portée des Tronchin. Madame Denis se fait saigner, et moi je cherche à faire diversion en vous écrivant. Si on saigne aussi la petite nièce du grand Corneille, je demanderai que l'on me mette quelques gouttes de son sang dans mes veines, si faire se peut, pour la première tragédie que je ferai.

Marie à Micheline.

26 mars.

J'ai eu une belle peur. Maman Denis avait hier, quand je l'embrassai en lui souhaitant la bonne nuit, un air tout joie et tout mystère. Avec quelques cajoleries, je suis bien vite venue à bout de son secret. Il paraît qu'un gentilhomme

des environs de Gex, M. de Crassier, capitaine au régiment des Deux-Ponts, m'a demandée en mariage pour un gentilhomme de ses parents.

— Que lui avez-vous répondu ? — ai-je demandé.

Notre oncle avec malice :

— Nul doute qu'après vous avoir consultée nous n'ayons à lui faire une réponse affirmative.

— Voire !

— Que veut dire ce voire ?

— Tout simplement que si vous êtes déjà fatigués d'être mon oncle Voltaire et vous ma maman Denis, je ne le suis pas du tout, moi, d'être votre *Cornélie-Chiffon*.

— Ah ! petite enjôleuse !... mais qu'on voie seulement apparaître ce beau cavalier et la petite bergère *Cornélie-Chiffon* ne se souciera de la *Muse limonadière* et du *vieux mouton broutant au pied des Alpes* non plus que le *vieux mouton* des vers de Lefranc de Pompignan.

— Pour ce qui est des vers de ce Monsieur je ne m'en soucie pas plus que vous.

— C'est que, plus avisée que moi, vous ne vous êtes jamais ennuyée à les lire.

— N'empêche que vous lui devez être reconnaissant à ce Monsieur.

— Reconnaissant ? et de quoi s'il vous plaît ?

— Mais d'écrire ces mauvais vers si propres à vous échauffer la bile. Vous savez bien que votre grand *Esculape*-Tronchin dit qu'il est excellent pour votre santé que vous ayez tous les matins à courre le Pompignan.

Je l'ai embrassé et laissé tout riant, bien contente d'avoir détourné la question mariage. S'il est vrai, comme le disait mère Dosithée, que les mariages soient écrits au ciel, j'espère bien que ce n'est pas contre celui de Crassier que je suis appelée à échanger mon nom de Corneille.

Voltaire à M. Le Brun.

26 mars.

Je confie, Monsieur, à votre probité, à votre

zèle, et à votre prudence, qu'un gentilhomme des environs de Gex, nommé M. de Crassier, capitaine au régiment des Deux-Ponts, nous a demandé Mademoiselle Corneille en mariage pour un gentilhomme de ses parents.

Celui qui avait cette alliance en vue demandait une fille noble, bien élevée, et dont les mœurs convinssent à la simplicité d'un pays qui tient beaucoup de la Suisse. Le hasard a fait que la feuille de Fréron, dans laquelle Mademoiselle Corneille est déshonorée, a été lue par ce gentilhomme ; il y a lu : « Que le père de la demoiselle est une espèce de petit commis de la poste de deux sous, à cinquante livres par mois de gages ; et que sa fille a quitté son couvent pour venir recevoir chez moi son éducation d'un bateleur de la foire. »

Cette insulte a fait beaucoup de bruit à Genève où les feuilles du nommé Fréron sont lues. On a les yeux sur notre maison. Le scandale a circulé dans toute la province. Le gentilhomme qui se proposait pour Mademoiselle Corneille a été très refroidi, et il est très vrai-

semblable que cet établissement n'aura pas lieu. Enfin Mademoiselle Corneille a été instruite des lignes diffamatoires de Fréron. Jugez de son état et de son affliction ! Elle a pris le parti d'envoyer un mémoire de dix ou douze lignes à Monsieur le lieutenant de police. Nous lui avons conseillé cette démarche. Ce mémoire est aussi simple que court ; et, pour peu qu'il y ait encore de justice et d'honneur chez les hommes, la plainte de Mademoiselle Corneille doit faire une grande impression.

Nous pensons, Madame Denis et moi, que si vous voulez bien, Monsieur, appuyer les justes plaintes d'une demoiselle qui porte le nom de Corneille, qui vous a déjà tant d'obligations, et qui se trouve publiquement déshonorée par un scélérat, enfin qui est sur le point de perdre un établissement avantageux, vous réussirez infailliblement, en représentant à M. de Sartine, déjà instruit de l'atrocité du nommé Fréron, l'impudence avec laquelle il diffame en six lignes une famille entière, le tort irréparable qu'il fait à une demoiselle d'un nom respectable.

Marie à Micheline.

le 3 avril.

Enfin, je respire ! Me voilà délivrée du prétendant Crassier, lequel, à dire vrai, n'a jamais été importun, puisque je ne l'ai pas même vu.

Notre oncle m'a mandée ce matin dans son cabinet. Il était tout animé de la plus vive fureur.

— Ce gueux ! cet impudent ! ce monstre ! — s'écriait-il, — ne devrait-on pas le faire périr sous le bâton !

Je ne savais d'abord à qui il en avait ; mais maman Denis, assise près de lui, l'air fort abattu, m'a dit que notre oncle était courroucé contre ce Fréron qui publiait dans sa gazette que je suis la fille d'un paysan qui subsiste d'un emploi de cinquante livres par mois à la poste de deux sous, et que j'ai quitté mon couvent pour aller recevoir chez Monsieur de Voltaire une nouvelle éducation du sieur L'Ecluse,

acteur de l'Opéra-Comique. Ces calomnies, du moins en ce qui concerne la soi-disant éducation que je reçois du sieur L'Ecluse (car pour ce qui est du petit emploi de mon père, il n'est que trop vrai qu'il en est réduit avec ma mère au faible produit de cet emploi qu'il n'a obtenu qu'à grand'peine) ; ces calomnies, dis-je, sont tombées sous les yeux de M. de Crassier et il a rompu le projet de mariage qui lui paraissait trop peu avantageux pour son jeune parent.

Il me fâche fort que ce détestable Fréron s'occupe de moi pour m'imputer à crime la pauvreté de mes parents et qu'il ose calomnier oncle Voltaire à propos de l'hospitalité qu'il m'a si généreusement offerte ; mais pour ce qui est du mariage manqué, j'en suis bien aise. Il m'eût été difficile de faire admettre que je refusais un parti convenable, uniquement parce que je pense un peu plus que de raison à un jeune cavalier dont j'ignore le nom, qui ignore le mien, et que je ne reverrai sans doute jamais.

Voltaire à M. Duclos.

10 avril.

Je vous assure, Monsieur, que vous me faites grand plaisir en m'apprenant que l'Académie va rendre à la France et à l'Europe le service de publier un recueil de nos auteurs classiques, avec des notes qui fixeront la langue et le goût, deux choses assez inconstantes dans ma volage patrie. Il me semble que Mademoiselle Corneille aurait droit de me bouder, si je ne retenais pas le grand Corneille pour ma part. Je demande donc à l'Académie la permission de prendre cette tâche, en cas que personne ne s'en soit emparé.

Le dessein de l'Académie est-il d'imprimer tous les ouvrages de chaque auteur classique? Faudra-t-il des notes sur *Agésilas* et sur *Attila*, comme sur *Cinna* et sur *Rodogune?* Voulez-vous avoir la bonté de m'instruire des intentions de l'Académie. Exige-t-elle une critique raisonnée? veut-elle qu'on fasse sentir le bon,

le médiocre et le mauvais ? qu'on remarque ce qui était autrefois d'usage, et ce qui n'en est plus ? qu'on distingue les licences des fautes ? et ne se propose-t-elle pas un petit modèle auquel il faudra se conformer ? l'ouvrage est-il pressé ? combien de temps me donnez-vous ?

Marie à Micheline.

12 avril.

Tu me reproches de ne t'avoir sonné mot du château de Ferney : c'est une fort belle résidence entre une grande cour et un parc très bien entretenu. Le pays a été longtemps sous la neige, mais, avec le printemps, tout se réveille, tout ressuscite, tout est verdoyant et fleuri. Entre les jardins potager et fruitier se trouve le jardin d'agrément, bien dessiné, coupé de longues et belles avenues, entouré de charmilles verdoyantes et de berceaux de feuillage. A une extrémité s'élève le cabinet de notre oncle. C'est une pelouse entourée de char-

milles formant portiques. Au milieu de la pelouse, un vieux tilleul étend ses branches jusqu'aux charmilles ; un banc de gazon entoure le tilleul. Par les jours de clair soleil, notre oncle aime à travailler dans ce cabinet champêtre où personne, excepté moi, n'ose aller le déranger. Près de cette retraite est le champ que, sur les conseils de M. Tronchin, notre oncle laboure, sème et moissonne de ses propres mains ; il se trouve si bien de cet exercice qu'il le déclare indispensable à sa santé.

A l'extrémité du parc est un grand étang bordé de saules et de peupliers où l'on pêche d'excellentes tanches et d'énormes carpes. Sur le coteau, les vignes produisent le bon petit vin clairet que notre oncle préfère aux crus les plus renommés. Les arbres de la forêt, les chênes, les tilleuls et les châtaigniers commencent à peine à bourgeonner. Près du château, un petit pavillon de marbre, servant de salle de bains, est entouré d'un enclos à claire-voie où batifole un beau chevreuil appelé Hardy auquel oncle et moi allons porter de l'herbe et du pain.

Oncle Voltaire entre dans tous les détails de la culture des terres et de l'entretien des jardins. On ne plante un arbre, on n'ensemence une plate-bande, on ne sable une allée que sur ses ordres. Il connaît, chacun par son nom, toute l'armée des jardiniers, laboureurs, bûcherons ; il parle avec eux d'engrais, de bétail, d'instruments aratoires et les tient en plus haute estime que les laquais d'antichambre qu'il traite de fainéants.

Le château n'est pas très grand, mais bien divisé ; on le dit décoré avec beaucoup de goût. Pour moi qui n'ai guère vu de belles demeures, je le trouve magnifique, surtout le grand salon tendu de points de Hongrie, décoré de grands miroirs aux cadres de racines dorés, d'une statue en plâtre de notre oncle, du portrait d'une dame de ses amies, morte il y a quelques années, Madame du Châtelet, et des bustes en bronze de savants nommés Newton, Locke et de plusieurs autres.

La chambre de notre oncle est tendue et meublée de damas bleu clair. Le lit est à baldaquin.

Elle est ornée du portrait de ce M. Lekain dont nous avons vainement attendu la visite, et de celui d'un roi chez qui oncle Voltaire a passé quelque temps et dont il a eu beaucoup à se plaindre.

La chambre de maman Denis est aussi très jolie. Le meuble est en satin colombin à ramages. Au-dessus de la statue en marbre de notre oncle est le portait de l'impératrice de Russie, brodé en soie dans un médaillon entouré de perles. Sous le baldaquin sont les portraits du mari de maman Denis, de sa sœur, Madame Fontaine et de plusieurs autres personnes de sa famille. Sur la table de toilette il y a quantité de pâtes, de poudres, d'essences et de vinaigres d'odeur.

Je ne te parle pas de ma chambre, à moi, elle est pourtant fort à mon gré avec ses meubles de perse crème à fleurs roses. Au-dessus de ma table à écrire est le portrait de notre oncle. Je pense souvent à toi dans cette chambre, mes lettres en font foi; penser à toi me fait penser au Saint Michel de ma médaille, et Saint

Michel me fait penser... Ah! je mérite bien que tu te moques de moi! mais il est inutile que tu m'engages à ne pas repousser un prétendant en chair et en os pour l'ombre d'un archange chimérique. Les noirceurs que M. Fréron a publiées sur mon compte ne sont pas pour m'attirer la foule des prétendants; je puis donc bien garder en paix dans mon cœur la douceur du souvenir de mon mystérieux archange.

Voltaire à M. Le Brun.

16 avril.

On vous a trompé, Monsieur, si l'on vous a dit que la rente que j'ai mise sur la tête de mademoiselle Corneille est pour son père. Elle a beaucoup de talents et un très aimable caractère. J'en suis tous les jours plus content, et je ne fais que mon devoir en m'occupant de sa fortune et de la gloire de son oncle.

Marie à Micheline.

16 avril.

J'ai pris ce matin ma première leçon de danse ; mais, à la vérité, je ne me soucie guère d'apprendre à danser. Notre oncle est tout bouillant de colère parce que ces messieurs du Consistoire de Genève ont, dans leurs remontrances, qualifié la danse de « faubourg de la paillardise dont on fait galanterie et l'apprentissage d'un beau maintien. » Ils disent aussi qu'on ne devrait jamais penser à la danse qu'avec horreur, puisqu'elle avait causé la mort de Saint Jean-Baptiste, l'un des plus grands serviteurs de Dieu.

— Eh bien, — lui ai-je dit, — ces messieurs sont tout à fait de l'avis de mère Théophanie qui nous disait que chaque pas de danse nous conduit tout droit aux portes de l'enfer.

Là-dessus notre oncle s'est échauffé plus encore, assurant que les cagots de toutes les religions s'entendaient comme larrons en foire

pour empêcher les bons chrétiens de se réjouir honnêtement.

Il a donc fait venir céans le nouveau maître à danser de Genève, M. Malterre qui est, paraît-il, le seul bon en cette ville. C'est un petit homme au visage ridé comme une vieille pomme, riant, sémillant, sautillant. Tout s'est borné, pour aujourd'hui à une leçon de maintien.

— De l'aisance, encore de l'aisance, toujours de l'aisance! — me disait-il de sa voix pointue.

De l'aisance? Je n'en ai jamais tant manqué; je ne savais que faire de mes pieds, de mes mains, de tout mon corps.

J'ai essayé mes premières révérences. M. de Malterre a bien voulu leur trouver une certaine grâce rustique qui ne manquait pas de saveur, assurait-il, en frottant avec satisfaction l'une contre l'autre ses mains sèches, jaunes et tordues comme des racines de buis.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

17 avril.

Le Brun est un bavard. Il m'avait insinué, dans ses premières lettres que je ne devais pas laisser mademoiselle Corneille dans l'indigence après ma mort. Je lui ai mandé que j'avais fait là-dessus mon devoir. Il l'a dit, et il a tort.

Voltaire à M. Damilaville.

22 avril.

Vous me trouverez un peu de mauvaise humeur; mais comment voulez-vous que je ne sois pas outré? Je bâtis un joli théâtre à Ferney, et il se trouve un Jean-Jacques, dans un village de France, qui se ligue avec deux coquins, prêtres calvinistes, pour empêcher un bon acteur de jouer chez moi. Jean-Jacques prétend qu'il ne convient pas à la dignité d'un horloger de Genève de jouer *Cinna* chez moi avec made-

moiselle Corneille. Le polisson! le polisson! S'il vient au pays, je le ferai mettre dans un tonneau, avec la moitié d'un manteau sur son vilain petit corps.

Marie à Micheline.

24 avril.

Je crois bien que le moment n'est pas encore venu de faire ma partie dans le *tripot*. Le comédien Aufresne devait venir passer quelques jours céans; l'oncle comptait inaugurer pendant son séjour le théâtre qu'il fait construire et pas plus d'Aufresne que de Lekain.

L'oncle est dans une extrême fureur contre ce Jean-Jacques. Il le rend responsable de toutes les difficultés qu'il rencontre dans l'organisation du *tripot*. M. Dalembert a essayé de le calmer par une lettre dans laquelle il lui rappelle ses propres paroles · « Que deviendra le petit troupeau s'il est désuni et dispersé. » Je ne sais, pour moi, de quel troupeau il s'agit;

et j'aurais cru que, loin de faire partie d'un troupeau, l'oncle était le seul de son espèce; (il est vrai qu'il s'appelle lui-même *le mouton broutant au pied des Alpes*,) M. Dalembert ajoutait : « Jean-Jacques est un malade de beaucoup d'esprit, et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager. »

Loin de calmer l'oncle, cette lettre n'a fait que l'exaspérer :

— Ce Jean-Jacques n'est qu'un petit bout d'homme pétri de vanité, — criait-il. — Sa *Lettre sur les spectacles* est l'action d'un coquin, sa *Nouvelle Héloïse* n'est qu'un ennuyeux et impertinent roman. Jamais je ne pardonnerai à ce polisson malfaisant!

Tout soudainement, M. de Ximénès qui regardait par la fenêtre s'est écrié :

— Le voilà précisément qui sonne à votre porte ce scélérat de Jean-Jacques. Ne savez-vous pas que ses concitoyens viennent de faire lacérer et brûler par la main du bourreau sa *Nouvelle Héloïse*. Il est banni, persécuté, vous

n'aurez jamais meilleure occasion pour lui dire ce que vous avez sur le cœur.

Aussitôt, l'oncle s'est précipité à la fenêtre :

— Où donc est-il ce pauvre ami? Il est malheureux, qu'il vienne, je lui tends les bras, tout ce que j'ai est à lui.

Et sa fureur, passée contre Jean-Jacques, s'est tournée contre M. de Ximénès qui, par cette mystification, venait de l'obliger à dévoiler ses sentiments délicats et généreux.

M. de Ximénès, M. de Chimène, comme l'appelle l'oncle, doit nous quitter prochainement. Nous regrettons tous le départ de cet homme si plein d'esprit, d'entrain et de gaieté. Il vient d'acheter dans le pays de Gex une maison, des prés, des vignes, et déclare que c'est le fruit de l'*Epître sur l'agriculture*, ce qui console l'oncle de son départ.

Voltaire à M. Duclos.

1er mai.

Après le *Dictionnaire de l'Académie*, ou-

vrage d'autant plus utile que la langue commence à se corrompre, je ne connais point d'entreprise plus digne de l'Académie, et plus honorable pour la littérature, que celle de donner nos auteurs classiques avec des notes instructives.

Voici, monsieur, les propositions que j'ose faire à l'Académie, avec autant de défiance de moi-même que de soumission à ses décisions. Je pense qu'on doit commencer par Pierre Corneille, puisque c'est lui qui commença à rendre notre langue respectable chez les étrangers. Ce qu'il y a de beau chez lui est si sublime, qu'il rend précieux tout ce qui est moins digne de son génie : il me semble que nous devons le regarder du même œil que les Grecs voyaient Homère, le premier en son genre, et l'unique, même avec ses défauts. C'est un si grand mérite d'avoir ouvert la carrière, les inventeurs sont si au-dessus des autres hommes, que la postérité pardonne leurs plus grandes fautes.

C'est donc en rendant justice à ce grand homme, et en même temps en marquant les

vices de langage où il peut être tombé, et même les fautes contre son art, que je me propose de faire une édition in-quarto de ses ouvrages.

J'ose croire, Monsieur, que l'Académie ne me désavouera pas, si je propose de faire cette édition pour l'avantage du seul homme qui porte aujourd'hui le nom de Corneille, et pour celui de sa fille.

Je ne peux laisser à mademoiselle Corneille qu'un bien assez médiocre ; ce que je dois à ma famille ne me permet pas d'autres arrangements. Nous tâchons, madame Denis et moi, de lui donner une éducation digne de sa naissance. Il me paraît de mon devoir d'instruire l'Académie des calomnies que le nommé Fréron a répandues au sujet de cette éducation. Il dit, dans une des feuilles de cette année, que cette demoiselle, aussi respectable par son infortune et par ses mœurs que par son nom, est élevée chez moi par un bateleur de la foire, que je loge et que je traite comme mon frère.

Je peux assurer l'Académie, qui s'intéresse au nom de Corneille, et à qui je crois devoir

compte de mes démarches, que cette calomnie absurde n'a aucun fondement ; que ce prétendu acteur de la foire est un chirurgien-dentiste du roi de Pologne, qui n'a jamais habité au château de Ferney, et qui n'y est venu exercer son art qu'une seule fois. Je ne conçois pas comment le censeur des feuilles du nommé Fréron a pu laisser passer un mensonge si personnel, si insolent et si grossier contre la nièce de Corneille.

J'assure l'Académie que cette jeune personne, qui remplit tous les devoirs de la religion et de la société, mérite tout l'intérêt que j'espère qu'on voudra bien prendre à elle. Mon idée est que l'on ouvre une simple souscription, sans rien payer d'avance.

Je ne doute pas que les plus grands seigneurs du royaume, dont plusieurs sont nos confrères, ne s'empressent à souscrire pour quelques exemplaires. Je suis persuadé même que toute la famille royale donnera l'exemple.

Pendant que quelques personnes zélées prendront sur elles le soin généreux de recueillir

ces souscriptions, c'est-à-dire seulement le nom des souscripteurs, et devront les remettre à vous, monsieur, ou à celui qui s'en chargera, les meilleurs graveurs de Paris entreprendront les vignettes et les estampes à un prix d'autant plus raisonnable qu'il s'agit de l'honneur des arts et de la nation. Les planches seront remises ou à l'imprimeur de l'Académie, ou à la personne que vous indiquerez. L'imprimeur m'enverra des caractères qu'il aura fait fondre par le meilleur fondeur de Paris · il me fera venir aussi le meilleur papier de France; il m'enverra un habile compositeur et un habile ouvrier. Ainsi tout se fera par des Français et chez des Français. Ce libraire n'aura aucune avance à faire; les deniers de ceux qui acquerront l'ouvrage imprimé seront remis à une personne nommée par l'Académie, et le profit sera partagé entre l'héritier du nom de Corneille et votre libraire; sous le nom duquel les œuvres de Corneille seront imprimées; la plus grosse part, comme de raison, pour M. Corneille.

Je supplie l'Académie de daigner en accepter

la dédicace. Chaque amateur souscrira pour tel nombre d'exemplaires qu'il voudra.

Je crois que chaque exemplaire pourra revenir à cinquante livres.

Les sieurs Cramer se feront un plaisir et un honneur de présider, sous mes yeux, à cet ouvrage; on leur donnera, pour leurs honoraires un certain nombre d'exemplaires pour les pays étrangers.

J'imagine qu'il me convient d'oser être le commentateur du grand Corneille, non seulement parce qu'il est mon maître, mais parce que l'héritière de son nom est un nouveau motif qui m'attache à la gloire de ce grand homme.

Marie à Micheline.

4 mai.

Que je te fasse le portrait de l'oncle? Il faudrait une plume plus habile que la mienne pour le faire ressemblant, car il est l'homme le plus divers : aimable, enjoué avec ses amis, violent

et emporté avec ses ennemis et contre tout ce qui lui déplaît ; mais ses colères sont aussi passagères que vives.

Je n'ai pas à te faire son portrait physique puisque tu me dis que ton mari vient d'acheter une estampe reproduisant le portrait que l'oncle vient de faire faire à la demande de ces messieurs de l'Académie. Comme tu peux le voir, sa maigreur est excessive ; mais rien ne peut rendre le feu de son regard et la malice de son sourire.

Il est vêtu d'une grande veste de bazin ; il porte des souliers gris et des bas roulés de la même couleur, une longue perruque et un petit bonnet de velours noir. Le dimanche, il met quelquefois le bel habit mordoré, galonné d'or, à grandes manchettes de dentelles, qu'il porte sur son dernier portrait.

Il mène un grand train de maison, mais il dit que ce n'est que pour les autres qu'il vit avec opulence. Ses ennemis prétendent qu'il est avare, à cela il répond qu'il ne se défend pas de savoir employer habilement ses capitaux ;

mais qu'il sait aussi bien dépenser largement son revenu. Il a montré dans beaucoup de circonstances une libéralité bien supérieure à sa fortune. C'est ainsi que, approuvé en cela par maman Denis, il m'a assuré une rente de quinze cents livres. Son ancien secrétaire, M. Collini, avait coutume de dire qu'il n'était avare que de son temps, encore est-il tout prêt à le sacrifier, ce temps précieux, pour mieux assurer mon avenir. Il vient de proposer à l'Académie d'entreprendre les commentaires des pièces de mon grand oncle; la publication de ces pièces et du commentaire se fera au profit de mes parents et au mien. Me voilà donc hors de peine pour mes parents. Je ne sais comment témoigner ma reconnaissance à l'oncle pour ses procédés si généreux.

Il y a, à Ferney six chevaux, quatre voitures, deux laquais, un valet de chambre, un cuisinier, un marmiton et des filles de chambre pour maman Denis et pour moi. Dame Babe a la haute main sur tout le personnel. En plus de l'aumônier, le père Adam, et des deux secré-

taires, il y a toujours céans beaucoup de visiteurs; nous sommes souvent vingt et parfois quarante personnes à table. Il se sert peu de ses équipages, les réservant surtout à ses amis. Comme son éditeur, M. Cramer lui demandait pourquoi il avait refusé l'hospitalité que lui offrait, à Vienne, l'impératrice Marie-Louise : — Eh! — lui répliqua l'oncle, — c'est assez d'avoir tâté une fois de l'hospitalité du roi de Prusse, (c'est ce roi dont il a le portrait dans sa chambre.) Heureux qui vit chez soi avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son chevreuil et ses lapins qui se passent la patte sur le nez.

Nous avons bien ri, tous, de ce que M. Cramer appelait le dénombrement des animaux de l'arche de Noé.

Voltaire à M. de Cideville.

20 mai.

Mon cher et ancien ami, nos ermitages en-

tendent souvent prononcer votre nom. Nous disons plus d'une fois : « Que n'est-il ici ! il ferait des vers galants pour la nièce du grand Corneille, nous parlerions ensemble de *Cinna*. »

Marie à Micheline.

Aux Délices.

22 mai.

Nous sommes présentement aux Délices où nous admirons les orangers en fleurs. La maison domine la ville et le lac de Genève ; au loin apparaissent les cimes neigeuses des Alpes et les glaciers de la Savoie. On arrive par une allée sablée, entre deux boulingrins ombragés de marronniers à la grille de la cour. Derrière la maison, de belles terrasses offrent le plaisir de la promenade. Cette propriété est sur le territoire de Genève.

C'est l'oncle qui s'est occupé des moindres détails de l'installation de cette résidence afin qu'elle méritât son nom nouveau : Les Délices.

(Elle s'appelait autrefois Saint-Jean). C'est lui-même qui a dessiné les jardins et fait planter les bosquets et les riants parterres où croissent les plus belles variétés de tulipes et d'anémones. Le verger est entouré d'une treille de raisins muscats ; des pêchers étendent sur les murs leurs branches en espaliers.

Le matin je descends au potager ; j'aide le jardinier à arroser les belles planches de tulipes, d'ognons, de carottes. Je vais aussi jeter du grain à la volaille dans le grand poulailler. Maman Denis me dit que je suis *Colette* jusqu'au bout des ongles et que j'ai plus de dispositions à faire la fermière que la savante. Cela est bien vrai ; je suis plus à l'aise dans la basse-cour, au milieu des coqs, des poules, des canards, des dindons que dans les salons à recevoir compliments ou railleries. A me voir ainsi en sabots et jupon troussé qui pourrait croire que le souvenir d'un archange me trotte sans cesse dans l'esprit ?

Voltaire à M. Damilaville.

24 mai.

Mademoiselle Corneille a l'âme aussi sublime que son grand oncle; elle mérite tout ce que je fais pour son nom. J'ai relu le *Cid*; Pierre, je vous adore!

Marie à Micheline.

25 mai.

L'oncle a reçu de madame Elie de Beaumont une Epître en vers dans laquelle elle le loue de ce qu'il a fait pour moi. Cette dame ne doute pas que, à si bonne école, je ne devienne, moi aussi, habile en l'art des vers.

— Qu'en pensez-vous, *Cornélie*? — m'a demandé l'oncle.

— Je pense que les choses vont comme elles le doivent quand les nièces laissent écrire les

vers aux oncles et se contentent de vaquer aux soins du ménage.

— Voyez un peu, ma bonne, — a dit l'oncle à maman Denis, — si ce n'est pas la sagesse qui parle par la bouche de notre *Chimène*.

Mais maman Denis n'était pas des plus contentes; elle a voulu faire une pièce à la manière de celles de l'oncle et il se trouve que cette pièce n'est pas des meilleures; elle voit aisément des allusions railleuses à sa tentative malheureuse; mais ce n'était pas mon intention de railler, car, pour ce qui est des vers, bon ou mauvais, pour moi c'est tout un; le plus souvent je n'y entends goutte. Comme je sais que ton mari et toi vous admirez fort ceux de l'oncle, je copie à votre intention sa réponse à madame de Beaumont.

S'il est au monde une beauté
Qui de Corneille ait hérité,
Vous possédez cet apanage;
L'enfant dont je me suis chargé
N'a point l'art des vers en partage;
Vous l'avez; c'est un avantage
Qui m'a quelquefois affligé,

Et que doit fuir tout homme sage.
Ce dangereux et beau talent
Est pour vous un simple ornement,
Un pompon de plus à votre âge;
Mais quand un homme a le malheur
D'avoir fait en forme un ouvrage,
Et quand il est monsieur l'auteur,
C'est un métier dont il enrage.
Les vers, la musique, l'amour,
Sont les charmes de notre vie ;
Le sage en a la fantaisie,
Et sait les goûter tour à tour :
S'y livrer toujours, c'est folie.

Voltaire à madame de Fontaine.

30 mai.

J'aurai peut-être fait encore une tragédie avant que la petite Corneille ait lu le *Cid*. Il me semble que je fais plus qu'elle pour la gloire de son nom : j'entreprends une édition de Corneille, avec des remarques qui peuvent être instructives pour les étrangers et même pour les gens de mon pays. L'Académie doit faire imprimer nos meilleurs auteurs du siècle de

Louis XIV dans ce goût; du moins elle en a le projet, et j'en commence l'exécution. Cette édition de Corneille sera magnifique, et le produit sera pour l'enfant qui porte ce nom, et pour son pauvre père qui ne savait pas, il y a quatre ans, qu'il y eût jamais eu un Pierre Corneille au monde.

Marie à Micheline.

30 mai.

Tu désires, me dis-tu, faire plus ample connaissance avec maman Denis. Je vais essayer de te la peindre au naturel.

Madame Denis est veuve d'un commissaire des guerres, ancien officier au régiment de Champagne. A la mort de son mari, l'oncle, qui l'avait dotée, lui a confié la direction de sa maison. C'est une grosse petite femme qui a dépassé la cinquantaine, toute ronde et rebondie. Elle et moi sommes seules à ne pas la trouver laide, elle parce que, ainsi qu'on le

racontait de je ne sais quelle princesse, sur l'article beauté, elle aime mieux en croire les compliments qu'on lui adresse que son miroir ; moi parce que je vois en elle une maman et la trouve fort bien ainsi. Elle crie à propos de tout et de rien, mais sans méchanceté ; raisonne (déraisonne, dit l'oncle,) sur toute chose. Comme celles de l'oncle, ses colères sont vives et passagères. Ses affections sont de même. Elle accable tel ou telle de protestations d'amitié ; le lendemain de leur départ, elle ne se souvient d'eux non plus que s'ils n'avaient jamais existé.

Ce n'est qu'à grand peine qu'elle a consenti à quitter Paris pour venir vivre en ces lieux qu'elle appelle sauvages. Il lui faut autour d'elle nombreuse et joyeuse compagnie. Elle partage la passion de l'oncle pour le *tripot*, elle joue, lui dit-il pour la bien disposer, comme la Clairon ; mais je vois bien, au sourire des invités, que ce doit être un peu moins bien. Elle aime la bonne chère, toutes ses maladies lui viennent de là ; l'oncle lui dit qu'elle se fe-

rait crever de truites et de gelinottes. L'argent lui coule entre les mains ; elle est très curieuse de baumes, de poudres, d'essences et de toutes sortes de colifichets. C'est elle qui dirige la maison, en paroles, mais, en fait, tout est aux mains de dame Baba, et cela est au mieux des intérêts de l'oncle ; rien ne la flatte plus que les compliments qu'elle reçoit sur la parfaite tenue de la maison, la chère exquise et la confortable hospitalité que l'on offre aux hôtes. Elle adore l'oncle, mais sans lui faire grâce d'incessantes querelles et tracasseries qui se terminent toujours à son avantage par suite d'une persévérance dans la bouderie qu'elle n'applique qu'à l'oncle et qu'il ne peut supporter, ce qui l'amène à céder sur tous les points pour la remettre en belle humeur, quitte à se rattraper ensuite en railleries piquantes.

Elle a pour moi une sollicitude vraiment maternelle. Oncle prétend qu'elle m'aime comme une petite fille aime sa poupée ou son petit chat ; mais je sais bien que c'est pour la faire enrager qu'il dit cela ; de mon côté, quoique

je vienne de te faire de cette bonne maman Denis un portrait sans cérémonie, je ne laisse pas de l'aimer de tout mon cœur.

Voltaire à Monsieur Le Brun.

31 mai.

Madame Denis, Mademoiselle Corneille, et moi, monsieur, nous sommes infiniment sensibles à votre souvenir. Mademoiselle Corneille est plus aimable que jamais; tout le monde aime son caractère gai, doux, et égal; elle joue très joliement la comédie. Sa petite fortune est déjà en bon train. Elle a environ quinze cents livres de rentes. Dans les rentes viagères que le roi vient de créer, les souscriptions lui feront un fonds considérable. Vous verrez qu'elle finira par tenir une bonne maison.

Marie à Micheline.

12 juin

Nous avons joué en petit comité les *Femmes*

savantes. Cette comédie est d'un nommé Molière qui vivait du temps d'oncle Corneille. On m'avait donné à apprendre le rôle de la servante *Martine;* je l'ai appris sans aucune peine et l'oncle a été tout réjoui de voir que j'ai une bonne mémoire.

Une vingtaine de personnes seulement assistaient à la représentation: Monsieur et Mademoiselle Tronchin, (quelle diablesse de laide femme il est allé se chercher en Hollande, ce bon Monsieur Tronchin !) les messieurs Cramer, Monsieur et Madame de Constant et quelques personnes de Carouge et de Lausanne. L'oncle a été à mourir de rire dans le bonhomme *Chrysale*, maman Denis était des plus majestueuses en *Philaminte* dans la belle robe de taffetas vert chypre tracé d'argent qu'elle a fait venir de Paris pour jouer ce rôle. L'oncle a dit à Mademoiselle Pictet qu'elle avait joué comme un ange le rôle de la vieille et ridicule *Bélise* : il est vrai qu'elle est plus jeune, jolie et charmante que les dames qui jouaient le rôle de ses nièces et il eut été bien naturel que

Clitandre lui donnât la préférence sur ces dernières.

Pour ce qui est de moi, je n'ai pas trop mal jargonné mon rôle de *Martine*. L'oncle m'a dit :

— Ça, ma nièce, savez-vous bien que vous êtes une précieuse recrue pour le *tripot*. Vous n'avez pas le nez tourné au tragique, mais vous jouerez les *Marthon*, les *Lisette*, les *Colette* à la perfection.

L'oncle m'appelle ma nièce quand il est content de moi ; *Chimène* par raillerie quand je fait preuve d'ignorance ; *Cornélie* quand je l'impatiente ! par exemple quand, fatiguée de l'attendre pour une promenade, je brouille, d'un revers de main, sa partie d'échecs avec le père Adam. Ce sont alors entre eux des disputes sans fin, chacun déclarant qu'il aurait gagné la partie si cette effrontée *Cornélie* !... Enfin, quand il est tout à fait fâché contre moi, il m'appelle *Rodogune*, mais cela n'arrive que rarement.

Voltaire à Monsieur le Président Hénault.

25 juin.

Mon cher et respectable confrère, je crois qu'il s'agit de l'honneur de l'Académie et de la France. Il faut fixer la langue que vingt mille brochures corrompent ; il faut imprimer, avec des notes utiles, les grands auteurs du siècle de Louis XIV, et qu'on sache à Pétersbourg et en Ukraine en quoi Corneille est grand, et en quoi il est défectueux. Vous encouragez cette entreprise qui ne réussira pas si vous ne permettez que je vous consulte souvent.

Je pense qu'il sera honorable pour la France de relever le nom de Corneille dans ses descendants. J'étais à Londres quand on apprit qu'il y avait une fille de Milton aveugle, vieille et pauvre ; en un quart d'heure elle fut riche. La petite fille d'un homme très supérieur à Milton n'est, à la vérité, ni vieille, ni aveugle, elle a même de très beaux yeux, et ce ne sera

pas une raison pour que les Français l'abandonnent. Il est vrai qu'elle est, à présent, au-dessus de la pauvreté ; mais à qui mieux qu'elle appartiendrait le produit des œuvres de son aïeul ? Les frères Cramer sont assez généreux pour lui céder le profit de cette édition qui ne sera faite que pour les souscripteurs.

Nous travaillons donc pour le nom de Corneille, pour l'Académie, pour la France. C'est par là que je veux finir ma carrière. Il en coûtera si peu pour faire réussir cette entreprise ! Quarante francs chaque exemplaire, sont un objet si mince pour les premiers de la nation, qu'on sera probablement empressé à voir son nom dans la liste des protecteurs de *Cinna* et du sang de Corneille.

Je me flatte que le roi, protecteur de l'Académie, permettra que son nom soit à la tête des souscripteurs. Je charge votre caractère aussi bienfaisant qu'aimable de nous donner la reine. Qu'elle ne considère pas que c'est un profane qui entreprend ce travail ; qu'elle considère la nation dont elle est reine.

Qui sont les noms de vos amis que je ferai imprimer ? pour combien d'exemplaires souscriront nos académiciens de la cour ? Comptez que les Cramer ne tireront que le nombre des exemplaires souscrits, et que ce livre restera un monument de la générosité des souscripteurs qui ne sera jamais vendu au public. Fera des petites éditions qui voudra, mais notre grande sera unique. Vous pouvez plus que personne ; et il sera digne de celui qui a si bien fait connaître la France de protéger le grand Corneille, quand il n'y a pas un seul acteur digne de jouer *Cinna*, et qu'il y a si peu de gens dignes de le lire.

Il me semble que j'ouvre une porte d'or pour sortir du labyrinthe des colifichets où la foule se promène.

Marie à Micheline.

26 juin.

L'oncle est d'une humeur détestable ; il m'a

appelée *Rodogune* sans que je l'eusse mérité. Il est accablé de soins et de procès. Il s'en va gémissant : « Serai-je toujours comme Arlequin qui voulait faire vingt deux métiers à la fois! » Il veille à tout, il est partout; il s'occupe de la fenaison, des moissons; il a fait entreprendre le desséchement d'une partie de l'étang, le défrichement d'une lieue de bruyère; il fait construire une école, une église; il est accablé de correspondance pour la préparation de l'édition des œuvres de mon oncle Corneille; il travaille à une tragédie, *Zulime*. « Et voilà, dit-il, que le *tripot* de Thémis l'emporte sur celui de Melpomène. » Il m'a appelée *Rodogune* parce que je lui demandais qui étaient Thémis et Melpomène, précisément au moment où on venait de lui donner avis que le lieutenant criminel et le procureur du roi allaient venir instrumenter au sujet de l'église qu'il a fait jeter bas parce qu'elle était fort l'aide et masquait l'entrée du château, et de la croix de bois qui était l'entrée du cimetière et qu'il a fait déplacer. On lui reproche d'avoir dit aux ouvriers :

« Otez-moi de là cette potence. » Il se défend d'avoir tenu le propos ; qu'il l'ait tenu n'aurait rien d'impossible car, quoiqu'il accomplisse exactement tous les devoirs de notre sainte religion, il a parfois la langue un peu vive et tels de ses propos scandaliseraient fort mère Théophanie.

Maman Denis ne se trouble pas des fracas de colère de l'oncle ; elle dit que cela excite sa verve et qu'il est excellent pour sa santé qu'il ait quelqu'un sur qui il puisse épancher sa bile.

Voltaire à M. Le Brun.

28 juin.

J'ose espérer que cette nation sera assez touchée de la véritable gloire pour contribuer à l'édition du grand Corneille, et à l'avantage des seuls héritiers de son nom. C'est vous, Monsieur, qui avez le premier ouvert cette carrière ; vous en avez l'honneur. Je ne doute pas que le

nom de Conti ne se trouve à la tête de l'entreprise. S'il arrivait que cette idée ne réussit point, j'avoue qu'il faudrait compter la France pour la dernière des nations ; mais je veux écarter une crainte si honteuse, et je veux croire que le grand Corneille a appris à mes compatriotes à penser noblement...

Marie à Micheline.

28 juin.

L'oncle nous a menées à Genève, Maman Denis et moi, dans son vieux carrosse à fond bleu, parsemé d'étoiles d'or, à moulures sculptées et dorées. Ce carrosse à quatre chevaux est un spectacle inconnu jusque ici dans cette austère république, aussi la foule se précipitait pour nous voir passer et formait cercle dès que nous nous arrêtions.

— Voyez, — me disait l'oncle, en manière de badinerie, — comme tous ces huguenots de Genevois sont friands d'admirer un jeune visage !

Nous nous sommes arrêtés chez les libraires, messieurs Cramer, qui nous ont fait grand accueil. Madame Cramer, la femme de l'aîné de ces messieurs, est une Languedocienne pleine d'esprit et de gaieté dont la verte allure et les répliques gauloises scandalisent la société genevoise : l'oncle fait grand cas de son esprit; il appelle son mari, M. Gabriel, le *Marquis*, à cause de son aimable visage, de sa tournure élégante et de ses manières aisées.

Ce métier de libraire-éditeur est tenu, à Genève, en grande considération, aussi ces messieurs exercent-ils de hautes fonctions dans la magistrature. Le plus jeune, le beau Philibert, chargé des voyages que nécessitent les affaires de la maison est reçu à Paris dans la meilleur société et y a acquis, dit l'oncle, les grâces plaisantes et l'élégance des Français du meilleur ton, aussi l'a-t-il surnommé le *Prince*. Ils jouent, paraît-il, tous deux, la comédie et même la tragédie, et leur goût est si éclairé que l'oncle leur lit volontiers ses pièces nouvelles et fait grand cas de leurs conseils. Ils font preuve

d'un entier désintéressement à mon profit à propos de la publication des œuvres de l'oncle Corneille qu'ils vont entreprendre.

Avant de rentrer à Ferney, l'oncle a fait arrêter le carrosse chez son banquier, M. Macaire. Comme il sortait de la banque, se frayant à grand peine un passage à travers la masse des curieux entassés pour le voir sur les marches du perron, il s'est écrié d'une voix tonnante :

— Qu'est-ce que vous voulez, badauds que vous êtes ? Voir un squelette ? Eh bien en voilà un !

Et il a écarté les revers de son habit, exhibant son grand corps efflanqué, puis il est monté dans le carrosse au bruit des rires et des applaudissements de la foule.

Il a dit malicieusement en se glissant entre maman Denis et moi.

— Ces bons Genevois, ils ne respectent pas les illusions de notre *Cornélie* qui s'était mise en tête que ces badauds couraient après son joli minois.

Dans les premiers temps de mon séjour à

Ferney ce ton de raillerie me mettait au supplice ; je ne savais que répondre et me contentais de rougir d'un air qui devait être le plus niais du monde ; maintenant je riposte le plus gaillardement du monde et l'oncle ne fait qu'en rire.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

29 juin.

Je relis Corneille avec une grande attention. Je l'admire plus que jamais en voyant d'où il est parti. C'est un créateur ; il n'y a de gloire que pour ces gens-là ; nous ne sommes aujourd'hui que de petits écoliers. Je suis persuadé que mes notes au bas des bonnes pièces de Corneille ne seront pas sans utilité et sans agrément ; elles pourront former une poétique complète, sans avoir l'insolence et l'ennui du ton dogmatique...

Je vous baise à tous le bout des ailes, et je recommande à vos bontés *Cinna*, *Horace*, *Sé-*

vère, Cornélie, et la cousine issue de germain de *Cornélie*. Si on me seconde avec quelque vivacité, cette édition ne sera qu'une affaire de dix mois.

Nièce, *Cornélie-Chiffon* et Voltaire vous disent tout ce qu'il y a de plus tendre.

Marie à Micheline.

29 juin.

Tu t'ébahis du grand nombre de noms que l'on me donne céans, l'oncle en a un nombre bien plus considérable qu'on lui donne ou qu'il se donne à lui-même : M. Wagnière l'appelle le Patron, M. Tronchin le vieillard vert, Madame Cramer le Patriarche; chaque habitué l'a baptisé d'un nom de sa façon. Lui-même se désigne sous les noms de : moine Voltarius, petit Suisse, pauvre vieillard Suisse, pauvre campagnard des Alpes, vieux mouton broutant au pied des Alpes, etc. Mais si divers que soient ces noms, il a, ainsi que je te l'ai dit, plus de

diversité encore dans le visage et il est toujours le meilleur des oncles pour sa *Cornélie-Chiffon*.

Voltaire à M. le comte de Schowalow.

30 juin.

J'ai entrepris une édition de Pierre Corneille avec des remarques sur la langue et sur le goût, lesquelles seront d'autant plus utiles aux étrangers et aux Français mêmes, qu'elles seront revues par l'Académie française qui préside à cette entreprise. Ce Corneille est parmi nous, dans la littérature, ce que Pierre le Grand est chez vous en tous genres; c'est un créateur, c'est un homme qui a débrouillé le chaos, et ce n'est qu'à de tels génies qu'appartient la gloire, les autres n'ont que la réputation.

Le produit de cette édition qui sera magnifique est pour les descendants de Pierre Corneille, famille noble tombée dans la pauvreté. J'ai le plaisir de servir à la fois ma patrie et le sang d'un grand homme. L'édition, ornée des

plus belles gravures, se fait par souscription, et on ne paye rien d'avance. Plusieurs princes donnent leur nom. Il serait bien honorable pour nous, et bien digne de votre magnificence, que le nom de Sa Majesté l'Impératrice parut à la tête. Pour le vôtre, monsieur, et pour ceux de quelques-uns de vos compatriotes, touchés de vos exemples, j'ose y compter. Nous imprimons la liste des souscripteurs; je serais bien découragé si je n'obtenais pas ce que je demande.

Marie à Micheline.

3 juillet.

Maman Denis se plaignait à l'oncle et lui disait que depuis que j'ai appris ce rôle de *Martine*, je désapprends la grammaire qu'elle est chargée de me faire étudier. C'est la faute, dit-elle, de tous les j'*avions* et j'*étions* et de toutes les libertés que cette bonne *Martine* prend avec la langue française.

— Il se pourrait, — ai-je répondu, — mais

je suis d'avis avec cette *Martine* que « quand on se fait entendre on parle toujours bien ».

— Vous l'entendez, — a gémi maman Denis. — quand je vais lui parler de l'accord du verbe avec le substantif, elle est très capable de me répondre : « Qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, qu'importe ! »

— Ma foi, ma nièce, — lui a répondu malicieusement l'oncle, — que celui qui est sans péché grammatical sur la conscience jette la première pierre à notre *Cornélie*.

— Que voulez-vous dire avec vos péchés grammaticaux ? — s'est écriée maman Denis subitement furieuse ?

— Rien, ma nièce, absolument rien ; vos correspondants savent bien que vous êtes, en matière grammaticale, souveraine assez absolue pour écrire patience avec c, s, frapper avec un p. et obéissance avec deux b.

— Apparemment je la saurais mieux, l'orthographe, si vous aviez pris pour me l'apprendre autant de peine que vous en prenez pour former l'esprit de cette petite ; mais je n'ai pas,

moi, l'honneur d'être la nièce du grand Corneille.

— Pardieu, ma nièce, ne vous croyez pas trop à plaindre de n'être que celle du petit Suisse Voltaire.

Voyant que la querelle s'aigrissait, j'ai embrassé maman Denis, lui promettant d'apporter tous mes soins à l'étude de la grammaire; mais elle n'a rien voulu entendre et s'est retirée dans sa chambre. A table, toutes les agaceries de l'oncle n'ont pu la tirer de sa bouderie.

Après dîner, comme preuve de ma bonne volonté, j'ai voulu lui réciter le chapitre du verbe. Elle n'a rien voulu entendre.

— Récitez votre leçon au patron si vous voulez; je suis une ignorante, moi, j'écris obéissance avec deux b.

— Allons, allons, ma nièce, avec un b, aussi bien qu'avec deux, vous savez bien que vous parvenez toujours à me réduire à l'obéissance; vous aurez le diadème que vous me demandez pour jouer *Mérope*.

Là-dessus nous nous sommes tous embras-

sées et la paix a été faite. Et c'est toujours ainsi, par un cadeau de l'oncle, que se terminent ses fréquentes querelles avec maman Denis.

Voltaire à M. le marquis Albergati Capacelli.

8 juillet.

Le peu de temps dont je puis disposer est consacré à dicter des notes sur les pièces du grand Corneille qui sont restées au théâtre. Cet ouvrage, encouragé par l'Académie française, pourra être de quelque usage aux étrangers qui daignent apprendre notre langue par les règles, et aux légers Français qui l'apprennent par routine. Le produit de l'édition sera pour l'héritière de Corneille que j'ai l'honneur d'avoir chez moi, et qui n'a que ce grand nom pour héritage. N'est-il pas vrai que vous prendriez chez vous la petite fille du Tasse, s'il y en avait une? Elle mangerait de vos mortadelles et boirait de votre vin noir. La petite fille de

Corneille en boira à votre santé dans un petit château très joli, en vérité, et qui serait plus joli si je l'avais bâti près de Bologne.

Marie à Micheline.

8 juillet.

L'oncle veut bien me souffrir dans son cabinet pendant qu'il travaille. Maman Denis a protesté d'abord, disant que puisqu'il ne pouvait la souffrir près de lui pendant son travail, il était injuste qu'il m'y souffrît moi-même.

— Eh comment, — lui dit l'oncle, vous pourrais-je souffrir? Je ne dicte pas une phrase que vous ne m'interrompiez par trois questions oiseuses et quatre remarques saugrenues; notre *Chimène*, au contraire, penchée sur son ouvrage garde un paisible silence.

Si l'oncle n'aime pas à être interrompu quand il travaille par les bavardages des grandes personnes, il endure, avec la plus admirable patience les pires importunités des enfants.

Il dictait ce matin des vers pour M. le duc de Bouillon :

Au pied de mes rochers, au creux de mes vallons
Pourrais-je regretter les rives de la Seine ?
La fille de Corneille écoute mes leçons...

Comme il cherchait le quatrième vers, les petits Wagnière ont fait une brusque entrée. Après avoir embrassé l'oncle, Riri s'est mis à cheval sur le léopard empaillé qui est au milieu du cabinet, pendant que Tutu a saisi la queue du léopard en poussant des hue ! dia ! retentissants.

Leur père a voulu les chasser, mais ils ont cherché un refuge entre les jambes de l'oncle, promettant qu'ils ne feraient plus de bruit. Mais l'oncle n'avait pas dicté les premiers mots du quatrième vers que Tutu l'interrompait pour lui demander s'il était vrai, ainsi que dame Baba le leur assurait, que ce léopard avait mangé douze petits enfants méchants.

— Vous pouvez croire qu'il ne fera de vous qu'une bouchée si vous continuez à être aussi

insupportables, — a affirmé leur père impatienté, et, les prenant par la main, il les a mis à la porte.

L'oncle lui a dit alors.

— Pourquoi renvoyer ces enfants? Ils avaient plus de plaisir à jouer avec ce léopard que le duc n'en aura de mon Epître. Et pourquoi les effrayer de ridicules histoires? Il faut toujours répondre juste aux enfants, leur rendre raison sur ce qu'ils demandent suivant leur portée et ne pas les tromper.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

8 juillet.

C'est avec un plaisir extrême que je commente Corneille. Je ne donnerai de notes que sur les pièces qui restent de lui au théâtre, et j'ose croire que ces notes ne seront pas inutiles. En vérité, cet homme-là me fera faire encore une tragédie. Il me semble que je commence à connaître l'art, en étudiant mon maître à fond.

Marie à Micheline.

20 juillet.

Oncle a bien mal aux yeux; mais il dit que ce qui le console c'est de les avoir perdus avec oncle Corneille, car il est obligé de travailler pour son *Commentaire* sur une petite édition en pieds de mouche. Personne ne peut comprendre comment, à son âge, (il a passé la soixantaine,) l'oncle peut tenir à un tel régime de travail. Il écrit ou dicte jusqu'à des vingt lettres par jour, il a toujours en train deux ou trois procès et une tragédie. Il travaille des douze heures par jour et dicte, toutes les nuits pendant plusieurs heures à ce pauvre M. Wagnière. Son prédécesseur, M. Collini disait « Le patron m'use les doigts; il ne me reste que les ongles. » Il n'a pas d'heure fixe pour dîner; lorsque son travail du matin se prolonge, il ne permet pas qu'on l'interrompe et mange n'importe quoi, à n'importe quelle heure.

Il n'a pas commencé un ouvrage qu'il voudrait l'avoir fini; il ne l'a pas fini qu'il voudrait le voir imprimé; aussi y a-t-il un va-et-vient perpétuel de messagers entre Ferney et la maison de ces messieurs Cramer, à Genève.

Après ces écrasantes journées de travail, il apparaît le soir, à table, sans la moindre trace de fatigue. Tous les invités sont émerveillés par sa conversation si vive, si brillante, si spirituelle. Il est plein d'attentions délicates pour les dames et leur tourne des compliments qui les font se récrier d'aise. Il lit parfois quelques pages de son travail de la journée, vers ou prose, avec un feu, une grâce, un naturel inimitables. Je ne comprends pas la finesse de tout ce qui se dit à ces repas; mais je ne laisse pas de me plaire à ces propos joyeux, à ces spirituelles plaisanteries. Cela me grise comme la mousse légère du vin d'Arbois que j'avais bu le soir de mon arrivée.

Voltaire à mademoiselle Clairon.

7 auguste.

On m'a flatté que vous pourriez venir dans nos retraites : on dit que votre santé a besoin de M. Tronchin. Vous seriez reçue comme vous méritez de l'être, et vous verriez chez moi un assez joli théâtre, que peut-être vous honoreriez de vos talents sublimes en faveur de l'admiration et de tous les sentiments que ma nièce et moi nous conservons pour vous. Mademoiselle Corneille ne dit pas mal les vers. Ce serait un beau jour pour moi que celui où je verrais la petite fille du grand Corneille confidente de l'illustre mademoiselle Clairon.

Marie à Micheline.

11 auguste

Nous revenons à Ferney pour céder les Délices à M. le duc de Villars qui vient de s'y

installer. C'est le fils du célèbre maréchal qui sauva la France à la bataille de Denain. (Tu vois que je n'ai pas oublié la leçon d'Histoire que m'a fait l'oncle à propos de l'arrivée de M. le duc. Il m'a fait lire, dans un de ses ouvrages, *Le siècle de Louis XIV* le récit des exploits du père illustre de son hôte.)

M. le duc est gouverneur de Provence, il réside une partie de l'année à Aix où il mène un train de prince, recevant toute la bonne compagnie de la ville et les étrangers de passage ; ce ne sont, paraît-il, que grands bals et soupers exquis; aussi l'oncle s'est-il donné beaucoup de peine pour que les Délices ne lui laissent pas trop regretter son palais d'Aix.

Depuis quatre ans déjà M. le duc vient à Genève demander à *Esculape*-Tronchin de rétablir son estomac délabré par la bonne chère. Oncle a dit : « Nous allons, comme à sa dernière visite le crever de truites et de gelinottes et il s'en retournera dans sa province avec la santé d'un athlète. »

J'ai eu l'honneur de faire ma révérence à

M. le duc ; M. Malterre, mon maître à danser, n'aurait pas, je crois, été mécontent de moi.

Voltaire à M. de Mairan.

16 auguste.

Nous n'avons été que des polissons en tout genre jusqu'à l'établissement de l'Académie et au phénomène du *Cid*.

Je suis persuadé, Monsieur, que vous vous intéressez à la gloire du grand Corneille. Pressez l'Académie, je vous en supplie, de vouloir bien me renvoyer incessamment l'épître dédicatoire que je lui adresse, la préface du *Cid*, les notes sur le *Cid*, les *Horaces* et *Cinna*, afin que je commence à élever le monument que je destine à la gloire de la nation. Il me faut la sanction de l'Académie. Je corrigerai sur le champ tout ce que vous aurez trouvé défectueux ; car je corrige encore plus vite et plus volontiers que je ne compose.

Je crois, Monsieur, que vous voyez quelque-

fois madame Geoffrin; je vous supplie de lui dire combien mademoiselle Corneille et moi nous sommes touchés de son procédé généreux. Elle a souscrit pour la valeur de six exemplaires, mademoiselle Corneille a autant de naïveté que Pierre Corneille avait de grandeur. On lui lisait *Cinna*, ces jours passés; quand elle entendit ce vers :

Je vous aime, Emilie, et le ciel me foudroie...

« Fi donc, dit-elle, ne prononcez pas ces vilains mots-là. — C'est de votre oncle, — lui répondit-on. — Tant pis, — dit-elle; — est-ce qu'on parle ainsi à sa maîtresse! »

Marie à Micheline.

15 auguste.

L'oncle est si absorbé par ses *Commentaires* que désirant enfin savoir au juste de quoi il s'agissait, j'ai demandé à lire une de ces œuvres si célèbres d'oncle Corneille. Mon maître

a choisi *Cinna* dont précisément oncle Voltaire fait en ce moment le commentaire; il m'a lu lui-même la pièce afin de m'en expliquer, lecture faisant, les beautés.

Pour être sincère, je dois dire que je ne me suis guère échauffée d'admiration pendant cette lecture et même, à tel moment, j'ai trouvé que *Cinna* parlait à cette *Emilie* qu'il aime d'une façon fort malséante.

L'oncle m'a demandé ce soir mes impressions sur cette lecture que nous avons enfin terminée.

— Ah ! bien, — lui ai-je dit, — je suis fort aise que vous ne m'appeliez jamais *Emilie*.

— Comment, petite Marmotte ? serait-ce que vous n'admireriez pas celle que Saint-Evremont appelait : « la sainte, l'aimable, l'adorable furie? »

— Pour ce qui est de furie, je demeure d'accord qu'elle l'est; mais pour ce qui est d'être aimable, sainte, adorable, c'est une autre affaire. J'approuve dans *Emilie* le désir de venger son père; mais je ne puis souffrir qu'elle

accepte les bienfaits de celui dont elle veut se venger et dise, des bienfaits qu'elle reçoit d'Auguste :

D'une main odieuse, ils tiennent lieu d'offense.

— Je vois, *Cornélie*, que vous n'avez pas l'âme romaine, — m'a dit l'oncle, en me prenant le menton entre ses deux doigts ; — mais vous l'avez reconnaissante, et cela vaut peut-être mieux.

Je t'avoue que la lecture de *Cinna* a singulièrement refroidi mon désir de lire les autres pièces d'oncle Corneille.

Voltaire à M. Duclos.

31 Auguste.

Quant aux honneurs qu'on rendait à Corneille, je sais bien qu'on battait des mains quelquefois quand il reparaissait après une absence ; mais on en a fait autant à mademoiselle Camargo. Je peux vous assurer que jamais

il n'eut la considération qu'il devait avoir. J'ai vu, dans mon enfance, beaucoup de vieillards qui avaient vécu avec lui : mon père, dans sa jeunesse, avait fréquenté tous les gens de lettres de ce temps; plusieurs venaient encore chez lui. Le bonhomme Marcassus, fils de l'auteur de l'Histoire grecque, avait été l'ami de Corneille. Il mourut chez mon père, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Je me souviens de tout ce qu'il nous contait, comme si je l'avais entendu hier. Soyez sûr que Corneille fut négligé de tout le monde. Il me semble que j'entends encore ces bons vieillards Marcassus, Réminiac, Tauvières, Régnier, gens aujourd'hui très inconnus, en parler avec indignation. Eh! ne reconnaissez-vous pas là la nature humaine? Le contraire serait un prodige.

Marie à Micheline.

3 septembre.

L'oncle a reçu de M. Dalembert une lettre qui ne lui a pas fait grand plaisir. Dans cette

lettre que M. Wagnière lui a lue devant moi, M. Dalembert, après avoir dit à l'oncle que ses *Commentaires* sont lus dans les assemblées de l'Académie, ajoute : « Il nous a semblé que vous n'insistiez pas toujours assez sur les beautés de l'auteur, et quelquefois trop sur des fautes qui peuvent n'en pas paraître à tout le monde. Dans les endroits où vous critiquez Corneille, il faut que vous ayez si évidemment raison que personne ne puisse être d'un avis contraire; dans les autres il faut, ou ne rien dire, ou ne parler qu'en doutant. »

— Eh! — disait l'oncle, — je le sais mieux que personne que je traite ce pauvre Corneille tantôt comme un dieu, tantôt comme un cheval de carrosse, et que, dans *Polyeucte* surtout, je me suis armé quelquefois de vessies de cochon au lieu d'encensoir. Mais je voudrais les y voir, messieurs mes confrères, s'il leur fallait faire des notes sur *Agésilas* et *Attila* ils en diraient pis que moi. C'est une terrible entreprise que ce *Commentaire*, j'y perds mon temps et mes yeux.

Et comme, laissant mon aiguille piquée dans ma tapisserie, je le regardais un peu interdite de ce grand fracas, l'oncle est venu m'embrasser en disant :

— Ah ! si ce n'était pas pour vous, *Cornélie*, je m'occuperais de mes vendanges et non de tout ce fatras ; mais puisque c'est pour vous, je vais dicter une lettre des plus soumises aux décisions de ces messieurs de l'Académie.

Et il a dicté une réponse aimable à M. Dalembert lui disant qu'il adoucirait tout, que la forme serait tout autre, et que, s'il disait la vérité, il la dirait à genoux, l'encensoir à la main.

Je vois bien que ce *Commentaire*, entrepris avec tant d'enthousiasme, paraît de plus en plus pesant à l'oncle, aussi prompt dans ses aversions que dans ses admirations. Je lui suis d'autant plus reconnaissante de prendre toute cette peine pour moi et pour mes parents.

Voltaire à M. le comte de Schowalow.

19 septembre.

Monsieur, les mânes de Corneille, sa petite fille et moi, nous vous présentons les mêmes remercîments, et nous nous mettons tous aux pieds de votre auguste impératrice. Voici les derniers temps de ma vie consacrés à deux Pierre qui ont tous deux le nom de grand. J'avoue qu'il y en a un bien préférable à l'autre. Cinq ou six pièces de théâtre, remplies de beautés avec des défauts n'approchent certainement pas de mille lieues de pays policées, éclairées et enrichies...

Je ne m'occupe du *Commentaire* sur Corneille avec plaisir que dans l'espérance qu'il rendra la langue française plus commune en Europe, et que la vie de *Pierre le Grand* trouvera plus de lecteurs.

Marie à Micheline.

20 septembre.

Il est question de jouer une pièce de l'oncle ; cette pièce s'appelle *Mérope*. Maman Denis doit jouer le rôle de cette dame ; c'est une reine ; elle veut me faire jouer le rôle d'*Isménie*, confidente de la reine.

— Je ne veux plus, — lui ai-je déclaré, — jouer des rôles pleins de j'*avions* et de j'*étions* puisque vous dites que cela m'empêche de parler purement la langue française ainsi que doit le faire la nièce des oncles Corneille et Voltaire.

Cela se passait après le dîner ; il y avait beaucoup d'invités, notamment M. le duc de Villars. Tout le monde s'est mis à rire. L'oncle m'a expliqué que tous les personnages de sa pièce parlaient purement le français ; que du reste, il n'y avait pas le plus petit mot pour rire, mais que, au contraire, tout y était furieusement triste.

— Je vois ce que c'est, lui ai-je dit, — ce doit être une pièce dans le genre du *Cinna*, d'oncle Corneille, une de ces pièces où il y a de méchantes gens comme ce *Cinna* qui parle si vilainement à *Emilie* et qui veut tuer ce bon empereur qui l'a comblé de bienfaits. Je vous assure que je ne suis pas du tout propre à jouer ces sortes de pièces; vous savez bien du reste, que vous m'avez dit souvent que je n'ai pas le nez tourné au tragique.

M. le duc a proposé alors de me donner des leçons de déclamation de quoi l'oncle l'a fort aimablement remercié, déclarant qu'il ne souffrirait pas que M. le duc prît une telle peine.

Après le départ de M. le duc, l'oncle a conté que M. le duc adorait le théâtre ayant, de bonne heure, débuté sur le théâtre de société de sa mère, à Vaux-Villars; mais la haute idée qu'il a de ses talents fait de lui un grand donneur de conseils et ses conseils sont, paraît-il, détestables. C'est l'avis de l'oncle, et c'était aussi celui du grand comédien Lekain qui entendit

jouer M. le duc lors de son dernier séjour à Ferney.

M. Cramer a rappelé que M. le duc avait voulu lui faire l'honneur de lui donner des leçons sur la façon d'interprêter le rôle de *Gengis-Kan*, un personnage de la tragédie d'oncle Voltaire, *l'Orphelin de la Chine*, et qu'il n'avait réussi qu'à faire de lui un plat et froid déclamateur.

— Moi, — a repris l'oncle, — m'étant aperçu que l'on m'avait gâté le meilleur acteur du *tripot*, je me mis à le persifler, l'assurant que je le tourmenterais jusqu'à ce qu'il aurait changé sa diction.

— Et ce n'est pas sans peine, — a avoué M. Cramer, que je suis arrivé à oublier ce que mon maître m'avait appris; aussi je ne me sentis pas de joie quand, à la dernière répétition, le patron dit à madame Denis : « Dieu soit loué, ma nièce, Cramer a dégorgé son duc. »

Je n'aurai donc pas les leçons de M. le duc, de quoi je suis bien aise; je ne trouve de leçons plaisantes que celles que me donne

l'oncle. A Dieu plaise que le maître soit aussi satisfait de l'élève que l'élève l'est du maître.

Voltaire à Monsieur de Cideville.

27 septembre.

Je viens de bâtir une église, mais j'aime bien mieux le monument que j'érige à Corneille votre compatriote. Je suis bien aise que l'indifférent Fontenelle m'ait laissé le soin de Pierre et de sa nièce; l'un et l'autre amusent beaucoup ma vieillesse. Je vous exhorte à lire *Pertharite* avec attention. Lisez du moins le second acte et quelque chose du troisième. Vous serez tout étonné de trouver le germe entier de la tragédie d'*Andromaque*, les mêmes situations, les mêmes sentiments, les mêmes discours.

Marie à Michéline.

24 septembre.

Monsieur Constant disait ce soir à l'oncle

qu'il manquait à Ferney une enseigne, celle-ci : Hôtellerie de l'Europe, loge à pied et à cheval. C'est un incessant va et vient de gens qui arrivent et qui partent. Nous étions quarante trois à table. Oncle gémit parfois de cette invasion, peste contre ce tas de gens qui lui écrivent, qui viennent le voir, le déranger de son travail. Il s'en prend à maman Denis qui a besoin, assure-t-il, d'au moins trois douzaines de personnes autour d'elle pour ne pas s'ennuyer ; mais il ne lui déplaît pas à lui-même d'avoir autour de lui cette cour d'admirateurs.

Ces jours derniers plusieurs visiteurs sont arrivés ; Monsieur l'abbé Coyer qui fait la partie d'échecs avec l'oncle, ce dont le père Adam enrage disant qu'on le supplante dans la fonction essentielle de sa charge ; Monsieur de la Marche qui était, dit l'oncle, d'une humeur charmante... autrefois, car il n'y paraît plus ; enfin Monsieur le comte de Lauraguais. Oncle s'est fort réjoui de sa visite ; c'est, dit-il, le plus grand chimiste de France et qui a plus de talents, de connaissances et d'esprit qu'aucun

homme de sa condition. Il est très friand du *tripot* et a écrit lui-même plusieurs pièces. C'est grâce à lui que la scène de la Comédie a été débarrassée des gentilshommes qui l'encombraient, ce qui gênait fort les pauvres acteurs. Il a dit à l'oncle que, maintenant qu'on peut les entourer d'un appareil pompeux, ses dernières pièces : *Sémiramis* et *Mahomet* font un effet prodigieux. Depuis sa venue, nous nous sommes tous plongés avec ardeur dans l'étude et les répétitions de *Mérope ;* c'est lui qui fait le personnage d'*Egisthe ;* l'oncle est aux anges, il assure que Lekain lui-même ne jouerait pas avec plus d'âme, de noblesse et de fierté. Il m'a fait répéter ma grande tirade du V^e^ acte :

La victime était prête, et de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée...

En dépit de mon fripon de nez tourné au comique, il paraît que je finirai par devenir tragique à souhait.

Voltaire à Monsieur l'abbé d'Olivet.

30 septembre.

Je vous jure, mon cher Cicéron, que le chanoine de Reims a très mal vu. Les princes du sang se sont mis en possession de venir prendre la première place sur les bancs du théâtre, quand il y avait des bancs, et il fallait bien qu'on se levât pour leur faire place ; mais assurément Corneille ne venait pas déranger tout un banc, et faire sortir la personne qui occupait la première place sur ce banc. S'il arrivait tard, il était debout ; s'il arrivait de bonne heure, il était assis. Il se peut faire qu'ayant paru à la représentation de quelqu'une de ses bonnes pièces, on se soit levé pour le regarder ; qu'on lui ait battu des mains. Hélas ! à qui cela n'arrive-t-il pas ? Mais qu'il ait eu des distinctions, réelles, qu'on lui ait rendu des honneurs marqués, que ces honneurs aient passé en usage pour lui, c'est ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni même possible, attendu la tournure de nos esprits français. Cro-

yez-moi, le pauvre homme était négligé comme tout grand homme doit l'être parmi nous. Il n'avait nulle considération, on se moquait de lui ; il allait à pied, il arrivait crotté de chez son libraire à la Comédie ; on siffla ses douze dernières pièces ; à peine trouva-t-il des comédiens qui daignassent les jouer. Oubliez-vous que j'ai été élevé dans la cour du Palais par des personnes qui avaient vu longtemps Corneille ? Ce qu'on nous dit dans notre enfance nous fait une impression durable, et j'étais destiné à ne rien oublier de ce qu'on me disait des pauvres poètes mes confrères. Mon père avait bu avec Corneille : il me disait que ce grand homme était le plus ennuyeux mortel qu'il eût jamais vu, et l'homme qui avait la conversation la plus basse. L'histoire du lutin est fort connue, et malheureusement son lutin l'a totalement abandonné dans plus de vingt pièces de théâtre. Cependant on veut des commentaires sur ces ouvrages qui ne devraient jamais avoir vu le jour : à la bonne heure, on aura des commentaires ; je ne plains pas mes peines...

Marie à Micheline.

7 octobre.

L'oncle a reçu aujoud'hui deux présents très différents, mais qui l'ont également comblé de joie. L'un de ces présents est le portrait de Madame de Pompadour : sans doute tu as entendu parler de cette dame ; elle est très belle et a un grand crédit sur l'esprit du roi ; elle protège les artistes, les écrivains et l'oncle a maintes fois reçu des marques de sa bienveillance. L'autre présent est la relique que l'oncle avait demandé au Saint Père pour la placer dans l'église qu'il vient de faire bâtir et sur laquelle il a fait graver ces mots : *Deo erexit Voltarius ;* ce présent est le cilice de Saint François. Maman Denis dit que le choix de cette relique est une délicate attention du Saint Père, Saint François étant le patron de l'oncle ; mais Monsieur le comte de Lauraguais a dit, par manière de badinerie, que le Saint Père a voulu signifier à l'oncle par l'envoi de ce cilice,

qu'il eût à faire pénitence de ses péchés. Quoiqu'il en soit de l'intention du Saint Père, après un premier moment de surprise, l'oncle a fort bien accueilli la relique. Il l'a placée sur la cheminée du salon, à côté du portrait de Madame de Pompadour, disant qu'il était, par ces deux présents, sous bonne sauvegarde, aussi bien dans ce monde que dans l'autre. En attendant de déposer la relique dans l'église, il en fait les honneurs à ses visiteurs avec beaucoup de verve.

Voltaire à Monsieur le comte d'Argental.

20 octobre.

J'ai actuellement le plus joli théâtre de France ; nous avons joué *Mérope*. Marie Corneille s'est attirée beaucoup d'applaudissements dans le récit d'*Isménie :* elle était charmante. Elle joue la tragédie comme son grand père en faisait : les filles des grands hommes en sont dignes.

Marie à Micheline.

5 novembre.

Avant le départ de Monsieur le duc de Villars qui, grâce aux bons soins d'*Esculape*-Tronchin va s'en retourner gros et gras, l'oncle lui a voulu donner lecture d'une nouvelle pièce qu'il vient d'écrire en six jours, à raison de 250 vers par jour. L'oncle a dit de cette pièce qui s'appelle *Olympie* : « J'ai imaginé comme un éclair, et j'ai écrit avec la rapidité de la foudre. Je tomberai peut-être comme la grêle. » Quant à cela, ce n'est point à craindre. Monsieur Dalembert a écrit à l'oncle : « Donnez-nous vite votre œuvre de six jours ; mais ne faites pas comme Dieu, et ne vous reposez pas le septième. »

La lecture de la pièce a eu un prodigieux succès ; on a applaudi, on a pleuré, on a été hors de soi d'admiration. Je ne te raconte pas le sujet de la pièce, c'est trop compliqué pour moi ; cela se passait il y a fort longtemps ; j'ai cru que c'était l'histoire d'une veuve qui en-

trait au couvent, parce que l'on avait assassiné son mari, un certain Alexandre le Grand ; l'on a ri parce qu'il paraît qu'il n'y avait pas de couvents en ce temps là. Mais l'oncle a dit que je n'avais pas si mal compris, que c'était tout à fait comme si cette dame était entrée aux Carmélites.

Nous allons jouer la pièce sur le théâtre de Ferney. Je ne sais quel rôle on me donnera. La représentation de *Mérope* m'a un peu aguerrie ; l'on m'a beaucoup applaudie dans le récit d'*Isménie* : « Plaisante dans le comique, touchante dans le tragique, bonne recrue pour le *tripot* ! » disait l'oncle en se frottant les mains. Je me sens plus que jamais Cendrillon à la cour du roi.

Voltaire à Monsieur le comte d'Argental.

17 décembre.

Mais que dirons-nous de notre philosophe de vingt-quatre ans ? Comment fera-t-il avec une

personne dont il faudra finir l'éducation ? Comment s'accommodera-t-il d'être mari, précepteur et solitaire ? On se charge quelquefois de fardeaux difficiles à porter : c'est son affaire : il aura *Cornélie-Chiffon* quand il voudra.

Nous venons de répéter *Le Droit du Seigneur ; Cornélie-Chiffon* jouera *Colette* comme si elle était élève de Mademoiselle Dangeville.

Marie à Micheline.

18 décembre.

Voici enfin terminé à l'amiable le procès que l'oncle soutenait contre Monsieur le Président de Brosses. Il y trois ans, l'oncle a acheté à vie le château de Tournay à Monsieur le Président. Il avait été convenu qu'il laisserait sortir de la forêt le bois que le président avait vendu à un marchand de Genève. L'oncle lui demanda six moules de ces bois ; le président dit qu'il lui en cédait douze et maintenant il lui en réclame le montant. Sans doute l'oncle, si

libéral, est fort au-dessus d'une telle bagatelle ; mais il était indigné que le président le menaçât d'un procès pour 200 francs, alors qu'il lui avait payé sa terre de Tournay bien plus cher qu'elle ne valait. De plus, le président lui avait écrit qu'il « ne voulait rien avoir de plus à démêler avec un homme, admirable à la vérité par l'éminence de ses talents, mais turbulent, injuste et artificieux en affaires sans les entendre. » Toute la lettre, écrite sur ce ton avait mis l'oncle en fureur; les derniers mots surtout l'exaspéraient : « Ne pas entendre les affaires, — s'écriait-il, — moi qui suis proprement *Chicanneau* en personne ! » Monsieur de Constant lui disait en plaisantant : « Bénissez le ciel de vous susciter ce nouveau procès ; vous savez que notre ami, *Esculape*-Tronchin, assure que cela est excellent pour votre santé ; vous ne pouvez toujours courre le Pompignan, vous goûterez un nouveau plaisir à courre le de Brosses. » Mais l'oncle répliquait vertement n'entendant pas raillerie sur ce point.

L'affaire, et Dieu en soit loué, vient de se

terminer par un accommodement. La somme en litige vient d'être remise par l'oncle au curé de Tournay qui la doit distribuer aux pauvres habitants de la paroisse ; mais l'oncle garde au président une rancune tenace et déclare qu'il ne le portera pas en paradis.

Voltaire à Monsieur de Cideville.

20 décembre.

Ce Corneille m'a coûté tant de soins, il a fallu écrire tant de lettres, envoyer tant de paquets à l'Académie que je ne sais plus où j'en suis...

Nous allons poser bientôt les fondements du petit mausolée que nous élevons à la gloire du père de notre théâtre ; de ce théâtre qui peut-être est la seule chose qui distingue la France des autres nations.

Enfin, Mademoiselle Corneille a lu le *Cid ;* c'est déjà quelque chose. Vous savez que nous l'avons prise au berceau. Nous comptons qu'elle jouera ce printemps *Chimène* sur notre théâtre

de Ferney ; elle se tire déjà très bien du comique. Il y a de quoi en faire une Dangeville. Elle joue des endroits à faire mourir de rire, et malgré cela elle ne déparera pas le tragique. Sa voix est flexible, harmonieuse et tendre ; il est juste qu'il y ait une actrice dans la maison de Corneille.

Pour Madame Denis, c'est bien dommage qu'elle n'exerce pas ce talent plus souvent ; elle est admirable dans quelques rôles ; mais il est plus aisé de bâtir un théâtre que de trouver des acteurs. J'ai pris le parti de me bien amuser sur la fin de ma vie, de faire à la fois les pièces, le théâtre et les acteurs ; cela fait une vie pleine, pas un moment de perdu.

Marie à Micheline.

21 décembre.

Tu t'étonnes que je ne te sonne plus mot de l'Archange ; tu espères que je l'ai oublié ; non, je ne l'ai pas oublié, ni ne l'oublierai jamais, ce

qui est bien étonnant étant donnée la vie de dissipation que je mène, une vie à faire frémir mère Théophanie, tournant tout autour du *tripot :* étude de rôles, essayages de costumes, répétitions, représentations, etc. L'amour est, à ce que je vois, un sentiment bien déraisonnable. J'aime un Archange que j'ai vu à peu près trois minutes, dont j'ignore le nom, qui ignore le mien, et que je ne reverrai sans doute jamais. A la réflexion, cela me paraissait le fait d'un esprit hors de bon sens. Mais je viens de lire le *Cid* d'oncle Corneille. Il y est question d'une *Chimène* (cette *Chimène* dont l'oncle me donne parfois le nom), qui aime *Rodrigue*, un jeune homme à la vérité fort aimable, puisqu'il est aussi aimé par la fille du roi ; mais elle continue à l'aimer après qu'il a tué son père en duel, ce qui est pis que de manquer de bon sens, car c'est manquer de cœur. Je sais bien qu'elle refuse de l'épouser, mais on voit bien que, au fond, elle ne demande pas mieux d'être contrainte à consentir à ce mariage.

La lecture de cette pièce m'a montré que de

tous temps, les jeunes filles perdent un peu la tête quand elles sont amoureuses.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

23 décembre.

C'est pour le coup que nous rirons aux anges ! Qu'il arrive de plaisantes choses dans la vie ! comme tout roule, comme tout s'arrange ! Mes divins anges, si c'est un honnête homme, comme il l'est sans doute, puisqu'il s'est adressé à vous, il n'a qu'à venir, son affaire est faite ; il se trouvera que son marché sera meilleur qu'il ne croit. *Cornélie-Chiffon* aura au moins quarante à cinquante mille livres de l'édition de Pierre ; je lui en assure vingt mille ; je lui ai déjà donné une petite rente ; le tout fera un très honnête mariage de province, et le futur aura la meilleure enfant du monde, toujours gaie, toujours douce, et qui saura, si je ne me trompe, gouverner une maison avec noblesse et économie. Nous ne pourrions nous en séparer, Ma-

dame Denis et moi, qu'avec une extrême douleur ; mais je me flatte que le mari fera sa maison de la nôtre.

Malgré tout cela, il m'est impossible d'aimer *Héraclius*, je vous l'avoue. Est-il possible qu'on applaudisse *Héraclius* quand on a lu, par exemple, le rôle de *Phèdre ?* Est-ce que les beaux vers ne devraient pas dégoûter des mauvais ? Mais je commente Corneille : oui, qu'il en remercie sa nièce.

Au reste, le futur doit être convaincu que jamais la future ne fera *Héraclius*, ni même ne l'entendra ; elle en est extrêmement loin : c'est une bonne enfant ; le futur n'a qu'à venir. Notre embarras sera de bien loger notre nouveau ménage ; car j'ai fait bâtir un petit château où une jeune fille est fort à son aise, et où monsieur et madame seront un peu à l'étroit. Il serait plaisant que ce capitaine de chevaux fût un philosophe de vingt-quatre ans, qui vînt vivre avec nous et qui sût rester dans sa chambre ! Enfin, j'espère que Dieu bénira cette plaisanterie.

Marie à Micheline.

27 décembre.

Les anges de l'oncle, Monsieur et Madame d'Argental, se disent aussi les miens (en quoi ils se trompent fort), en me pourvoyant d'un nouveau prétendant. La proposition a comblé de joie l'oncle et maman Denis. A leurs premières ouvertures j'ai répondu que je ne voulais pas les quitter. L'oncle a dit que c'était bien ainsi qu'il l'entendait, qu'il nous installerait près de lui, que mon mari, le capitaine (ce monsieur est capitaine, mais il n'est pas encore mon mari, ni, je l'espère, ne le sera jamais), pourrait bien être une bonne recrue pour le *tripot*, et que, tout moribond qu'il fût, la joie d'être entouré de l'affection de ses deux petits le ferait vivre jusqu'à cent ans.

— Eh ! quel besoin, — lui ai-je reparti, — avez-vous de l'affection de ce diable d'homme que vous n'avez jamais vu? Ne pouvez-vous

vous contenter de celle de votre *Cornélie-Chiffon* qui vous aime pour deux ?

Ah ! je puis bien dire avec l'oncle : quels diables d'anges ! S'aviser de me marier, ne peuvent-ils me laisser vivre en paix.

Voltaire à M. le docteur Bianchi.

5 janvier 1762.

Y a-t-il une meilleure éducation que de faire jouer *Auguste* à un jeune prince, et *Emilie* à une jeune princesse ? On apprend en même temps à bien prononcer sa langue et à la bien parler ; l'esprit acquiert des lumières et du goût, le corps acquiert des grâces ; on a du plaisir et on en donne très honnêtement. Si j'ai fait bâtir un théâtre chez moi, c'est pour l'éducation de Mademoiselle Corneille ; c'est un devoir dont je m'acquitte envers la mémoire du grand homme dont elle porte le nom.

Ce qu'il y avait de mieux au collège des jésuites où j'ai été élevé, c'était l'usage de faire

représenter des pièces par les pensionnaires en présence de leurs parents.

Marie à Micheline.

12 janvier.

Nous avons joué le *Droit du Seigneur* : l'oncle faisait le bailli; il a été, comme aux répétitions, à mourir de rire ; il a fallu beaucoup prier maman Denis pour la décider à jouer le rôle de la marâtre *Berthe* parce qu'elle n'y paraît guère à son avantage ; messieurs de Lauraguais et Cramer et Mademoiselle Pictet jouaient les autres rôles ; pour moi, on a dit que je ne jouais pas, mais que j'étais au naturel *Colette*. De fait, cette *Colette* me ressemble comme une sœur. Elle n'est pas moins ignorante que moi :

Qu'est-ce que Charles Quint?

demande-t-elle à son amie *Acanthe ;* et moi de même je suis toujours à demander qui sont les personnages célèbres dont il est question dans

les conversations et dans les pièces de mes oncles.

La scène la plus plaisante est celle où je parais devant le bailli pour le supplier de condamner cet infidèle *Mathurin*, qui me délaisse pour *Acanthe*, à m'épouser puisqu'il me l'a promis ; le baillif me demande si j'ai des témoins, je lui réponds :

Moi ? point du tout ; mon témoin, c'est moi-même ;
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?
Et puis, Monsieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abandonner ?
Il me parlait d'amitié, de constance ;
Je l'écoutais, et c'était en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien,
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

Les spectateurs se sont fort divertis et ne nous ont pas ménagé leurs applaudissements. La pièce se termine le mieux du monde. L'infidèle *Mathurin* est condamné à épouser *Colette*, *Acanthe* épouse le marquis qu'elle aimait sans le savoir. A la réserve près que je sais que j'aime l'Archange, je puis dire avec *Acanthe* :

... il est cause
Que l'ayant vu je ne puis à présent
En aimer d'autre... et c'est un grand tourment.

Voltaire à M. le marquis de Thibouville, aux Délices.

26 janvier 1762.

On dit que Mademoiselle Dubois n'a pas joué *Atide* en fille d'esprit et que Brizard est à la glace : ce n'est pas ainsi que nous jouons la comédie chez nous. Comptez, qu'à tout prendre, notre *tripot* vaut bien le vôtre. Mademoiselle Corneille joue *Colette* comme si elle était l'élève de Mademoiselle Dangeville : c'est une laideron très jolie et très bonne enfant ; j'ai fait en elle la meilleure acquisition du monde. Monsieur son oncle me fatigue un peu; il est bien bavard, bien rhéteur, bien entortillé, et vous présente toujours sa pensée comme une tarte des quatre façons ; cependant, il faut le commenter. Pour moi, je ne me mêle que d'être un très pesant commentateur, beaucoup moins

pour le service de l'oncle que pour celui de la nièce. Entre nous, vive Racine!

Marie à Micheline.

3 février.

Esculape-Tronchin est venu m'inoculer; à la vérité j'avais une grande appréhension, mais cette petite opération n'a pas été aussi douloureuse que je le redoutais, et si cela doit me mettre à l'abri de la petite vérole, je serai bien aise d'avoir souffert un mal si léger pour en éviter un si terrible.

L'oncle a conté que quand Monseigneur le duc d'Orléans avait fait inoculer ses enfants par M. Tronchin, on disait qu'il avait fait là l'action la plus courageuse qu'on ait vue depuis longtemps. Cela mit M. Tronchin à la mode; on allait le consulter en foule; les carrosses encombraient la rue où il demeurait au point que la circulation était interrompue. Les marchandes de mode inventèrent les bonnets à l'inocu-

lation, ornés de rubans sur lesquels un semis de petits pois imitait les boutons de la petite vérole.

Je me suis divertie de ces histoires que l'oncle conte d'une manière très plaisante. Il assure que la gaieté est le meilleur remède contre la maladie. C'est qu'il s'agit pour moi de n'être pas malade. Nous allons rejouer *Le Droit du Seigneur* devant une nombreuse assemblée ; un bal suivra la représentation ; maman Denis est tout affairée au choix de sa toilette. Moi, je resterai tout bonnement en *Colette* ; ce costume de paysanne me va, assure l'oncle, le mieux du monde.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

8 mars.

Laissez-moi reprendre mes esprits ; je n'en peux plus, je sors du bal, ma tête n'est point à moi. Un bal, vieux fou ? un bal dans tes montagnes ? et à qui l'as-tu donné ? aux blaireaux ?

— Non, s'il vous plaît; à très bonne compagnie ; car voici le fait ; nous jouâmes hier le *Droit du Seigneur*, et cela sur un théâtre qui est plus joli, plus brillant que le vôtre assurément. Oui, le *Droit du Seigneur* a enchanté trois cents personnes de tout état et de tout âge, seigneurs et fermiers, dévotes et galantes. On y est venu de Lyon, de Dijon, de Turin. Croiriez-vous que Mademoiselle Corneille a enlevé tous les suffrages ? Comme elle était naturelle, vive, gaie ! comme elle était maîtresse du théâtre, tapant du pied quand on la soufflait mal à propos ! Il y a un endroit où le public l'a forcée de répéter. J'ai fait le baillif, et, ne vous déplaise, à faire pouffer de rire. Mais que faire de trois cents personnes au milieu des neiges, à minuit que le spectacle a fini ? Il a fallu leur donner à souper à toutes ; ensuite il a fallu les faire danser : c'était une fête assez bien troussée. Je ne comptais que sur cinquante personnes ; mais passons, c'est trop me vanter.

Nous jouons *Cassandre* dans huit ou dix jours : je vous dirai l'effet. Comptez que nous

sommes très bons juges, parce que nous sommes la nature pure et éclairée ; fiez-vous à nous.

Marie à Micheline.

10 mars.

Les cent mille travaux de l'oncle ne lui font pas négliger le soin de mon éducation. Il trouve que j'ai une jolie voix et est tout réjoui quand je lui chante : *C'est mon bel ami Lubin* ou : *Je m'en suis allée au bois.* Il vient de faire venir pour moi : *Les Éléments de musique* de M. Rameau, simplifiés par M. Dalembert. Il m'a donné un maître de musique, M. Renelle ; je ne donne guère de satisfaction à ce pauvre maître ; je confonds toujours les dièses avec les bémols, et puis, je n'ai pas le temps d'étudier mes exercices. Le *tripot* nous fait tourner la tête à tous. Nous jouons *Cassandre* la semaine prochaine ; *Cassandre* c'est le nouveau titre de cette pièce *Olympie* que l'oncle fit en six jours et qu'il mit plus de six semaines à raccommo-

der. Toute la maison est sens dessus-dessous ; il faut, pour jouer cette pièce, représenter sur la scène un temple, des autels, un bûcher. J'ai demandé à l'oncle ce qu'il voulait faire de ce bûcher, il m'a répondu :

— Il servira à jeter ma pièce au feu, si elle n'est pas reçue avec transport par les montagnards, mes invités.

Voltaire à M. le marquis de Thibouville.

14 mars.

Mademoiselle Corneille dit des vers comme son oncle les faisait ; mais, par une singularité malheureuse, elle n'aime guère les vers de Pierre ; elle dit qu'elle n'entend point le raisonner, et qu'elle ne peut jouer que le sentiment ; elle est née actrice comique ; c'est un naturel étonnant. Dieu nous la devait : elle a joué *Colette* dans le *Droit du Seigneur* à faire mourir de rire. Je suis trop heureux sur mes vieux jours

Marie à Micheline.

2 avril.

L'oncle a reçu une nouvelle qui le comble de joie. Sa nièce, Madame de Fontaine, la sœur de maman Denis, se remarie avec le marquis de Florian. L'oncle faisait souvent l'éloge de cette dame ; il disait qu'elle a de la bonté, de l'esprit, des talents ; qu'elle joue au naturel les rôles comiques, qu'elle peint à ravir. Un jour, maman Denis, un peu impatientée de ces fréquents éloges, dit à l'oncle : « Voulez-vous que je vous dise : Marie-Elisabeth vous paraît une perfection parce qu'elle vit loin de vous ; son absence vous fait penser à ses qualités, ma présence à mes défauts ; au fond, ce qui vous plaît en ma sœur, c'est qu'elle est comme vous, faible comme un roseau, qu'elle a le ventre débile et l'estomac capricieux et que vous faites ensemble vos dévotions à *Esculape*-Tronchin. »

Maman Denis est jalouse de l'affection de l'oncle ; elle ne la partage volontiers qu'avec

une personne au monde et cette personne c'est moi.

Voltaire à M. Saurin.

17 avril.

J'ai cru, monsieur, que vous ne seriez pas fâché d'apprendre que Mademoiselle Corneille vient de jouer votre rôle de *Julie* dans les *Mœurs du temps* avec un applaudissement unanime. Vous n'aurez jamais d'actrice d'un si beau nom. Je ne puis lui donner une meilleure éducation qu'en lui faisant connaître le monde comme vous l'avez peint.

Votre pièce, d'ailleurs, a été très bien jouée; et Lekain, qui était au nombre des spectateurs, en a été extrêmement content.

Marie à Micheline.

19 avril.

Depuis que M. Lekain est céans, il n'est

plus question que du *tripot*. J'étais curieuse de voir ce grand acteur dont j'entendais parler si souvent. Je t'avoue que j'ai été bien déçue ; l'oncle dit qu'il a l'air d'un gros chanoine et qu'il lui fait penser à ces vers d'un certain M. Despréaux :

Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Quand l'oncle l'a entendu dans sa pièce, *Tancrède*, il est revenu de ce premier jugement et lui a même trouvé une belle figure. Il est certain qu'il nous a paru, à tous, admirable. Hier il joua *Zamore ;* l'oncle le trouva plus beau encore et dit qu'il ne croyait pas qu'on pût pousser aussi loin l'art tragique. Il lui reprocha seulement d'avoir eu quelquefois des silences trop longs. Il est vrai qu'il fut mal secondé, ou peut-être la perfection de son jeu fit paraître médiocre celui de la troupe.

Dans son zèle pour le *tripot*, l'oncle voudrait nous faire jouer tous les jours ; il a mis en répétition *Cassandre*, le *Droit du Seigneur*, *Sé-*

miramis et l'*Ecossaise*. On trouve dans tous les coins des gens qui répètent, les yeux au ciel, les bras étendus ; on n'entend que des : hélas !... Seigneur... barbare... inhumaine...

Voltaire à M. Duclos.

23 avril.

Il faut vous avouer, monsieur, que le théâtre de Ferney a fait un peu de tort à nos commentaires, et que nous avons, pendant quelques jours, abandonné Corneille pour Lekain. Nous avons fait de mademoiselle Corneille une assez bonne actrice, au lieu de travailler à l'édition de son oncle. Le commentateur, les libraires, la nièce de Corneille, la nièce du commentateur, tout cela a joué la comédie. Cela n'a pas pourtant interrompu notre entreprise, mais il y a eu du relâchement.

Marie à Micheline.

25 avril.

J'ai passé la journée aux *Délices* avec maman Denis; nous avons été voir si tout est en état pour recevoir madame la duchesse d'Enville et M. l'archevêque de Rouen qui viennent consulter M. Tronchin, et à qui l'oncle a offert l'hospitalité aux *Délices*. Maman Denis est aux regrets de ne pouvoir leur fournir le linge, presque tout le linge de la maison ayant été brûlé dans l'incendie qui a éclaté lors de la dernière représentation de *Cassandre*.

J'ai eu une belle peur! Je t'ai dit qu'il y a eu un bûcher sur la scène; l'oncle tenait beaucoup à son bûcher. Il avait d'abord fait peindre des flammes; mais, trouvant que cela ne sentait pas assez le vrai, il a voulu du feu véritable : les flammes s'élevaient de quatre pieds au-dessus des acteurs; les spectateurs se récriaient d'admiration. Tout à coup on entend : Au feu! au feu! Les flammes avaient gagné

les décors; tout flambaient. Ce fut un beau tumulte : une bousculade, des cris; enfin l'incendie fut éteint, non sans peine, après avoir brûlé la lingerie et fort endommagé le théâtre. L'oncle a fait venir aussitôt des ouvriers pour remettre le théâtre en état; maman Denis gémit sur la perte du linge et dit que cette perte ne sera pas réparée de sitôt.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

27 avril.

Je ne peux travailler dans l'état où je suis; à peine puis-je suffire à Pierre Corneille.

Nous avons ici le père de la petite qui vient d'arriver de Cassel pour voir sa fille. Celui-ci ne sera jamais commenté, où je suis le plus trompé du monde...

J'ai une fluxion de poitrine et je cesse tout travail.

Marie à Micheline.

5 juin.

Je dois avoir oublié d'écrire depuis que je n'ai pris la plume en main. J'ai eu, depuis ma dernière lettre, une grande joie et une grande peine. La joie m'est venue de la visite de mon père ; je ne l'avais vu depuis si longtemps ! Je l'ai embrassé de bon cœur, regrettant de ne pouvoir aussi embrasser ma chère mère. Je ne crains pas de t'avouer que j'ai eu le cœur serré de voir m'apparaître en lui ma misère d'autrefois. Je me suis habituée, sans m'en apercevoir, à être traitée comme une fille de bonne maison, à être parée, servie, cajolée, à vivre avec des gens aimables et de bonnes manières. Nous étions un peu contraints : mon père de me trouver si changée; moi de le retrouver toujours le même. Mais si la douce vie que me fait mener l'oncle m'a changée quant à l'extérieur, je puis dire que mes sentiments d'attachement pour mes parents sont restés les mê-

mes. J'ai vu partir mon père avec un extrême regret, encore que je ne me sois pas reconnu le droit de chercher à le retenir.

La peine que j'ai éprouvée a été causée par une grave maladie de l'oncle. M. Tronchin a dit que c'était le *tripot* qui l'avait mis en cet état; ce travail auquel il s'acharnait lui avait allumé le sang; il souffrait depuis trois mois d'une fièvre lente; mais il continuait à se tuer au *tripot*. Puis, brusquement, il a été pris d'une violente inflammation de poitrine et d'une fièvre qui l'ont mis à la mort. Il a fallu le transporter aux *Délices* pour être plus à portée de M. Tronchin. Madame la duchesse d'Enville et M. l'Archevêque ont dû s'installer à Genève. Ah! nous avons passé de tristes jours! maman Denis pleurait sans relâche; heureusement l'oncle ne voyait pas ses yeux rougis, ne voulant accepter de remèdes que de ma main. J'ai écrit à mère Dosithée pour lui demander de prier pour l'oncle, et je me suis unie de tout mon cœur à ses prières. Enfin, grâce aux prières de mère Dosithée, aux bons soins du plus

que jamais *Esculape*-Tronchin, et, dit l'oncle, à ceux de sa petite *Chimène*, le voilà hors de danger. Mais quel diable d'homme est-ce là! il est encore d'une extrême faiblesse et commence déjà à reparler du *tripot*.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

7 juin.

Permettez-vous que mademoiselle Corneille prenne la liberté de vous adresser cette lettre? M. le comte de La Tour du Pin a pris l'occasion de la mort de son père pour écrire enfin à mademoiselle Corneille, conjointement avec l'abbé de La Tour du Pin. Ils la félicitent, ils l'approuvent d'être chez moi; ils me remercient; ils lui témoignent beaucoup d'amitié. Elle leur répond comme elle le doit; mais elle ne sait point la demeure de M. de La Tour du Pin. On s'adresse à ses anges dans tous ses embarras.

Marie à Micheline.

7 juin.

Je viens de répondre à une lettre de messieurs de La Tour du Pin, me donnant avis de la mort de leur père. Ces La Tour du Pin sont les cousins de mon père; ils se sont révélés tels en apprenant que j'allais demeurer chez M. de Voltaire; ils se sont alors fort déchaînés pour empêcher mon père de donner son consentement à mon départ. Voilà que, à l'occasion de cette mort, ils paraissent se souvenir de moi et me font force amitié. Je leur ai répondu du mieux que j'ai pu, encore que mon cœur ait eu peu de part à ma lettre. L'oncle vient d'être confirmé dans sa charge de gentilhomme de la chambre du roi, et de recevoir une pension de Sa Majesté. Il n'a pas sollicité cette pension et il est bien notoire qu'il n'en a nul besoin. Mes cousins ont sans doute fait réflexion qu'il était honorable pour un membre de leur

famille d'être protégée par un homme comblé des faveurs du roi.

Nous avons encore passé des journées d'inquiétude. L'oncle a eu une rechute; c'est une conséquence de sa rage de travail; il n'a pu supporter le lait d'ânesse que lui avait ordonné M. Tronchin. L'oncle et tous les dévots de ce dieu *Esculape* sont affligés de perdre leur sauveur qui est appelé auprès de monseigneur le duc d'Orléans.

Voltaire à M. Duclos.

7 juin.

Mademoiselle Corneille, les frères Cramer, et moi, monsieur, nous vous devons des remercîments. Vous trouverez sans doute les commentaires sur *Rodogune* un peu sévères; mais il faut dire la vérité. J'ai soin de mettre à la tête et à la fin de chaque commentaire une demi-once d'encens pour Corneille; mais, dans les remarques, je ne connais personne, je ne

songe qu'à être utile. On dira de mon vivant que je suis fort insolent; mais, après ma mort, on dira que je suis très juste; et, comme je mourrai bientôt, je n'ai rien à craindre.

Marie à Micheline.

17 septembre.

L'oncle va mieux. Il a reçu avec un extrême plaisir la visite du plus cher de ses amis, M. Thiériot, qu'il appelle frère Thiériot. Maman Denis dit que ce frère a les plus grandes obligations à l'oncle qui lui a rendu souvent d'importants services et qui vient de lui céder ses droits sur les représentations de : *Le droit du Seigneur;* elle assure que c'est l'homme le plus paresseux, le plus insouciant du monde, le plus négligent, aussi bien de ses propres affaires que de celles de ses amis; mais, comme il est fort aimable et charmeur, l'oncle lui passe tout et son amitié pour lui ne s'est jamais refroidie.

Il y a aussi céans un M. Pierre Colas. C'est un jeune homme dont la famille a eu des malheurs à faire frémir. Le père a été condamné par le Parlement de Toulouse à être roué vif, accusé d'avoir étranglé un de ses fils qui s'était fait catholique. Le second fils, accusé de complicité a été enfermé dans un couvent; les deux filles ont été enlevées; la mère a été aussi accusée de la mort de son fils, puis déclarée innocente et cependant privée de sa dot. Ce pauvre M. Pierre assure que sa famille est aussi innocente qu'infortunée; l'oncle qui l'a longueguement interrogé est aussi convaincu qu'ils sont victimes d'une horrible injustice. Il remue ciel et terre, écrit mémoires sur mémoires pour faire casser la sentence du Parlement. L'ardeur qu'il porte à cette affaire lui fait oublier le *tripot*. Il dit qu'il n'a plus le cœur à la comédie tant qu'il n'a pas vu le dénouement de cette affreuse tragédie.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

14 septembre.

Mes anges, il y a longtemps que j'ai envie de vous écrire sur le philosophe qui veut épouser. Voici l'état des choses. Quand l'extrême protection et la grande considération qu'on me prodiguait, força ma modestie à quitter la France, j'avais des rentes viagères et de l'argent comptant. Je me suis défait de ce dernier embarras en assurant à madame Denis seize mille livres de rentes; j'en ai donné trois à madame de Fontaine; j'en ai assuré quinze cents à mademoiselle Corneille, et le reste a été englouti en maisons, châteaux, meubles et théâtres. Je ne sais pas encore ce qui reviendra à mademoiselle Corneille de l'édition de Pierre, mais je crois que cela lui formera un fonds d'environ quarante mille livres. Je lui donnerai une petite rente pour ma souscription. Il ne faut pas se flatter que je puisse davantage. Ne comptons même l'édition de Corneille que

pour trente mille livres, afin de ne pas porter nos espérances trop haut, et de n'être pas obligés de décompter.

Si le philosophe est vraiment philosophe, et veut demeurer avec nous jusqu'à ce que son père lui cède son château, il jouira d'une assez bonne maison; mais qu'il ne croie pas épouser une philosophe formée. Nous savons lire, écrire, nous apprenons aisément des vers par cœur, et nous ne les récitons pas mal : la santé est très faible; le caractère est doux, gai, caressant; le mot de bonne enfant semble avoir été fait pour elle. J'ai rendu un compte fidèle du spirituel et du temporel, du physique et du moral, et je m'en tiens là en m'en remettant à la Providence.

Marie à Micheline.

22 octobre.

Tu te plains d'avoir été longtemps sans nouvelles; il faut donc que quelque paquet soit resté par les chemins car je t'écris fort réguliè-

rement; cela arrive souvent aux lettres de l'oncle de s'égarer en route et c'est autrement dommage que pour les miennes.

Je te disais dans la lettre qui ne t'est pas parvenue que ces diables d'anges ont remis le prétendant sur le tapis. L'oncle ne soufflait plus mot du projet, j'espérais qu'il n'en serait plus question et voilà que les anges nous annoncent sa prochaine arrivée. Il s'appelle M. de Cormont et est capitaine de cavalerie. Qu'ai-je à faire d'un capitaine de cavalerie, moi qui n'ai en tête qu'un cornette de dragons. L'oncle et maman Denis paraissent si heureux de ce projet de mariage que je ne sais comment leur dire que je n'y saurais consentir : la raison de l'archange ne leur paraîtrait pas valable, et, du reste, je n'oserais pas la leur donner. Je suis bien tourmentée.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

21 novembre.

Le philosophe épouseur arrivera donc. Nous

requinquerons *Cornélie-Chiffon*, nous la parerons. Elle prétend qu'elle pourra savoir un peu d'orthographe : c'est déjà quelque chose pour un philosophe. Enfin, nous ferons comme nous pourrons ; ces aventures-là s'arrangent toujours d'elles-mêmes : il y a une Providence pour les filles.

Marie à Micheline.

9 décembre.

Ne t'étonne pas de la rareté de mes lettres. Depuis que nous attendons le capitaine envoyé par les anges, maman Denis ne me laisse plus un instant de repos, et ce sont des recommandations sans fin au maître à danser pour ma *courante*, au maitre à chanter pour mes couplets : *Lirette Liron*, au maître de français pour l'orthographe. Sur ce dernier point je crois que j'ai fait des progrès, comme, du reste, tu peux en juger. On me fait une belle robe de taffetas velouté gris violant. Dame Babe me taille des

chemises; maman Denis fait de la guipure à l'aiguille pour les garnir. L'oncle se frotte les mains en disant : « Voyez comme elle cache bien son jeu, notre *Chimène;* elle est tout à la joie de la prochaine arrivée de son *Rodrigue*, et elle n'en laisse rien paraître. »

Ah! oui, je le cache bien, mon jeu; mais ce que je dissimule, ce n'est pas précisément de la joie.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

13 décembre.

O mes anges! l'épouseur est arrivé : c'est un demi-philosophe. Il n'a rien pour le présent mais il y a quelque apparence qu'il aura mademoiselle Corneille, et que mademoiselle Corneille aura plus que je ne vous avais dit. La terre qui doit revenir au philosophe est dans la Bresse, dans mon voisinage; tout cadre à merveille. Le père ne donnera probablement à son fils que son approbation et peu d'argent ;

on y suppléera comme on pourra. Il est assez plaisant que je marie une nièce de Corneille ; c'est une plaisanterie que j'aime beaucoup.

Le demi-philosophe n'est point effarouché que la future ait fait peu de progrès dans la musique, dans la danse et autres beaux-arts ; il ne danse, ni ne chante, ni ne joue : il est pour la conversation, et il veut penser.

Je pense qu'il conviendrait que M. le duc de Choiseul ne réformât pas la compagnie du futur ; il ne faut pas donner ce dégoût à *Cinna*, ce serait un triste présent de noces ; il est bon d'ailleurs de conserver des officiers qui ne sont pas des petits maîtres.

Marie à Micheline.

15 décembre.

Il est arrivé ce prétendant, si souhaité par maman Denis, si redouté par moi ; il est arrivé avec un grand diable de laquais et trois misérables chevaux efflanqués. En entrant dans le

salon, maman Denis fut très fâchée de voir que j'avais mis ma vieille robe de taupeline. Après avoir présenté ses hommages à la compagnie, M. de Cormont m'a entretenue quelques instants de la rigueur de la saison. Comme l'on passait à table, il m'a dit :

— Si je savais où vous vous tenez, après le dîner, j'irais vous saluer avant de me retirer.

Il croyait sans doute que je dînais à la cuisine, et n'a pas paru peu ébahi de me voir traitée à table comme la fille de la maison.

Si ce mariage est écrit au ciel, je prie tous les anges et les archanges de le rayer, comme je le raie, moi, dans mon cœur.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

16 décembre.

O mes anges! vous avez entrepris d'affubler mademoiselle Corneille du sacrement de mariage. Mon demi-philosophe que vous m'avez dépêché, n'est pas demi-pauvre, il l'est com-

plètement. Son père n'est pas demi-dur, c'est une barre de fer. Il veut donner à son fils mille livres de pension; mais en récompense, il demande que je fasse de très grands avantages; de sorte que je ne suis pas demi-embarrassé. Je n'ai presque à donner à mademoiselle Corneille que les vingt mille francs que j'ai prêtés à M. de la Marche, qui devraient être hypothéqués sur la terre de la Marche, et sur lesquels M. de la Marche devait s'être mis en règle depuis un an; au lieu que je n'ai pas même de lui un billet qui soit valable. Cela s'est fait amicalement, et les affaires doivent se traiter régulièrement.

Ces vingt mille francs, donc, quatorze cents livres de rentes déjà assurées, environ quarante mille livres de souscriptions, le marié et la mariée nourris, chauffés, désaltérés, portés pendant notre vie, c'est là une raison qui n'est pas la raison sans dot; et si un père qui ne donne rien à son fils le philosophe trouve que je ne donne pas assez, vous sentez, mes anges, que ce père n'est pas un homme accommodant.

Cependant il faut tâcher de faire réussir une affaire que vous m'avez rendue chère en me la proposant.

Notre futur a fait noblement son métier de meurtrier, tout comme un autre; puis il me paraît trop philosophe pour aimer beaucoup l'emploi de tuer du monde pour de l'argent ou pour une croix de Saint Louis. Je le crois très propre aux importantes négociations que nous avons avec la petitissime et très pédantissime république de Genève. Il me semble que si vous vouliez placer à Genève notre futur vous obtiendriez aisément cette grâce de M. le duc de Praslin : rien ne serait plus convenable pour les Genevois et pour moi, et surtout pour madame Denis qui commence à trouver les hivers durs à la campagne au milieu des neiges. Mademoiselle Corneille vous devrait son établissement. Madame Denis et moi nous vous devrions la santé. M. de Cormont vous devrait tout. Voyez, anges bienfaisants, si vous pouvez faire tant de bien. Vous pouvez faire quatre heureux, et c'est la seule manière de célébrer

ce beau sacrement de mariage sous vos auspices; sans cela l'inflexible père ne me donnera point son consentement, et voici comment il raisonne : l'argent des souscriptions est peut-être peu de chose, et l'on ne saura que dans dix-huit mois à quoi s'en tenir. Les quatorze cents livres de rente qui appartiendront à mademoiselle Corneille ne sont que viagères; elle n'aura donc que mille livres de rentes à stipuler réellement. Notre sacrement est donc hérissé de mille difficultés, et toutes seraient aplanies par l'arrangement que j'imagine. Le sort de mademoiselle Corneille est donc entre les mains de mes anges.

N. B. Madame Denis et mademoiselle Corneille ne sont pas si contentes que moi du demi-philosophe : elles le trouvent sombre, durisculc, peu pôli, peu complaisant, marchandant et marchandant mal.

Marie à Micheline.

17 décembre.

Je reprends espoir. Maman Denis commence à voir M. de Cormont tel que je le vois moi-même, et tu peux croire que je ne lui prête pas une auréole. Ce soir, après la collation, maman Denis avait entrepris de me faire valoir ; elle vantait mes petits talents, ma jolie voix, ma grâce à danser, mes succès dans la comédie. Pendant ce discours le prétendant restait de glace ; prenant enfin la parole il a dit rudement.

— On n'a guère à faire de toutes ces frivolités quand on entre en ménage ; pour moi, il me suffira que ma femme sache tenir sa maison avec économie. Au reste j'ai fait un Traité sur le mariage où j'ai couché par écrit toutes les qualités que doit avoir une bonne maîtresse de maison.

Et il a tiré le dit Traité de sa poche pour nous en donner lecture.

Maman Denis, piquée, a répondu qu'elle était d'âge à n'avoir plus à apprendre les qualités

d'une bonne maîtresse de maison, et que, en ce qui me concernait, elle n'avait pas laissé à d'autres le soin de me l'apprendre.

Là dessus, elle m'a menée tout droit dans le cabinet de l'oncle et lui a dit que ce prétendant était l'*Arnolphe* de l'*Ecole des femmes* en personne et qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage. L'oncle a mal pris la chose, disant que nous nous étions liguées pour contrecarrer un projet qu'il avait à cœur de voir réussir, que, pour lui, il ne trouvait pas ce monsieur de Cormont si ridicule, qu'à la vérité il marchandait un peu âprement mais que c'était sagesse quand il s'agit de mariage.

Comment cela finira-t-il? Je souhaiterais être, comme devant, sans un sol, bien persuadée que ce serait le meilleur moyen de mettre en fuite ce philosophe.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

18 décembre.

Autres considérations présentées à mes anges

au sujet du futur. Il avait fait un Traité sur le mariage que Madame Denis prétendait ressembler au catéchisme d'*Arnolphe* dans l'*Ecole des femmes*. Il s'est bien donné de garde de lire ce rabâchage, mais, s'il épouse notre petite, nous lui ferons abjurer son catéchisme par une clause expresse du contrat, et il le brûlera en notre présence. Je crois que de notre demi-philosophe on pourra faire un philosophe complet, en rabotant un peu.

Je persiste à croire qu'on peut en toute sûreté l'employer aux grandes négociations avec la république de Genève. Mes anges, mon idée est divine! mes anges, il plaira beaucoup aux Genevois, car il est sérieux et il raisonne. Figurez-vous, encore une fois combien cette place nous ajusterait. Allons, monsieur le duc de Praslin, faites quelque chose en faveur de *Cinna* et des belles scènes d'*Horace* et de *Pompée*. Mes anges, regardez cette affaire comme la plus digne de vos soins angéliques.

Vous y réussirez, n'est-il pas vrai? Mon Dieu quel plaisir!

Marie à Micheline.

28 décembre.

Tout au rebours de *Colette*, laquelle brûle d'épouser *Mathurin* qui la refuse, je brûle d'être aussi refusée par le philosophe qui se fait si longuement héberger par l'oncle, lui, son laquais et ses haridelles de chevaux. Nous ne pensons guère d'accord, en ce moment, l'oncle et moi. Il a appris que son philosophe a des dettes, de quoi il a été fâché et moi réjouie ; il espère qu'il en sera plus coulant sur l'article de ma dot ; moi je pense qu'il n'en deviendra que plus exigeant. Pour tirer la situation au clair, M. de Cormont attend une lettre de son père, laquelle lettre n'arrivant jamais, il s'est, sans plus de façons, installé céans pour y passer ses quartiers d'hiver. Comment tout cela finira-t-il ? Je sais bien que l'oncle ne m'obligera pas à l'épouser contre mon gré ; mais j'ai dû subir la venue de ce prétendant, l'oncle ne me prenant pas au sérieux quand je dis que je

ne veux pas me marier; il comptait sur la bonne grâce de ce philosophe pour me faire changer d'avis, et moi je ne puis lui dire qu'il n'y aurait de bonheur pour moi dans le mariage qu'avec un inaccessible archange. L'oncle ménage en ce prétendant ses diables d'anges qui l'ont envoyé; il dit qu'à son âge et moribond comme il l'est depuis si longtemps, il doit, pour achever son œuvre, assurer mon avenir. Il m'en coûte de traverser ses desseins par un refus formel; voilà pourquoi je voudrais que la rupture vînt du fait de M. de Cormont; aussi, loin de m'affliger d'apprendre qu'il a des dettes, je voudrais qu'il en eût dix fois autant.

Voltaire à Madame la comtesse d'Argental.

2 janvier 1763.

Madame l'ange.

1° Il est vrai que j'ai toujours pensé que mes deux anges favorisaient beaucoup mon demi-philosophe. Comment ne l'aurais-je pas cru,

puisque mes deux anges me l'ont proposé?

Ce qui nous peut intriguer un peu, c'est que votre capitaine a fait confidence de son dessein coquet à Micault, son compatriote, neveu de Montmartel qui est à Genève, au nombre des patients de Tronchin. M. Micault en a parlé en secret à une dame qui se porte bien, laquelle l'a redit en secret à une autre dame discrète; de sorte que notre secret est public, et que si le mariage manque, la longue cohabitation dans le même château pourra faire grand tort à notre enfant, qui est bien loin de mériter ce tort, et qui est digne assurément de l'estime et de l'amitié de tous ceux qui la connaissent. Elle raisonne sur tout cela et fort sensément; elle se conduit avec sagesse. Je n'ai point connu de plus aimable naturel et de plus digne de votre protection.

Ce futur, comme je l'ai déjà dit, n'a rien. Je me trompe, il a des dettes, et ces dettes étaient inévitables à l'armée. Je le crois honnête homme; j'espère qu'il se conduira très bien. Mais, encore une fois, il n'a que des dettes, une

compagnie qui sera probablement réformée, un père et une mère qui ont l'air de ne laisser de longtemps leur mort à pleurer à leur philosophe, qui se sont donné mutuellement leurs biens par contrat de mariage, et qui ont une fille qu'ils aiment :

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

2° Vous pensez bien que je souhaite que l'édition de Pierre vaille beaucoup à Marie. Mais, si nous avons compté sur tous les beaux seigneurs français qui ont donné leurs noms, nous sommes un peu loin de compte : la plupart n'ont rien payé; quelques-uns ont payé pour un exemplaire après avoir souscrit pour cinq ou six.

3° J'ai toujours bien entendu qu'on ferait, sur le produit, une pension au père et à la mère, et cette pension sera plus ou moins forte selon la recette. Si Mademoiselle Corneille a quarante mille francs de cette affaire, il faudra remercier sa destinée ; si la somme est plus forte, il faudra bénir Dieu encore davantage. Nous

avons déjà donné soixante louis au père et à la mère. Les frais sont grands, la recette médiocre.

Marie à Micheline

4 janvier 1763.

Dans la maison de ma mère nous travaillions tous durement pour gagner notre vie ; ici tout le monde travaille non moins durement pour se divertir. L'oncle veut donner à M. le duc de Villars qui est à Genève une représentation de *Tancrède*. Nous nous sommes mis à confectionner des casques, des cuirasses en papier doré, des banderoles, des devises. Les pots à colle encombrent toute la maison. L'oncle prend une peine infinie pendant les répétitions ; il fait répéter jusqu'à dix fois un geste, une intonation. Je suis sûre que le jour de la représentation il nous donnera encore la comédie comme il nous la donnait quand nous jouions *Olympie*. Lui qui était si fort en colère contre les petits

maîtres qui encombraient la scène de la comédie, il se plaçait soi-disant dans la coulisse, puis, peu à peu, il avançait sur la scène et finissait par se trouver mêlé aux acteurs qu'il encourageait ou morigénait. Il avait renoncé à jouer le rôle du grand prêtre, alléguant sa fatigue, et il se fatiguait doublement jouant pour ainsi dire tous les rôles à la fois.

Et du philosophe, pas un mot ? te demandes-tu en lisant ces lignes ; a-t-il levé le camp ? Que non pas ! Il est indéracinable. L'oncle commence à le prendre en grippe à cause de son dédain peu déguisé pour tout ce qui regarde le *tripot ;* mais comme il est le plus hospitalier des hommes, il n'ose lui signifier son congé à cause du temps affreux : un pied de neige couvre tout le pays. Le philosophe tousse, déclare qu'il abuse, qu'il voudrait bien partir, encore qu'il soit assuré de prendre le coup de la mort par les chemins. L'oncle lui dit pour la forme d'attendre le dégel, l'autre le prend au mot, et, sans se faire prier davantage, il se rencogne entre les deux poëles et regarde avec satisfaction

tomber la neige qui le retient prisonnier dans cette douce retraite ; quoique je lui adresse à peine la parole, les amis sont persuadés que nous cachons notre jeu et que nous sommes impatients du mariage. Je suis assurée que, lui parti, les épouseurs se tiendront à bonne distance. Il ne serait que juste que les ennuis que me causent cet homme-là me vaillent au moins la paix sur le chapitre mariage.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

5 janvier.

O mes anges ! ce n'est pas ma faute si nous avons cru, Madame Denis et moi, que vous vous intéressiez au demi-philosophe qui est arrivé sous vos auspices, qui nous a dit venir de votre part, et qu'il fallait conclure *subito, allegro, presto ;* qu'il n'attendait qu'une lettre de son père, et que cette lettre viendrait dans trois jours.

Ce père est l'homme du monde qui dépense

le moins en papier et en encre; il y a un an qu'il n'a écrit à monsieur son fils. Il lui faisait une pension de mille livres avant d'avoir payé sa compagnie, et, depuis ce temps, il lui retranche sa pension. Ce fils n'a donc que sa compagnie qu'on va réformer, trois chevaux que nous nourrissons, et des dettes. La philosophie est quelque chose, je l'avoue; mais cette philosophie est celle de M. de Valbelle et de Mademoiselle Clairon qui ont imaginé d'envoyer le capitaine faire main basse sur la recette des souscriptions, recette qui n'est pas prête, comme je l'ai mandé à mes anges. Je ne crois donc pas que je puisse lui dire .

Mettez-vous là, mon gendre et dinez avec moi.

Tout cela ne laisse pas d'être triste, parce qu'on sait tout et que cette aventure peut aisément être tournée en ridicule par les malins dont le nombre est grand.

Marie à Micheline.

9 janvier.

Ma bonne, il est enfin parti! Je respire! Ce n'est pas sans peine que l'oncle a pu lui faire entendre que les seules dettes qu'il apportait au contrat étaient une insuffisante entrée en ménage et l'a décidé à déloger, je ne me sens pas d'aïse depuis son départ.

O saints anges et archanges du ciel et de la terre, délivrez-moi à l'avenir des philosophes-épouseurs!

Voltaire à M. le comte d'Argental.

10 janvier.

Mes divins anges, si les mariages sont écrits dans le ciel, celui de M. de Cormont et de notre marmotte a été rayé. Encore une fois, comment pouvions-nous ne pas croire que vous vous intéressiez vivement à ce mariage? Ce fu-

tur était venu avec une copie d'une de mes lettres ; il s'était annoncé de votre part ; il se disait sûr du consentement de ses parents ; il avait débuté par demander si la souscription de Corneille n'allait pas déjà à quarante mille livres ; et la première confidence qu'il fit était que son dessein était de voyager en Italie avec cet argent.

Il nous avoua qu'il avait cru que Mademoiselle Corneille était élevée dans notre maison comme une personne qu'on a prise par charité. Il lui parla comme *Arnolphe*, à cela près qu'*Arnolphe* aimait et que le futur n'aimait point.

Il fut un peu surpris de voir que Mademoiselle Corneille était élevée, et mise, et considérée chez nous comme le serait une fille de la première distinction qu'on nous aurait confiée. Nous rectifiâmes, Madame Denis et moi, les idées de notre homme.

Cependant l'affaire s'ébruitait, comme je vous l'ai mandé ; il fallait prendre un parti. M. de Cormont nous apprit lui-même que ses parents n'étaient ni si vieux, ni si riches qu'on

nous l'avait dit ; mais il attendait toujours le consentement. M. Micault nous assurait qu'il était honnête homme, quoique un peu dur, entier et bizarre. Il devait avoir un jour cinq mille livres de rentes ; mais, en attendant, il n'avait rien du tout.

Nous n'avons pas laissé d'avoir quelque peine à faire partir ce jeune homme, qui, sans avoir le moindre goût pour Mademoiselle Corneille, voulait absolument rester chez nous, uniquement pour avoir un asile. Toute cette aventure a été assez triste.

Il est vraisemblable que M. de Cormont a toujours caché à M. de Valbelle et à Mademoiselle Clairon l'état de ses affaires ; sans quoi nous serions en droit de penser que ni l'un ni l'autre n'ont eu pour nous d'égards.

En voilà beaucoup, mes anges, sur cette triste aventure ; nous nous en sommes tirés très honorablement ; et la conduite de Mademoiselle Corneille n'a donné aucune prise à la malignité des Genevois ni des Français qui sont à Genève ; car il y a des malins partout.

Marie à Micheline.

11 janvier.

Tu me demandes des détails sur la pièce que nous répétons. L'oncle l'a écrite en trois semaines quand il a appris que le comte de Lauraguais avait obtenu que la scène de la Comédie serait enfin débarrassée des petits maîtres qui l'encombraient, et empêchaient le développement de toute pompe et de tout appareil. Je te copie ce qu'il dit à ce sujet dans sa dédicace à Madame de Pompadour : « La tragédie n'est pas encore ce qu'elle doit être ; supérieure à celle d'Athènes en plusieurs endroits, il lui manque ce grand appareil que les magistrats d'Athènes savaient lui donner. Je sais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une pensée sublime ou un sentiment : de même que la parure n'est presque rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux ; mais j'ose être sûr que le sublime et le touchant portent un coup beaucoup

plus sensible quand ils sont soutenus d'un appareil convenable, et qu'il faut frapper l'âme et les yeux à la fois. »

Les répétitions n'ont pas été sans encombre ; l'oncle joue le rôle d'*Argire ;* maman Denis devait jouer celui d'*Aménaïde*, fille d'*Argire ;* mais elle n'a pas été satisfaite de la robe qu'elle avait commandée à Paris pour ce rôle, et voilà que, presque à la veille de la représentation, elle a refusé de jouer ; l'oncle était au désespoir, il l'a priée, suppliée ; elle s'est obstinée, disant qu'il n'y avait pas le temps de commander une autre robe et qu'elle ne voulait pas paraître sur la scène fagotée à son désavantage. Pour nous tirer d'embarras, Mademoiselle de Bazincourt a bien voulu accepter de jouer le rôle. Pour se venger de cette tracasserie de maman Denis, l'oncle dit à Mademoiselle de Bazincourt qu'on ne verrait jamais une plus jeune, jolie et charmante *Aménaïde ;* maman Denis a été si piquée de la satire qu'elle a vu pour elle dans ce compliment adressé à une autre, qu'elle n'a plus voulu assister aux répéti-

tions. Monsieur Buisson, fils du premier syndic de Genève, fait le rôle de *Tancrède*, ce qui est blâmé par ces messieurs du Consistoire, fort opposés à toutes ces représentations. Pour moi, je joue *Fanie*, suivante d'*Aménaïde*.

Ce rôle me plaît par une certaine conformité des sentiments que *Fanie* exprime à *Aménaïde* avec ceux que j'éprouve moi-même. Elle dit à *Aménaïde* qui aime *Tancrède* absent et à qui son père, *Argire*, veut faire épouser *Orbassan* :

Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie...
Peu de cœurs, comme vous, tiennent contre l'ab-
[sence...

Tout comme à *Aménaïde*, ces vers peuvent s'appliquer à moi ; mais *Aménaïde* est plus heureuse que moi, elle est aimée de *Tancrède*, et l'archange que j'aime ignore même que je l'aime. Cet autre vers de *Fanie :*

S'il pouvait se montrer, j'espérerais encore...

Que de fois je me le répète ! Se montrera-t-il jamais ?

Voltaire à Monsieur l'abbé d'Olivet.

12 janvier.

J'ai été sur le point de faire un mariage qui m'aurait plu autant que *Cinna :* c'était le mariage de Mademoiselle Corneille ; mais, comme le futur ne fait point de vers, le mariage a été rompu. Si vous connaissez quelque neveu de Racine, envoyez-le-moi au plus vite, et nous conclurons l'affaire. Mais je veux que vous soyez de noces ; et, comme je vous crois prêtre, vous ferez la célébration.

Marie à Micheline.

12 janvier.

C'est demain que nous jouons *Tancrède.* Nous avons répété pour la dernière fois ; Mademoiselle de Bazincourt faisait, pour la première fois, le rôle d'*Aménaïde ;* elle a joué avec des grâces si touchantes qu'elle a tiré des lar-

mes à tout le monde. J'étais émue, hors de moi, tout comme si ces malheurs étaient arrivés pour de vrai. Dans la dernière scène du V^e^ acte, elle s'est jetée sur le corps de *Tancrède* mourant et a dit avec un tel désespoir :

Il meurt, et vous pleurez...
Vous cruels, vous tyrans qui lui coûtez la vie !

que je n'ai pu y tenir et ai éclaté en sanglots. Puis, quand elle se relève pour dire en fureur à ceux qui sont la cause de la mort de *Tancrède :*

Il meurt et vous vivez !
Vous vivez!... je le suis... je l'entends, il m'appelle...
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourments qui vous sont réservés.

et qu'elle tombe dans mes bras tout en larmes, je lui ai dit, oubliant que ce n'était qu'un chagrin de *tripot :*

— Ne pleurez-pas, voyons, tout s'arrangera.

— Quoi ? — a demandé l'oncle, *Argire* — qu'est-ce qui s'arrangera ?

Moi, voyant toujours pleurer Mademoiselle de Bazincourt, j'ai repris :

— Ce n'est pas la peine de vous mettre dans cet état : il n'y a qu'à demander à l'oncle de laisser vivre *Tancrède*, de la sorte tout le monde sera content.

Tout ceux qui étaient en scène, et Mademoiselle de Bazincourt elle-même, ont fait de grands éclats de rire. L'oncle était furieux :

— Petite Wisigothe, — s'est-il écrié, — il lui faut les dénouements des contes de la mère l'Oie : Ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants !

Je sais bien qu'une tragédie doit se terminer par des malheurs, des morts, des larmes : c'est pour cela que je préfère la comédie.

Mademoiselle de Bazincourt à qui je faisais cette réflexion m'a dit.

— Mais ne savez-vous pas que les dénouements des meilleures tragédies de votre oncle Corneille sont heureux ?

Cela m'a fait plaisir de l'apprendre et je lirai plus volontiers celles de ces pièces que je ne connais pas encore.

Voltaire à Monsieur le Président Ruffey.

11 janvier.

Malgré les neiges qui me gêlent, et une bonne fluxion sur les deux yeux, je vous dirai que celui qui se proposait pour épouser Mademoiselle Corneille était M. de Cormont, capitaine de cavalerie, fils du commissaire des guerres de Châlons. Je donnais une dot honnête, mais le commissaire ne donnait rien du tout ; et la raison sans dot n'a pas réussi.

Marie à Micheline.

16 janvier.

Malgré le froid et la neige, j'ai été, avec maman Denis aux Délices, voir ce pauvre M. Daumart dont je t'ai déjà parlé et qui est depuis si longtemps dans un triste état, sans aucun espoir de guérison, dit Monsieur Tronchin. Quand nous sommes entrées dans la chambre du ma-

lade, un jeune homme penché à son chevet, lui soulevait la tête avec précaution et lui faisait boire une tasse de bouillon. C'était un ange, penses-tu: pas du tout, c'était un archange, le mien, mon dragon-archange !

Les lourds rideaux ne laissaient pénétrer dans la chambre qu'un pâle jour d'hiver ; à peine si j'ai distingué d'abord son uniforme. Il s'est retourné au bruit de nos pas, sa tasse de bouillon à moitié vide à la main ; d'un geste machinal j'étends la main pour le débarrasser de cette tasse ; en même temps je lève les yeux sur lui : c'est lui ! c'est l'archange ! de saisissement je laisse tomber la tasse ; elle se brise, le bouillon se répand partout ; cela fait un terrible remue ménage, on vient relever les débris, essuyer le bouillon, et des regrets, des excuses, et des reproches de maman Denis sur ma maladresse. Au bout d'un peu de temps l'archange, que ce pauvre Monsieur Daumart a présenté comme un de ses amis, s'est retiré. Il s'appelle Monsieur Dupuits, Claude Dupuits. J'ai tant souhaité connaître son nom ! Claude !

C'est un joli nom. Je ne sais rien de plus sur lui ; je n'ai rien osé demander. Il n'avait pas vu ce pauvre Monsieur Daumart depuis sa maladie ; sans doute il lui faisait au passage une visite qui ne se renouvellera pas de sitôt. Je ne sais même pas s'il m'a reconnue ; dans tous les cas il n'emportera de moi que le souvenir d'une sotte maladroite. J'enrage et je suis tout de même contente. Je n'y comprends rien.

Voltaire à Monsieur Dalembert.

18 janvier.

Comment donc, ce Le Brun, sous les *lauriers touffus* [1], me pique de ses épines ! lui qui m'a fait une si belle ode pour m'engager à prendre la nièce à Pierre ! On ne sait plus à qui se fier dans le monde.

1. Dans un article de la *Renommée littéraire*.

Marie à Micheline.

21 janvier.

Loués soient tous les saints anges et archanges, je l'ai revu !

Je faisais une partie de trictrac avec l'oncle ; il s'est interrompu pour dire à maman Denis que sa sœur, Madame de Florian, lui avait écrit pour lui recommander un jeune cornette de dragons, fils d'une de ses amies.

— Bien, — dit maman Denis, — s'il vient nous le garderons à dîner. Ce sera sans doute ce jeune officier que nous avons rencontré l'autre jour au chevet de ce pauvre Daumart.

Sans doute ? Eh certainement, c'était lui, je n'en ai pas douté un instant ; je me suis sentie rougir jusqu'aux cheveux et j'ai joué en dépit du bon sens. L'oncle, impatienté a quitté la partie en disant :

— Qu'est-ce qu'elle a, cette petite ? elle joue comme une marmotte des Alpes.

Monsieur Dupuits (c'est singulier, depuis que

je l'ai revu, je n'ose plus, en pensant à lui l'appeler l'archange, ni le dragon, je l'appelle... ma foi tant pis, je te dis les choses comme elles sont, je l'appelle non pas Monsieur Dupuits, ni même Monsieur Claude, je l'appelle Claude tout court ; il ne peut pas s'en douter, n'est-ce pas, et moi cela me fait tant de plaisir. Claude ! oh ! oui, c'est un joli nom ; il me semble qu'aucun autre nom ne m'aurait paru aussi joli que celui-là,) je disais donc que Claude m'avait très bien reconnue l'autre jour dans la chambre de ce pauvre Monsieur Daumart ; il n'en a rien laissé paraître devant l'oncle et maman Denis ; cela me fait plaisir que nous ayons un secret, un secret à nous deux.

Il était près de moi à table ; il m'a dit :

— Et votre médaille, l'avez-vous encore ?

Et moi :

— Quelle sotte je dois vous paraître ! je perds ma médaille, je casse une tasse.

Il s'est mis à rire et m'a dit qu'il était heureux que j'aie perdu ma médaille parce que

cela lui avait permis de la baiser et de faire ma connaissance et qu'il était non moins heureux que j'aie cassé la tasse, parce que cela lui avait prouvé que je le reconnaissais.

Ah ! ce n'est pas un ennuyeux sermonneur comme ce Monsieur de Cormont. Oh ! celui là, je ne pouvais le souffrir ; quelle chance d'être débarrassée de lui!

Vers la fin du dîner, l'idée que Claude allait partir, lui aussi, m'est venue et je me suis sentie toute triste : mais l'oncle s'est mis à lui raconter qu'il faisait agrandir le parc, défricher des lieues de terre, et il a terminé en disant :

— Vous verrez, c'est amusant de créer de la terre à blé ; je vous montrerai tout cela.

Ces mots m'ont rendu toute ma gaieté. Claude reviendra donc ; peut-être même va-t-il passer ici quelques jours. Tiens, je suis trop heureuse !

Je viens de regarder ma médaille ; c'est bien vrai que Claude ressemble à l'archange, sauf qu'il me regarde avec plus de douceur que Saint Michel ne regarde le démon.

Voltaire à Monsieur le comte d'Argental.

23 janvier.

Voici bien autre chose. Je marie Mademoiselle Corneille, non pas à un demi-philosophe dégoûté du service, mal avec ses parents, avec lui-même, et chargé de dettes, mais à un jeune cornette de dragons, gentilhomme très aimable, de mœurs charmantes, d'une très jolie figure, amoureux, aimé, assez riche. Nous sommes d'accord, et en un moment, et sans discussion, comme on arrange une partie de souper. Je garderai chez moi futur et future ; je serai patriarche, si vous nous approuvez. Mes bons anges, vous savez qu'il faut, je ne sais comment, le consentement des père et mère Corneille. Seriez-vous assez adorables pour les envoyer chercher, et leur faire signer : « Nous *consentons* au mariage de Marie avec Claude Dupuits de la Chaux, cornette dans la colonelle-générale ; » et tout est dit.

Que dira Monsieur le duc de Praslin de cette

négociation si promptement entamée et conclue? Il m'a donné de l'ardeur. Je pense qu'il conviendrait que Sa majesté permît qu'on mît dans le contrat qu'elle donne huit mille livres à Marie, en forme de dot, et pour payement de ses souscriptions. Je tournerais cette clause ; elle me paraît agréable ; cela fait un terrible effet en province : le nom du roi dans un contrat de mariage au mont Jura ! figurez-vous ! j'en écris deux mots à Monsieur le duc de Choiseul et à Madame la duchesse de Grammont. La petite est charmée et le dit tout naïvement : elle ne pouvait pas souffrir notre demi-philosophe.

Au reste, vous sentez bien que mariage arrêté n'est pas mariage fait, qu'il peut arriver des obstacles, comme mort subite ou autre accident ; mais je crois l'affaire au rang des grandes probabilités équivalentes à certitude.

Mes divins anges, mettez tout cela à l'ombre de vos ailes.

N. B. Hier il parut que les deux partis s'aimaient.

Depuis ma lettre écrite, j'ai signé les articles. Si nous avions le consentement des parents, je ferais le mariage demain ; ce n'est pas la peine de traîner, la vie est trop courte.

Marie à Micheline.

23 janvier.

Sais-tu bien que je suis Cendrillon jusqu'au bout ? J'épouse, non le fils du roi de qui je ne me soucie guère, mais j'épouse Claude que j'aime mieux que tous les fils de rois du monde. Tu trouves sans doute que nous avons été vite en besogne. J'ai vu Claude le 16 au chevet de ce pauvre Daumart et aujourd'hui, 23, le mariage est décidé ; mais n'oublie pas que depuis le 17 décembre 1760, jour où il a baisé ma médaille en me la rendant, c'est-à-dire depuis plus de deux ans, je ne pense qu'à lui, bien décidée à ne pas me marier plutôt que d'en épouser un autre. Celui-là, oui, c'est un mariage qui est inscrit dans le ciel, et je demande à tous

les anges et archanges qu'il n'en soit jamais rayé. Mais tu brûles de savoir comment les choses se sont passées, et moi de te le conter.

L'oncle est un diable d'homme qui y voit terriblement clair ; rien ne lui échappe. Il a bien vu que je regardais Claude d'un tout autre œil que son ridicule philosophe. Comme je l'embrassais en lui souhaitant le bonsoir, il m'a retenue par la main et, s'adressant à maman Denis :

— Quel dommage, ma bonne, que notre *Chimène* ne veuille pas se marier.

— Elle a raison, — dit maman Denis ; — ça vous apprendra à lui proposer un *Rodrigue*-philosophe.

— Mais, — reprend l'oncle, vous savez bien que, pas plus cornette que philosophe, elle ne veut pas entendre parler de mariage.

Toute hors de moi à ce que je croyais deviner je n'ai pu m'empêcher de dire :

— Il est bien vrai, je ne veux pas épouser un philosophe ; mais s'il s'agit d'un cornette...

Ne sachant comment finir ma phrase et me

sentant devenir toute rouge, j'ai embrassé l'oncle, puis maman Denis; ils se sont un peu moqués moi et de la fermeté de ma résolution de rester vieille fille; nous avons tous versé quelques larmes, mais nous étions bien contents.

Il paraît que tout est déjà conclu entre l'oncle, maman Denis et Claude. Je crois rêver. Est-ce bien vrai que je vais épouser Claude ? Il me semble que j'ai besoin, pour en être tout à fait sûre, qu'il me l'ait dit lui-même. Je viens d'écrire la bonne nouvelle à mes parents. Quand mon père est venu me voir, au printemps dernier, il me disait : « Ne te marie pas, petite, ce serait te mettre dans le malheur, et du reste je te refuserais mon consentement. Reste comme tu es, jamais tu ne seras plus heureuse. » Et moi qui ne croyais jamais revoir Claude, je lui disais qu'il avait bien raison. Mais je pense que, tout comme moi, mon père changera d'avis quand il saura quel est celui que j'épouse.

Voltaire à M. Damilaville.

24 janvier.

Mon cher frère m'enverra donc la petite feuille qu'on attribue à M. Le Brun. Mais est-il possible que Le Brun qui m'adressait de si belles odes pour m'engager à prendre Mademoiselle Corneille et m'envoie souvent de si jolis vers ne soit qu'un petit perfide?

Nous marions Mademoiselle Corneille à un gentilhomme du voisinage, officier de dragons, sage, doux, brave, d'une jolie figure, aimant le service du roi et sa femme, possédant dix-mille livres de rentes à peu près, à la porte de Ferney. Je les loge tous deux. Nous sommes tous heureux. Je finis en patriarche.

On dit la comédie de *Dupuis*[1] fort jolie ; cela est heureux. Le nom de notre futur est Dupuits. Frère Thiériot doit être fort aise de la fortune de Mademoiselle Corneille ; elle la mé-

1. *Dupuis et Desronais*, comédie en trois actes de Collé.

rite. Savez-vous bien que cette enfant a nourri longtemps son père et sa mère du travail de ses petites mains? La voilà récompensée. Sa vie est un roman.

Marie à Micheline.

25 janvier.

Enfin, il me l'a dit lui-même qu'il m'aime; il m'a demandé si je voulais être sa femme. J'étais, avec maman Denis dans le cabinet de l'oncle quand on l'a annoncé. Heureusement je n'avais pas de tasse de bouillon en main, sans quoi, si je n'avais pas cassé la tasse, j'aurais au moins répandu tout le bouillon, tant je tremblais.

— Vous venez donc, monsieur, — lui a dit l'oncle, — nous enlever notre chère enfant.

— Non, — a répondu Claude, — vous ne la perdrez pas, — et s'adressant aussi à maman Denis. Permettez-nous d'être deux à vous chérir comme un père et une mère.

Puis se tournant vers moi.

— Encore que je ne vous l'aie pas dit, vous savez que je vous aime ; voulez-vous être ma femme ?

Je lui ai répondu :

— Avec la permission de mes parents, de maman Denis et de l'oncle, je le veux de tout mon cœur.

— Voilà ce qui s'appelle ne pas barguigner, — dit l'oncle en me prenant les mains ; — mais vous êtes une nouvelle convertie au mariage ; il est dans la nature des nouvelles converties de montrer beaucoup de zèle.

Là-dessus, nous nous sommes tous embrassés ; nous riions, nous pleurions, nous parlions tous à la fois. Il m'appelle Marie, je l'appelle Claude. Je ne tremblais plus, je n'étais plus embarrassée ; tout cela me semblait le plus naturel du monde. Je sens bien que c'est un mariage écrit au ciel. Je suis trop heureuse.

Voltaire à Madame de Florian.

25 janvier.

Je perds les yeux, ma chère nièce, mais j'entrevois encore assez pour vous dire que j'aime presque autant votre petit Dupuits qu'il aime Mademoiselle Corneille. Voilà tous les dragons mariés : Dieu soit béni ! Il est plaisant qu'on joue à la comédie le mariage d'un *Dupuis*. On dit la pièce très jolie ; Dupuits l'est aussi ; tout va le mieux du monde. O destinée ! voilà Mademoiselle Corneille heureuse. Daumart est couché sur le dos depuis deux ans et demi toujours suppurant, sans pouvoir remuer ; il faut lui donner à manger comme à un enfant : quel contraste ! Soyez heureuse, vous et le grand écuyer de Cyrus [1]. Le nombre des gens qui remercient Dieu est petit ; ceux qui se donnent au diable composent la grande partie de ce monde. Pour moi, je jouis du bonheur d'autrui, mais surtout du vôtre.

1. Monsieur de Florian.

Marie à Micheline.

26 janvier.

J'ai voulu annoncer moi-même mon mariage à dame Babe. Je lui ai dit que j'épousais quelqu'un qu'elle connaissait depuis longtemps. Elle a levé les bras au ciel :

— Et moi qui croyais que nous en étions délivrés jusqu'à *vitam æternam!* voilà que vous allez l'épouser, ce vilain M. de Cormont!

— Non, — lui ai-je dit, — c'est ce joli cornette qui vient ici depuis quelques jours, que j'épouse.

— Ah! bien, vous m'avez fait une belle peur; j'ai cru que vous vous étiez décidée à épouser ce vilain homme qui s'en allait toujours grognant et maugréant. Le jeune cornette, à la bonne heure, c'est un beau gas, et joli comme un cœur et toujours le mot aimable pour tout le monde; mais vous disiez que je le connaissais depuis longtemps.

Je lui ai alors rappellé l'hôtellerie de l'*Etoile*

et le jeune dragon qui m'avait rendu ma médaille.

— Pas possible! — s'est-elle écriée, — je me disais pourtant : il me semble que je l'ai déjà vu quelque part, ce joli garçon là. C'est une histoire comme dans les livres. On peut dire que Dieu y a mis la main à ce mariage là. Oh ! vous pouvez croire que je vais vous en faire préparer un repas de noces! Je veux vous faire de mes propres mains, un pâté de Damas avec une farce sucrée au beurre, aux jaunes d'œuf, aux amandes hachées, à la cannelle et aux raisins blonds séchés de Damas, et un pâté de gelinottes; vous m'en donnerez des nouvelles. Tout le monde s'en lèchera les doigts jusqu'au coude !

Dame Babe a annoncé la nouvelle à tous les serviteurs qui se sont empressés de m'en faire leurs compliments. Ils m'aiment bien, tous; eh bien ! ils paraissent déjà aimer Claude autant que moi, tant il est aimable, mon Claude! Aussi je suis si heureuse que les jours me paraissent trop courts pour être heureuse. Je

voudrais, la nuit, m'empêcher de dormir pour penser à mon bonheur; mais, pas plus tôt la tête sur l'oreiller, me voilà endormie.

Voltaire à M. de Cideville.

26 janvier.

Mon ancien ami, votre jolie relation du mariage du jeune *Dupuis* nous vient comme de cire; car figurez-vous que nous marions Mademoiselle Corneille, dans quelques jours, à un jeune Dupuits d'environ vingt trois ans et demi, cornette de dragons, possédant environ huit mille livres de rentes en fonds de terre, à la porte de notre château, d'une figure très agréable, de mœurs charmantes qui n'ont rien du dragon. La différence entre ce Dupuits et celui de la comédie, c'est que le nôtre n'a point de père qui fasse des niches à ses enfants; c'est un orphelin. Nous logeons chez nous l'orphelin et l'orpheline. Ils s'aiment passionnément; cela me ragaillardit, et n'empêche pour-

tant pas que je n'aie une grosse fluxion sur les yeux, et que je ne sois menacé de perdre la vue.

Avouez, mon ancien ami, que la destinée de ce chiffon d'enfant est singulière. Je voudrais que le bonhomme Pierre revînt au monde pour être témoin de tout cela, et qu'il vît le bonhomme Voltaire mener à l'église la seule personne qui reste de son nom. Je commente l'oncle, je marie la nièce; ce mariage est venu tout à propos pour me consoler de n'avoir plus à travailler sur des *Cid*, des *Horaces*, des *Cinna*, des *Pompée*, des *Polyeucte*. J'en suis à *Pertharite*, ne vous déplaise. La commission est triste, et ce qui suit n'est pas trop ragoûtant. Il fallait que Pierre eût le diable au corps pour faire imprimer tous ces détestables fatras. Mademoiselle Corneille, avec sa petite mine, a deux yeux noirs qui valent cent fois mieux que les douze dernières pièces de l'oncle Pierre. L'avez-vous vue? La connaissez-vous? C'est une enfant gaie, sensible, honnête, douce, le meilleur petit caractère du monde. Il est vrai

qu'elle n'est pas encore parvenue à lire les pièces de son oncle, mais elle a déjà lu quelques romans; et puis vous savez comment l'esprit vient aux filles.

Marie à Micheline.

27 janvier.

Je t'avais dit que depuis que Claude avait baisé ma médaille, je ne l'avais plus baisée ; en la baisant, j'aurais eu l'impression de le baiser lui-même ; ou peut-être, ne voulais-je pas effacer sur la médaille, par le mien, la trace de son baiser. O chère médaille! Je lui dois mon bonheur! Je la montrais ce soir à Claude. L'oncle a demandé ce que nous admirions; nous la lui avons montrée et je lui ai conté l'histoire de notre première rencontre.

— Ah! petite cachottière, — a dit l'oncle — ce n'était pas contre le mariage, c'était contre certains maris que vous boudiez!

— Dites un peu si je n'avais pas raison de

ne pas vouloir d'autre mari quand j'avais mon Claude en tête.

L'oncle en est demeuré d'accord.

— Voyez-vous, — lui ai-je dit, — c'est Saint Michel qui nous a protégés ; c'est à lui que nous devons notre bonheur.

— Je le crois, — a repris l'oncle, — car c'est un puissant archange. Aussi je vais faire faire un beau tableau de votre Saint Michel, et je le mettrai à la place d'honneur dans mon église. Je demanderai au peintre de prendre pour modèle la tête de ce jeune guerrier son confrère.

— Et pour le diable, — ai-je demandé, — où trouverez-vous un modèle ?

L'oncle s'est mis à rire.

— Ne voyez pas en peine, *Chimène* ; ne vous semble-t-il pas que mon vieux visage ferait fort bien l'affaire ? Soyez assurée que si Fréron me voyait ainsi aux pieds de l'archange, il ne manquerait pas de dire : c'est le diable tout craché !

J'ai bien vu que l'oncle plaisantait. Comment pourrait-on le prendre pour le diable, lui

le meilleur, le plus généreux des hommes, à qui Claude et moi nous devons, après Saint Michel, tout notre bonheur.

Voltaire à M. Le Brun.

27 janvier.

Puisque, à la réception de ma lettre, monsieur, vous ne m'avez pas envoyé un parent de Racine pour épouser Mademoiselle Corneille, nous avons pris un jeune cornette de dragons, de vingt trois ans, d'une très jolie figure, de mœurs charmantes, bon gentilhomme, mon voisin, possédant à ma porte environ dix mille livres de rente en terres. J'arrange ses affaires, je donne une dot honnête, je garde chez moi les mariés. Il est juste que vous ayez la première nouvelle de cet arrangement, puisque c'est à vous que je dois Mademoiselle Corneille. Il faut que votre nom soit au bas du contrat. Envoyez-moi un ordre par lequel vous me commettrez pour signer en votre nom.

Je quitte la plume pour la donner à une main plus agréable que la mienne.

« Vous êtes, monsieur, le premier auteur de mon bonheur, il m'en est plus précieux. Je me joins à Monsieur de Voltaire pour vous dire que je serai toute ma vie avec la plus sensible reconnaissance, monsieur,

Votre très humble et très obéissante servante.

Corneille.

Je présente mes obéissances à madame votre femme que je n'oublierai jamais ».

Il est plaisant que le nom de notre mari soit Dupuits, tandis qu'on donne le mariage de M. *Dupuis* à la Comédie. Cela est d'un bon augure : on dit que la pièce est très jolie; notre Dupuits l'est aussi.

Avouez, monsieur, que Mademoiselle Corneille a eu une étoile bien singulière, si tant est qu'on ait une étoile.

Marie à Micheline.

28 janvier.

Ah ! que c'est ennuyeux ! Je passe tout mon temps à écrire à droite, à gauche, à M. Le Brun, à M. le comte et à Madame la comtesse d'Argental, à celui-ci, à celle-la. Tu me diras que je n'y regarde pas de si près quand il s'agit de t'écrire à toi ; mais toi tu es ma meilleure, ma seule amie ; quand je t'écris, je pense, comme cette bonne Martine que :

Quand on se fait entendre on parle toujours bien.

Je ne me creuse pas la tête, avec toi pour savoir s'il faut un ou deux c à accoutumer, un a ou un e à indifférent, et, si mes lignes vont de travers, point ne m'en soucie. Mais pour les billets que l'oncle me fait écrire et qu'il envoie dans ses lettres, c'est une autre affaire ! Je mets un temps très long à les écrire, et c'est pour moi du temps perdu tout celui que je ne passe pas avec Claude.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

28 janvier.

Mes divins anges, nous marions donc Mademoiselle Corneille ! Il est très juste de faire un petit présent au père et à la mère ; mais dès que ce père a un louis, il ne l'a plus ; il jette l'argent comme Pierre faisait des vers, très à la hâte. Vous protégez cette famille ; pourriez-vous charger quelqu'un de vos gens de donner à Pierre le trotteur vingt cinq louis à plusieurs fois, afin qu'il ne jetât pas tout en un jour ? Je vous demande bien pardon ; je sais à quel point j'abuse de votre bonté, mais on n'est pas ange pour rien.

Nota bene qu'on pourrait confier cet argent à la mère qui le ferait durer.

Il y a plus, vous sentez combien il doit être désagréable à un gentilhomme, à un officier, d'avoir un beau-père facteur de la petite poste dans les rues de Paris. Il serait convenable qu'il se retirât à Evreux avec sa femme, et

qu'on lui donnât un entrepôt de tabac, ou quelque autre dignité semblable qui n'exigeât ni une belle écriture, ni l'esprit de *Cinna*. Je vous soumets ma lettre aux fermiers généraux : si vous la trouvez bien, je vous supplie de vouloir bien ordonner qu'elle soit envoyée. Peut-être même on trouverait quelque membre de la compagnie pour l'appuyer.

Cet emploi n'aurait lieu, si on voulait que jusqu'à ce qu'on vît clair dans les souscriptions, et qu'on pût assurer une subsistance honnête au père et à la mère. Je crois aussi qu'il est convenable que j'écrive à M. de La Tour-du-Pin, et que Marie écrive aussi un petit mot quoique elle dise à Madame Denis : « Maman, je n'ai pas de génie pour la composition ».

« Il est vrai que, pour la composition, ce n'est pas mon fort; mais pour les sentiments du cœur, je le dispute aux héros de mon oncle : je conserverai toute ma vie la reconnaissance que je dois aux anges de Monsieur de Voltaire, qui sont les miens. Je vous prie, Monsieur et Madame, d'agréer, avec votre bonté ordinaire,

mon attachement inviolable, mon respect, et, si vous le permettez, la tendresse avec laquelle je serai toute ma vie votre très humble et très obéissante et très obligée,

Corneille. »

D'ordinaire, elle forme mieux ses caractères ; mais aujourd'hui la main lui tremble. Mes anges lui pardonneront sans doute.

J'ai cru aussi qu'il était bon qu'elle écrivit à M. le comte de La-Tour-du-Pin, son parent. Il y a un petit mot pour son frère ; il ne le mérite guère, après la manière indigne dont il s'est conduit à l'aide de Fréron ; mais cet abbé avait mis deux lignes au bas d'une lettre du comte, à la mort de leur père ; ainsi on peut faire ici mention de lui et cela est honnête.

P. S. On n'a eu la lettre, pour père et mère, qu'après avoir fermé le gros paquet. Mes anges auront donc toute l'endosse. Personne ne sait ici où demeure le cousin, issu de germain, des *Horaces* et de *Cinna*. Mes anges ont du crédit ; ils protègent Marie, et ils feront trou-

ver père et mère ; ils remettront entre les mains de nos anges l'extrait baptistaire demandé, supposé qu'il y en ait un. S'il n'y en a point, nous nous en passerons très bien.

Marie à Micheline.

29 janvier.

Une seule chose me manquera, le jour de mon mariage pour que mon bonheur soit parfait : la présence de mes parents. Ma pauvre mère, je ne l'ai pas revue depuis si longtemps ! Elle croirait entrer en paradis si elle venait dans ce beau château et m'y voyait heureuse comme une petite reine. Combien je voudrais qu'ils vinssent eux-mêmes apporter leur consentement au lieu de l'envoyer ! J'ai exprimé ce souhait à maman Denis ; elle m'a dit qu'il valait mieux n'en pas parler à l'oncle ; que M. le duc de Villars et d'autres personnes considérables devaient assister à mon mariage, que mes parents seraient peut-être embarrassés de pa-

raître devant ces grands personnages ; enfin j'ai bien vu que leur présence n'était pas souhaitée et cela m'a rendue toute triste. Claude s'est aperçu tout de suite de ma tristesse et m'en a demandé la cause. Je lui ai dit ce qui me faisait de la peine ; il m'a assurée tendrement que, s'il se pouvait, il m'aimait encore davantage pour mon attachement à mes parents ; qu'il regrettait, lui, orphelin, de ne pouvoir associer ses parents à notre bonheur et comprenait bien que je sois peinée de l'absence de mes parents ; que, sans les connaître, il se considérait comme leur fils et ferait tout ce qui dépendrait de lui pour améliorer leur triste situation. Enfin, il m'a dit tant de bonnes paroles que je suis un peu consolée.

Pourvu, maintenant, que le consentement de mes parents arrive sans retard ! .

Voltaire à M. Lekain.

29 janvier.

En attendant, mon grand acteur, que j'érige

un monument à Corneille, Racine et Molière, je fais une œuvre plus plaisante, je marie la nièce de Corneille ; et, ce qu'il y a de bon, c'est que tandis qu'on joue *Dupuis* à la Comédie, je la marie à un Dupuits. Ce n'est pas le vieux *Dupuis*, c'est un jeune gentilhomme, officier de dragons, dont les terres touchent précisément les miennes. Je garde chez moi futur et future ; et, quand vous viendrez nous jouerons tous la comédie. Je ferai l'aveugle à merveille, car je le suis ; mais je ne dirai pas :

> Dieu qui fait tout pour le mieux,
> M'a fait une grande grâce
> De m'avoir crevé les yeux,
> Et réduit à la besace.

Marie à Micheline.

30 janvier.

L'oncle m'a dit, ce matin, de l'air le plus sérieux :

— Savez-vous *Chimène*, que vous ne risquez, pas de finir vos jours dans le célibat ? Voilà vo-

tre ancien prétendant, M. de Cormont qui m'écrit que son père vient enfin de lui envoyer son consentement et qu'il est lui, toujours dans la disposition de vous épouser ; vous avez donc le choix ; rien n'est encore conclu avec Claude.

Tu penses si je me suis récriée.

— Comment, rien n'est encore conclu ? mais je l'aime, Claude, moi ! je l'aime depuis plus de deux ans ; je n'aime que lui ; je n'aimerai jamais que lui...

Vous l'entendez, — a dit l'oncle en riant à Claude qui venait d'entrer sans que je l'eusse entendu ; — il n'y a pas à s'y tromper ; c'est bien à vous qu'elle donne la préférence.

J'ai bien vu alors que l'oncle avait parlé par manière de badinerie ; pas plus que moi, du reste, il ne regrette le vilain philosophe : mon Claude est tellement plus joli, plus aimable ; et puis il m'aime, lui ! oh ! je le lui rends bien de tout mon cœur.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

31 janvier.

Vraiment, mes anges, j'avais oublié de vous supplier d'empêcher François Corneille, père, de venir à la noce. Si c'était l'oncle Pierre ou même l'oncle Thomas, je le prierais en grande cérémonie ; mais pour François, il n'y a pas moyen. Il est singulier qu'un père soit un trouble fête dans une noce : mais la chose est ainsi, comme vous savez. On prétend que la première chose que fera le père, dès qu'il aura reçu quelque argent, ce sera de venir vite à Ferney : Dieu nous en préserve ! Nous nous jetons aux ailes de nos anges pour qu'ils l'empêchent d'être de la noce. Sa personne, ses propos, son emploi ne réussiraient pas auprès de la famille dans laquelle entre Mademoiselle Corneille. M. le duc de Villars, et les autres Français qui seront de la cérémonie, feraient quelques mauvaises plaisanteries. Si je ne consultais que moi, je n'aurais assurément aucune

répugnance ; mais tout le monde n'est pas aussi philosophe que votre serviteur, et, patriarcalement parlant, je serais fort aise de rendre le père et la mère témoins du bonheur de leur fille.

C'est bien la faute du père de M. de Cormont, si un autre que lui épouse Mademoiselle Corneille ; il a été un mois sans lui répondre, et enfin sa mère a écrit à M. Micault quand il n'était plus temps. Il faut avouer aussi que ce Cormont s'est conduit de la manière la plus gauche. Enfin il n'était point aimé, et notre petit Dupuits l'est ; il n'y a pas à répondre à cela.

Marie à Micheline.

2 février.

Il n'est plus question de maître à danser, de maître à chanter, de maître de français ; ce n'est pas que je n'aie encore bon besoin de leurs leçons ; mais le temps me durait tellement quand je ne suis pas avec Claude que je n'écoutais plus

ce que mes maîtres me disaient ; je tournais la tête à chaque instant dans l'espoir de le voir entrer. Il ne faudrait pas croire non plus que Claude soit content quand je ne suis pas avec lui. Il me gronde, (mais gentiement, non pas d'une façon revêche comme le philosophe), quand je suis trop longtemps avec les essayeuses ; et moi, précisément, avec les essayeuses, je ne m'impatiente pas, puisque c'est pour me faire belle pour Claude qu'elles me retiennent. Aujourd'hui j'ai essayé une robe en mousselle blanche crêpelée devant, avec semences de cristal de roche qui me va le mieux du monde. Je suis sûre qu'elle plaira beaucoup à Claude.

Voltaire à M. Damilaville.

3 février.

C'est une aventure assez comique que celle que j'ai eue avec *Pindare*-Le Brun, en vous envoyant un paquet pour lui dans le temps que vous me dépêchiez ses rabâchages contre moi.

Je lui fais part, dans ce paquet, du mariage de Mademoiselle Corneille qui est le fruit de sa belle ode ; je lui envoie des lettres pour les nièces de monsieur du Tillet qui, les premières, tirèrent Mademoiselle Corneille de son état malheureux, et auxquelles elle doit une reconnaissance éternelle. Je l'accable de politesses qui doivent lui tenir lieu de châtiment.

Marie à Micheline.

3 février.

Claude a voulu me faire relire le *Cid*. Cette fois je l'ai bien mieux compris. Je plains de tout mon cœur cette pauvre *Chimène* et même l'*Infante ;* elles sont malheureuses toutes les deux puisqu'elles ne peuvent pas épouser ce *Rodrigue* qu'elles aiment. Moi, si j'étais l'*Infante*, j'épouserais Claude, si toutefois il m'aimait, comme, Dieu merci, il m'aime, sans me soucier qu'il ne soit pas fils de roi.

— Croyez-vous que *Chimène* épousera *Rodrigue ?* — ai-je demandé à Claude. Et lui :

— Que feriez-vous si vous étiez à la place de *Chimène ?*

Sans hésiter, je lui ai répondu :

— Je vous épouserais, n'en doutez pas, puisque je vous aime ; mais si j'avais vécu comme *Chimène* au temps de l'oncle Corneille, je l'aurais prié de ne pas vous faire tuer mon père.

Claude s'est mis à rire et m'a expliqué que *Chimène* ne connaissait pas l'oncle Corneille et ne vivait pas même de son temps.

Quelle sotte je suis ! je sais bien pourtant que l'oncle Voltaire n'a jamais connu ni *Olympie*, ni *Tancrède* qui sont, paraît-il, morts depuis longtemps. Je ne suis qu'une ignorante ; je ne fais guère honneur à mes oncles, j'ai dit tout cela à Claude et qu'il était bien juste qu'il se moquât de moi. Il m'a dit qu'il n'y songeait guère, qu'il me trouvait délicieuse comme je suis ; et il me l'a dit de telle manière que je vois bien qu'il le pense vraiment.

Voltaire à Madame la Margrave de Bade-Dourlach.

4 février.

Je marie dans quelques jours la nièce de Pierre Corneille à un jeune gentilhomme de mon voisinage ; la consolation de la vieillesse est de rendre la jeunesse heureuse. S'il faisait plus beau, et si j'étais moins décrépit, je mènerais la noce danser devant votre château, comme faisaient les anciens troubadours ; nous y chanterions les plaisirs de la paix.

Marie à Micheline.

4 février.

Combien je te remercie des deux belles tasses d'argent facettées que tu m'as envoyées. Je reçois tous les jours de nouveaux présents à l'occasion de mon mariage. L'oncle m'a donné une magnifique paire de girandoles en diamant. Ma-

man Denis me fait faire un trousseau devant lequel tu resterais en admiration : draps et taies d'oreillers ouvragés en points à la soie de couleur ; linge de corps en fine toile de Hollande, ajouré et garni de points à l'aiguille. Monsieur et Madame d'Argental m'ont envoyé des buires émaillées et montées sur or ; Madame de Florian, qui, la première, a eu la pensée de nous marier, Claude et moi, une échelle et des engageantes en points d'Alençon ; Monsieur le duc de Villars, des boucles de souliers semées de perles ; Madame Cramer, un plateau de vermeil avec des écuelles dorées. Enfin, tous les amis de l'oncle m'ont traitée comme si j'étais aussi leur nièce. Quand à Claude, si je le laissais faire, il dévaliserait la maison du *Coq d'argent*, les grands joailliers de Genève. Il m'apporte chaque jour un bijou nouveau : hier une parure de corail rose, aujourd'hui un bracelet en émail. Ah ! si ma mère pouvait voir toutes ces belles choses !

Voltaire à Monsieur Dalembert.

5 février.

Pierre le Grand et le grand Corneille m'occupent assez : j'en suis malheureusement à *Pertharite*, et je marie sa nièce pour me consoler. Nous mettrons dans le contrat de mariage qu'elle est cousine Germaine de *Chimène*, et qu'elle ne reconnaît pour ses parents ni *Grimoald* ni *Unulphe* [1].

Marie à Micheline.

5 février.

Comme Claude pressait l'oncle de fixer, enfin ! la date du mariage :

— Eh, dit l'oncle, — mes pauvres petits, si cela dépendait de moi, je la fixerais à demain, cette bienheureuse date ; mais il faut avoir le consentement des parents de *Chimène*, et ce

1. Personnages de *Pertharite*.

consentement, ils ne se pressent pas de nous l'envoyer.

Les paroles de mon père : « Surtout, ne te marie pas ! » me sont revenues à l'esprit. S'il allait me refuser son consentement ainsi qu'il m'en avait menacée ! A cette pensée, j'ai éclaté en larmes. L'oncle, maman Denis et Claude ont voulu savoir la cause de mes larmes ; je leur ai laissé croire que c'était à cause du retard de ce consentement : l'oncle s'est un peu moqué de moi ; il m'a cajolée, consolée, me disant pour me rassurer que ce retard n'a d'autre cause que l'ignorance où l'on est de la nouvelle adresse de mes parents.

— Ne vous désolez pas, *Chimène*, — me disait-il en me tapotant la joue, — vous l'aurez, votre dragon, foi de patriarche ! je suis vieux comme le Temps ; je souhaite voir au plus tôt mes petits heureux autour de moi.

Comme c'est le meilleur des oncles, il m'a promis, pour m'ôter toutes mes idées tristes, qu'il nous fiancerait demain, je voudrais être demain.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

6 février.

Nous commençons par dire que nos anges sont aussi injustes qu'adorables. Ils ont condamnée Marie Corneille pour n'avoir point écrit depuis longtemps à père et mère et même à l'étonnant Le Brun ; et cependant Marie avait rempli tous ses devoirs, sans oublier même ce Le Brun.

Nos anges gardiens condamnent ladite Marie pour n'avoir point demandé le consentement de père et mère à son mariage ; et nos anges doivent avoir entre leurs mains la lettre de Marie à père et mère, accompagnée de la mienne.

Nos anges ont condamné Monsieur Dupuits pour n'avoir point écrit au beau-père et à la belle-mère futurs ; et la lettre de Monsieur Dupuits doit avoir été adressée à nos anges mêmes : Monsieur Dupuits m'assure qu'il a pris cette liberté.

Il ne nous manque que de savoir la demeure

du père Corneille ; car, jusqu'à ce que nous soyons instruits, nous ne pouvons mettre qu'à *monsieur*, *monsieur Corneille*, *dans les rues*.

Vous demandez les noms et qualités du gendre et de ses père et mère, et vous devez les avoir reçus, avec une lettre de Madame Denis et une de Monsieur Dupuits.

Vous voyez donc, mes chers anges, que nous avons rempli tous nos devoirs dans la plus grande exactitude. Je vous confie que Madame Denis craint beaucoup que la tête de François Corneille ne ressemble à *Pertharite*, *Agésilas*, *Suréna*, et ne soit fort mal timbrée. Je n'ai su que depuis quelques jours que, dans le voyage que fit chez moi François Corneille, lorsque j'étais très malade, François dit à Marie : « Gardez-vous, surtout de vous marier jamais ; je n'y consentirai point : fuyez le mariage comme la peste ; ma fille, point de mariage, je vous en prie. »

Je vous confie encore une autre douleur de Madame Denis ; elle tremble que les réponses ne viennent pas assez tôt, qu'elle ne soit obli-

gée de marier Marie en carême ; qu'il faille demander une permission à l'évêque d'Annecy, difficile à obtenir ; que ses perdrix du Valais, ses coqs de bruyère, ne soient inutiles, et qu'on ne soit réduit à manger des carpes et des truites un jour de noce, attendu que Monsieur le comte d'Harcourt et compagnie, qui seront de la noce, sont d'excellents catholiques. Pour moi qui ne suis ni papiste ni huguenot, et qui depuis un mois ne me mets point à table, j'avoue ingénument que je suis de la plus grande indifférence sur le gras et sur le maigre :

Je ne sers ni Baal ni le dieu d'Israël.

et je ne mange ni coq de bruyère ni truite.

A l'égard de Sa Majesté, si nous pouvions obtenir qu'il fut permis de mettre dans le contrat qu'elle daigne donner huit ou dix mille livres, cela n'empêcherait pas de lui envoyer tant d'exemplaires de Corneille qu'elle en voudrait ; ce serait seulement une chose très honorable pour Mademoiselle Corneille, pour les lettres

et pour nous. J'en ai écrit à M. le duc de Choiseul. Si la chose se fait, tant mieux; sinon il faudra se consoler comme de toutes les choses de ce monde, et assurément le malheur est léger.

Je reviens, avec votre permission, mes anges, à notre mariage qui m'intéresse plus que celui d'*Atide* et de *Ramire* [1]. En voilà déjà un de rompu; il ne faut pas qu'il arrive la même chose à l'autre. Est-il vrai que François Corneille soit aussi têtu qu'imbécile et diamétralement opposé à l'hymen de Marie? En ce cas il faudrait lui détacher la nièce de M. du Tillet, Mademoiselle Félix, qui sait comme il faut le conduire et le mettre à la charrue sans qu'il regimbe; mais je ne sais point la demeure de Mademoiselle Félix. Quand nous lui avons écrit, c'était par le canal du pindarique Le Brun. Nous ne savons encore si nos lettres ont été reçues, et il me paraît difficile que j'aie un commerce régulier avec cet élève de Pindare.

1. Personnages de *Zulime*.

Le mieux serait de ne point lâcher les vingt cinq louis à François qu'il n'eût signé ; et si, par une impertinence imprévue, François refusait d'écrire tout ce qu'il sait, c'est-à-dire d'écrire son nom, alors François de Voltaire qui est la justice même, le laisserait mourir de faim, et il ne tâterait jamais des souscriptions. Marie Corneille est majeure dans deux mois, nous la marierions malgré François, et nous abandonnerions le père à son sens réprouvé.

Ce dimanche de sexagésime, nous venons de fiancer nos futurs ; de là je conclus qu'il faut que François se presse.

Voici, mes anges, une lettre de M. Dupuits par laquelle il vous remercie de toutes vos bontés.

Marie à Micheline.

6 février.

Nous sommes fiancés : Claude m'assure que cet engagement est pour lui aussi sacré et défi-

nitif que celui du mariage. Il dit cela pour que je ne sois pas trop tourmentée par le retard du consentement de mes parents. Je suis majeure dans deux mois, l'oncle dit qu'il nous mariera alors sans consentement; mais deux mois, c'est bien long, et je ne voudrais pas agir en fille peu soumise envers mes pauvres parents. O saints anges et archanges, venez-moi en aide!

Voltaire à Madame la comtesse d'Argental.

9 février.

Madame ange, nos lettres se croisent comme les conversations de Paris. Celle-ci est une action de grâces de la part de Madame Denis qui a un érésipèle, un point de côté, la fièvre etc; de la part de mon cornette de dragons qui se jette à vos pieds, et qui baise le bas de votre robe avec transport; de la part de Marie Corneille qui vous écrirait un volume si elle savait l'orthographe; et enfin de la part de moi, aveugle, qui réunis tous leurs sentiments de respect

et de reconnaissance. Il n'y a rien que vous n'ayez fait : vous échauffez les abbés de La-Tour-du-Pin, vous allez exciter la générosité des fermiers-généraux. Il n'y a qu'un point sur lequel j'ose me plaindre de vous : c'est que vous avez omis la permission de la signature d'honneur de mes deux anges. Je vous avertis que j'irai en avant, et que le contrat de Marie sera hororé de votre nom ; vous me désavouerez après si vous voulez.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Madame de Cormont. Elle demande pardon pour son dur mari ; elle me conjure de donner Mademoiselle Corneille à son fils ; je lui réponds que la chose est difficile, attendu que Mademoiselle Corneille est fiancée à un autre. Il y a de la destinée dans tout cela, et je crois fermement à la destinée, moi qui vous parle. Celle de M. Le Franc de Pompignan est de me faire toujours pouffer de rire (moi et le public s'entend). On est trop heureux qu'il y ait de pareilles gens dans le monde.

Marie à Micheline.

20 février.

Enfin, le consentement de mon père est arrivé. Je serais trop heureuse si maman Denis n'était tombée malade :

— De quoi vous avisez-vous, — lui a dit l'oncle, — de tomber malade à la veille du mariage de nos petits ! N'avez-vous trouvé que ce moyen pour éviter l'indigestion que vous n'auriez pas manqué de vous donner au dîner des noces ?

Pauvre maman Denis, c'est en effet un vrai festin qu'elle a fait préparer. Elle est désolée de ne pouvoir y assister et d'être obligée de réserver pour une autre occasion la belle robe de taffetas violine tracé d'argent qu'elle avait fait faire pour la cérémonie ; mais elle ne veut pas que notre mariage soit retardé.

Voltaire à M. Duclos.

22 février.

Je croirais, monsieur, manquer à mon devoir, si je ne donnais part à l'Académie du mariage de l'unique héritière du nom de Corneille avec M. Dupuits, jeune gentilhomme plein de mérite, cornettte de dragons dans le régiment de M. le duc de Chevreuse, gouverneur de Paris. Ses terres touchent aux miennes; rien n'était plus convenable. C'est un établissement avantageux. Mademoiselle Corneille en est partie redevable à la protection de l'Académie qui a honoré en elle le nom du grand Corneille, et qui a favorisé les souscriptions de l'édition à laquelle je travaille continuellement en faveur de sa nièce.

Je crois qu'il serait honorable pour la littérature que l'Académie daignât m'autoriser à signer pour elle au contrat de mariage. Le nom de Corneille peut mériter cette distinction. Vous me donneriez permission, monsieur, de

mettre le nom du secrétaire perpétuel de la part de l'Académie ; ou bien vous auriez la bonté de m'envoyer les noms de messieurs les académiciens présents, en m'autorisant à honorer le contrat de leurs signatures. Ce dernier parti me paraît d'autant plus convenable que je compte signer pour M. le maréchal de Richelieu, comme doyen de l'Académie. J'attends les ordres de l'Académie en laissant pour leur exécution une place dans le contrat.

Marie à Micheline.

22 février.

Notre mariage sera célébré demain. Je remercie de tout mon cœur mes oncles Corneille et Voltaire, maman Denis, tous les saints anges et archanges du ciel et de la terre qui m'ont protégée et à qui je dois le bonheur d'épouser mon cher Claude que j'aime plus que ma vie.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

23 février.

Madame Denis étant malade le jeune Dupuits et Marie Corneille étant très occupés de leur premier devoir qui n'est pas tout à fait d'écrire, moi, l'aveugle Voltaire entouré de quatre pieds de neige, je dicte la réponse à Madame d'Argental l'ange.

Le contrat est dressé dans toutes les règles et le mariage, fait dans toutes les formes, les deux mariés très heureux, les parents enchantés ; et, à nos neiges près, tout va le mieux du monde. Ce qu'il y a de bon, c'est que, quand même les souscriptions ne rendraient pas ce qu'on en a espéré, le conjoint et la conjointe jouiraient encore d'un sort très agréable. Il ne nous reste donc qu'à nous mettre aux pieds de nos anges et à les remercier du fond de notre cœur.

Voltaire à M. le marquis de Chauvelin.

23 février.

Je deviens à peu près aveugle, Monsieur. Ce fut hier que le mariage fut célébré. Je comptais avoir l'honneur d'en écrire à votre Excellence. Deux époux qui s'aiment sont les vassaux naturels de madame l'ambassadrice et de vous. Je goûte le seul bonheur convenable à mon âge ; celui de voir des heureux. Il y a de la destinée dans tout ceci, et où n'y en a-t-il point ?

J'arrive au pied des Alpes, je m'y établis ; Dieu m'envoie Mademoiselle Corneille, je la marie à un jeune gentilhomme qui se trouve tout juste mon plus proche voisin je me fais deux enfants que la nature ne m'avait point donnés ; ma famille, loin d'en murmurer, en est charmée ; tout cela tient un peu du roman.

Pour rendre le roman plus plaisant, c'est un jésuite qui a marié mes deux petits. Joignez à tout cela la naïveté de Mademoiselle Corneille,

à présent Madame Dupuits ; naïveté aussi singulière que l'était la sublimité de son grand père.

Je me mets aux pieds de vos deux très aimables Excellences ; Madame Denis et mes deux petits, qui demeurent toujours avec moi, joignent leurs sentiments aux miens, et notre petit château espère toujours avoir l'honneur de vous héberger quand vous prendrez le chemin de la France.

Marie à Micheline.

24 février.

Nous sommes mariés. Je n'en écris pas plus long. Je suis trop ignorante pour trouver des mots capables d'exprimer mon bonheur.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

29 février.

Corneille m'ennuie à présent autant que Marie m'amuse. Quel exécrable fatras que quinze

ou seize pièces de ce grand homme ! Pradon est un Sophocle en comparaison, et Danchet un Euripide. Comment a-t-on pu préférer à un homme tel que Racine un rabâcheur d'un si mauvais goût qui, jusque dans ses plus beaux morceaux qui ne sont, après tout, que des déclamations, pêche continuellement contre la langue, et est toujours ou trivial ou hors de la nature ! Que Boileau avait bien raison de ne faire nul cas de toutes ces amplifications de rhétorique ! Qu'il est rare, dans notre nation, d'avoir du goût.

Au reste, mes divins anges, ne soyez nullement en peine de François Corneille ni de sa femme ; je suis toujours le maître des arrangements et je proportionnerai la part du père à la recette.

Madame Denis est toujours malade, et mes petits mariés s'aiment encore à la folie quoique au bout de huit jours.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of O
Date Due

FEV 2 4 2002
FEB
JAN 3 0 2002

CE

CE PQ 2084
.A2A9 1912
CO2 VOLTAIRE, FR MONSIEUR DE
ACC# 1218681

Les Reliures Caron
TEL: (819) 686-2059
(MTL) 255-5263